

Portraits

postmonétaires.

Jean-François Aupetitgendre

Mars 2023.

Préambule.

«Il s'agit de mettre en place des scènes, des moments, des événements dans un livre, tellement incarnés dans des personnages, tellement intenses en termes de vécu que ça laisse une mémoire fictionnelle plus forte que la mémoire du réel. Cette empreinte mémorielle qui a été créée reste dans le lecteur et quand va arriver un événement proche du récit du livre, les gens vont s'y référer, s'appuyer dessus...»

Alain Damasio, interviewé par Blast, février 2023.

Cet opuscule raconte uniquement des histoires vraies, mais soigneusement vidées de tout élément qui permettrait d'identifier les personnages, si ce n'est eux-mêmes.

Il est le fruit de nombreux échanges avec mes correspondants, tous rassemblés sous le patronyme de Pierre, auquel je réponds en évitant les arguments qui, longtemps, ne m'ont servi qu'à recevoir en retour des contre-arguments sans fin.

Les débats ne font que nous renforcer dans des postures stériles, les POUR justifiant les CONTRE, et inversement. Rien ne vaut l'expérience, la rencontre de l'autre dans sa différence, son originalité.

Le réel, le raisonnable, le bon sens et la logique ne feront jamais mieux que l'expérience, que le personnage, fictif ou réel, auquel on peut s'identifier. Les récits incarnés nous renvoient à notre propre expérience de la vie et ressortiront toujours, du fin fond de notre mémoire, quand le moment sera opportun...

La raison raisonnante, elle, est fugace, changeante, aléatoire...

1. Victor.

«Ta désargence, c'est de la foutaise, tous les truands, les violeurs, les pédophiles, les escrocs vont s'en donner à cœur joie. Leur place est en prison, pas dans une société sans argent...» Pierre.

Victor est arrivé chez nous suite à une injonction thérapeutique ordonnée par un juge, avec une visite de psychiatre par semaine obligatoire et le contrôle d'un éducateur de justice. Nous l'avons aussitôt affecté à la porcherie pour s'occuper de notre petit troupeau d'une dizaine de cochons gascons noirs. Nous savions que ces animaux étaient les plus sensibles et les plus intelligents de la ferme et que les accès de violence de Victor ne leur feraient pas peur.

La cheffe de la harde était une truie très autoritaire, capable de colères mémorables, qui répondait au doux nom de "Madona". Dès la première semaine, Victor s'est fait charger par Madona après avoir bousculé un jeune de la harde. Il fit un joli vol plané pour atterrir dans la boue. Quand il s'est relevé tout penaud, je lui ai suggéré d'aller voir Madona et de s'excuser pour la rassurer.

- Ça va pas la tête? Comment tu veux qu'elle comprenne, cette conasse?...
 - Ne t'inquiète pas... Va la voir et parle lui. Dis-lui simplement que tu regrettes...

Victor s'est prêté au jeu et deux minutes plus tard, Madona l'avait pardonné et avait posé son groin dans la main de Victor. Depuis, ils sont restés en très bons termes.

Un matin, Victor a couru vers nous affolé, Madona avait disparu, il avait trouvé le portail de la porcherie à moitié ouvert. Il a passé deux jours et deux nuits à la chercher, à l'appeler. Le matin du troisième jour, Madona est rentrée toute seule et lui a fait la fête. Nous avons vite compris qu'elle était grosse, et quand les petits sont nés, ils avaient un pelage beige rayé de noir, sans rapport avec la nature gasconne.

- Ah, la salope! Elle s'est fait sauter par un sanglier!

Victor râlait parce qu'il avait eu peur pour elle. Mais en même temps, il trouvait super que Madona fugue pour aller draguer un "sauvage"...

Ensuite, ils ne se sont plus quittés. Victor a appris quelles étaient les caresses que Madona appréciait particulièrement, derrière les oreilles et au bas du dos, juste avant la queue. Madona a appris à sentir quand Victor déprimait. Quand il préparait un épisode de violence, elle le coinçait contre le mur de l'enclos et callait sa tête sous le bras de Victor. On a constaté que Madona lui faisait plus de bien que les séances du psychiatre. On le surprénait parfois en train de parler longuement à Madona, lui qui était si taiseux. Madona écoutait sans le quitter des yeux.

Quand Victor nous a quittés, libéré par la justice, il nous a fait promettre de ne jamais amener Madona à l'abattoir, de lui épargner la honte d'une transformation en jambon et saucisson, et nous le lui avons promis. Je ne l'ai revu qu'une fois, de passage dans le métro parisien. Sur le quai d'en face, il faisait des grands gestes pour attirer mon attention et criait: "attends-moi, j'arrive". Il est arrivé en courant sur mon quai en tirant une jeune et fluette jeune femme par la main. Et la première chose qu'il m'a demandée a été des nouvelles de Madona.

- Madona est morte, Victor. Elle était vieille, tu sais. Mais on t'a écouté. On l'a mise dans une caisse en bois, on a fait un grand trou et on l'a enterrée avec la complicité du vétérinaire. Après ton départ, un autre jeune, aussi perdu que tu l'étais, s'est occupé d'elle. Quand elle est morte, il était bouleversé au point de planter une grande pierre au milieu de la soue et de graver laborieusement : "*Ici a vécu Madona*". Quand je lui ai raconté ton histoire, il est parti en courant chercher son burin et son maillet et il a modifié l'épithaphe. Si un jour tu viens nous voir, tu verras la stèle avec écrit en grand: "*Ici ont vécu Madona et Victor.*"

La jeune femme aussi était ravie de faire ma connaissance. Victor lui avait beaucoup parlé de nous, et surtout de Madona, généralement avec, paraît-il, des trémolos dans la voix. Donc Victor parlait enfin, exprimait des sentiments. Elle précisa même qu'il n'était plus obligé de montrer sa force, n'avait plus peur de paraître faible...

«Cher Pierre, quand une vieille truie s'avère plus thérapeutique qu'un juge, un psychiatre, un éducateur de justice et un commissaire de police réunis, avec en prime quelques années de prison, c'est qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans ta société marchande... Amicalement...» JFA.

2. Thomas.

«Tu me fais rire avec ta société sans argent. Sans salaire tu trouveras plus facilement des volontaires pour faire une partie de cartes que pour descendre curer des égouts qui sont bouchés... Pierre. »

Je travaillais à cette époque dans un centre de soins pour toxicomanes, en moyenne montagne, isolé du monde. Nous accueillions une vingtaine d'adultes, tous aussi déglingués par la vie les uns que les autres. Tout le monde participait aux tâches de la vie quotidienne, éducateurs et accueillis, à commencer par la cuisine. Une trentaine de repas par jour à préparer, matin et soir, c'est une activité qui produit beaucoup de graisses, lesquelles sont recueillies dans un "bac à graisse". De temps en temps, le bac était plein, les eaux de vaisselle ne s'écoulaient plus et toute l'activité était compromise. Dans un établissement normal comme un restaurant, a fortiori en zone urbaine, on prend son téléphone et on commande un camion de vidange qui nettoie le bac. Dans notre centre de soins isolé de tout, nous avions pour principe de nous débrouiller avec les moyens du bord, en l'occurrence, des seaux et des pelles.

Le problème, c'est qu'un bac à graisse de collectivité, c'est une infection. Rien que de soulever le couvercle, l'odeur vous tord les boyaux, vous soulève le cœur et vous colle l'impression durable d'en être imprégné pendant des jours. Qui accepterait de faire ce genre de travail sans en tirer un quelconque avantage matériel? Évidemment, ne pas faire ce travail infecte serait se priver de cuisine, se condamner aux sandwiches jusqu'à ce qu'un pigeon s'y colle. Les toxicomanes, parangons du consumérisme capitaliste (la drogue coûte généralement cher) et coutumiers du moindre effort (il y a toujours un produit de remplacement susceptible de combler un manque), fuyaient très soigneusement toute expérience de curage. Le dilemme était alors simple: soit il y avait un volontaire pour accompagner l'éducateur dans cette tâche, soit on se passait de cuisine. Il fallait généralement attendre plusieurs jours avant qu'un quidam se propose... Nous entendions tous les arguments que je retrouve aujourd'hui dans les débats sur un monde sans argent:

- C'est le plus con qui se fera embarquer dans cette galère!
- Les éducateurs n'ont qu'à se débrouiller puisqu'ils ont un salaire!

- Faisons un tirage au sort pour désigner la victime!

- Moi, je ne peux pas, mon état de santé me l'interdit. Mais dans toute cette bande, il n'y en aura donc pas un qui nous permettra de manger correctement? Vous êtes tous des salopards!...

Finalement, par bravade ou par folle envie de manger autre chose que des tartines de pain, il y en avait toujours un qui cédait. Cette fois-ci, ce fut Thomas. Les autres rigolaient de ce connard qui s'était fait piéger, le regardaient de loin manier son seau et sa pelle, avec un foulard sur la bouche et nez, et dénigraient ses efforts. L'opération terminée, ils faisaient mine de l'éviter en déclarant qu'il dégageait une drôle d'odeur... Puis la cuisine reprenait son fonctionnement normal, les repas étaient appréciés et on oubliait l'odeur.

C'est à la longue que l'on s'est aperçu que le statut social du volontaire, à chaque opération de curage, changeait radicalement sans que personne n'en parle. Il prenait une position de leader, on lui rendait plus facilement des services, on acceptait plus facilement de lui ce qu'on rejetait chez les autres. Côté éducateur, on remarquait que la thérapie fonctionnait mieux pour le volontaire, qu'il évoluait plus vite qu'avant, que ses angoisses s'apaisaient ou qu'il prenait plus de plaisir dans d'autres activités. Que se passait-il?

Thomas avait touché "son salaire", non en monnaie sonnante et trébuchante, non en privilège ou pouvoir, mais en reconnaissance sociale. Il avait fait ce que tous appréhendaient et refusaient de faire, et ce, pour le seul intérêt collectif. Je n'ai pas le souvenir que des accueillis aient eu conscience du phénomène, qu'ils aient perçu le changement du volontaire et des relations que le groupe avait avec lui. Mais était-il besoin de mettre des mots sur cet indéniable état de fait?...

Il m'est arrivé de retrouver Thomas, ailleurs et bien plus tard. Il m'a de suite parlé de l'histoire du bac à graisse comme d'une aventure hors norme, d'une performance et de la fierté qu'il en avait tirée...

- *Putain, quelle saloperie tu m'as fait faire là! J'ai encore dans le nez la mémoire de cette odeur! Je ne m'en serais jamais cru capable...*

- *Et pour y gagner quoi*, lui ai-je demandé. Après un temps de réflexion, il m'a répondu:

- *Rien, mon salaud!... à part que j'ai été le seul à faire ce qu'il fallait pour le confort de tous. J'ai été bon sur ce coup là... Quand j'étais toxico, tout le monde me disait que j'étais bon à rien, que je ne valais pas un clou, que*

j'étais un rebus de la société. Et je le croyais... Avec le coup du bac à graisse, j'ai commencé à en douter...

Dans une société brutalement privée de l'outil monétaire, sans échanges marchands possibles, il y aura des égouts à curer, des poubelles à vider, des travaux éreintant à réaliser, des activités répétitives et sans charme, mais nécessaires à la collectivité. Le seul risque, c'est que ces tâches retombent toujours sur les mêmes volontaires. Mais il leur suffira alors qu'ils les refusent avec un peu de fermeté pour que d'autres volontaires se présentent. En outre, il est aussi ingrat d'être condamné à grimper perpétuellement l'Everest qu'à nettoyer des toilettes publiques toute sa vie. Le faire une fois de temps en temps, cela devient une aventure, un exploit dont on peut parler entre amis, qui nous rend respectables par tous. Une société sans les prix donnerait du prix à ces choses là!...

«Cher Pierre, dans toute société il y a des gens capables de gravir l'Everest et d'autres qui prennent l'ascenseur pour monter au deuxième étage de leur immeuble. Les premiers sont admirés, les autres ignorés. Il en sera toujours ainsi, avec ou sans argent. Mais sans argent, c'est ce qui permettra à tous de faire, de temps en temps et sans salaire, des tâches salissantes, épuisantes, dangereuses, ingrates, répétitives, avilissantes. On s'apercevra alors qu'il était criminel, au temps de l'argent, de contraindre les plus faibles à les exécuter, durant quarante ans, quasiment "perpette" puisque la prime dans ces métiers c'est qu'on ne profite guère de la retraite, simplement pour qu'ils aient le droit de survivre. Et sans aller jusqu'à croire que les gens se battraient pour être volontaires, on s'apercevra que ces taches, qui étaient dévalorisées et dévalorisantes, seront devenues des gratifications...» JFA.

3. Dominique

«Arrête un peu que j'vois si tu fais le poids, si les étoiles couchent avec toi, si j'en aurais pour mon fric..., t'aurait dit Léo Ferré que tu aimes mais que tu n'as pas bien écouté... Pour tous les problèmes que tu attribues à l'argent, il y a des solutions techniques (le revenu universel, l'impôt sur les riches, l'innovation technologique, etc.). Tes chimères vont rajouter un problème en plus...» Pierre.

Sur les 70 hectares de forêts qui nous entouraient, les anciens, *"avec leurs mains dessus leurs têtes, ils avaient monté des murettes jusqu'au sommet de la colline..."*¹ Mais depuis que les fruits et légumes nous arrivent à vil prix d'Espagne et du Maroc, à quoi bon cultiver des terres aussi pauvres, entretenir des murs en pierres sèches. Ce n'est pas rentable. Les ronces ont pris toute la place, se sont insinuées entre les pierres jusqu'à ce qu'elles explosent et retombent à l'état de gravats. Les pluies ont entraîné la terre au fond de la vallée et mis la roche quasiment à nu...

Mais dans notre équipe éducative, payée par l'argent du contribuable, et la vingtaine de toxicomanes que nous accueillions gratuitement avec ce même argent, nous n'avions rien à faire des questions de rentabilité. Il nous semblait "thérapeutique" de remettre en état le travail de tant de générations de paysans qui avaient façonné ce pays rude et ingrat. En premier, il fallait éradiquer les ronces, mettre les murs à nu jusqu'à la dernière racine. La capacité de résilience de ces ronces est insensée. Elles repoussent en moins de temps qu'il faut pour les arracher. Elles résistent à tout..., sauf au fameux "Roundup" de l'industrie chimique.

Pour nos toxicomanes, ce travail sans fin était une absurdité et c'est Dominique, totalement accro à son héroïne, qui râlait le plus.

- Pourquoi on s'emmerde à couper ces saloperies qui griffent, qui piquent et repoussent indéfiniment, quand on a de quoi les tuer sans effort...? Pourquoi utiliser des faucilles et des sécateurs quand on irait cent fois plus vite avec un bon désherbant et une débroussailleuse thermique...?

Des éducateurs invoquaient les problèmes financiers: une débroussailleuse coûte plus cher qu'un sécateur. Nous avons de la main d'œuvre mais des finances réduites... D'autres évoquaient le respect du travail des anciens qui n'avaient eu que des outils sommaires et avaient passé des milliers d'heures à aménager ces terres pentues et caillouteuses...

Puis, l'insistance de Dominique nous a fait penser au lien qu'il y avait entre l'héroïne et le Roundup. Une souffrance psychologique se soigne très bien avec la drogue, les ronces crèvent très vite avec une molécule chimique. Mais les humains s'habituent à la drogue et doivent en prendre de plus en plus et de plus en plus souvent. Les désherbants tuent les ronces mais aussi tout le vivant qu'il y a autour, les plantes utiles autant que les insectes essentiels. Chaque année, il faut rajouter de la chimie, puis chaque

¹ Référence à Jean Ferrat, "La montagne", 1964, sur l'éternel dilemme entre la ville et la nature, sur la soif d'un art de vivre...

mois, jusqu'à l'overdose de la terre qui devient totalement stérile. L'occasion était trop belle pour ne pas user de la métaphore:

- Tu sais parfaitement, Dominique, que le sentiment de bien être, de soulagement que tu as ressenti à la première injection a été moins intense dès la deuxième. Le rythme du manque et de la satiété n'a fait qu'augmenter, jusqu'à ce que tu ne puisses rien faire d'autre que de te piquer le plus souvent possible, jusqu'à l'overdose. Tu n'es pas venu ici pour le plaisir, mais pour ne pas mourir. Tu as même fini par aimer le manque, juste pour savourer les quelques secondes de l'injection... Qu'un jeune bourgeois citadin ne comprenne pas l'intérêt de la faucille et du sécateur, on le comprendrait. Mais toi, Dominique, tu as l'expérience. Tu sais que la lutte t'enrichit chaque jour et que la chimie a failli te tuer. Tu as accepté le sevrage, l'isolement dans un centre de soins, la mise à jour et en mots de tes souffrances et tu nous parles de Roundup!... Quand tu prendras du plaisir à débroussailler à la main, tu pourras repartir et vivre enfin en paix avec toi-même. Pas avant...

- Connerie tout ça! Je ne suis pas une ronce et le Roundup, c'est pas une drogue, sinon, il vaudrait beaucoup plus cher...

Dominique est parti un jour de chez nous, après avoir débroussaillé un mur de 200 mètres de long, tout seul, et d'en avoir soigneusement remonté toutes les pierres, "comme dans le temps", en prenant bien soin de respecter le "fruit" (trop pentu le mur s'affaisse, trop droit, il s'effondre), de caler la moindre pierre avec grand soin, de retailler au burin le dur grès qui avait éclaté sous la pression du gel et des ronces. Il a supporté stoïquement les quolibets des nouveaux arrivants qui ne comprenaient vraiment pas ce qu'il pouvait trouver d'intéressant à se "crever le cul " pour un mur qui ne lui appartenait même pas et qu'il ne reverra sans doute jamais.

Dominique est reparti à Paris avec la photo de son mur dans la poche. Il a tenu à garder son sécateur, en souvenir, bien que les ronces, dans le XV^e arrondissement, n'y sont pas réputées agressives...

«Cher Pierre, tu vois que rien ne sert de citer Léo Ferré si on n'a pas l'expérience des murets et des ronces. Tu veux en avoir pour ton fric, mais tu n'auras jamais assez de fric. Plus on en a, plus on en veut, et plus on en a besoin. C'est une drogue, un piège à cons, une fausse bonne idée. Mais pour le comprendre, il faudra l'expérimenter. Monte 200 mètres de mur en pierres sèches, pour rien, et tu seras sevré de l'argent...» JFA

4. Tchavo.

«Dans une société sans argent où, comme tu le souhaites, tout serait en accès libre et sans condition, les gens vont très vite oublier l'avenir, la prospective, le long terme. Ils vont vivre au jour le jour, tout va rapidement se dégrader et on réinventera la monnaie, les salaires, le marché, pour réparer tes dégâts...» Pierre.

Nous sommes arrivés dans le bidonville avec l'idée que nous pourrions, à défaut de solutions pérennes, partager les conditions de vie de ceux que les politiciens de l'époque appelaient les "accidentés de la conjoncture". C'était dans le milieu des années soixante. On chantait déjà *Bidon, bidonville... Donne-moi ta main camarade, j'ai cinq doigts moi aussi, on peut se croire égaux*².

Le bidonville était un ancien stalag construit par les Allemands et dont les longs baraquements de bois avaient été divisés par des panneaux de contreplaqué après la guerre pour reloger les gens dont les maisons avaient été détruites. Une famille par pièce de 8 x 4 mètres, une fontaine et des sanitaires au milieu du "camp", des chemins d'accès aux baraquements en terre battue, donc souvent boueux. Les rats y étaient bien plus actifs et nombreux que les humains. Très vite, les "Français de souche" ont été relogés dans des immeubles ou des lotissements, aussitôt remplacés par des Gitans, des Maghrébins et des paumés. La mairie avait imposé le paiement de loyers pour l'occupation de ces pièces de 32m², certes très modestes, mais qui étaient censés "responsabiliser" les usagers! Des cabanes s'étaient ensuite ajoutées au dos des baraques d'origine par une collection bigarrée "d'accidentés de la conjoncture."

Quand l'employé municipal venait une fois par mois encaisser les loyers, il répétait à chacun la leçon que lui avait soigneusement apprise un technocrate local:

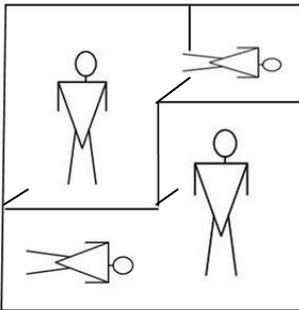
- Ne vous en faites pas, il y a des immeubles qui se construisent partout, vous serez bientôt relogés, avec tout le confort moderne...

² Chanson de Claude Nougaro, sortie en juin 1966, sur une musique de Baden Powell et Moraes.

Évidemment, ce discours servait essentiellement à étouffer toute revendication et à justifier les loyers. A quoi bon mettre aux normes les sanitaires puisqu'on allait reloger tout le monde? A quoi bon goudronner les chemins puisqu'il faudra ensuite tout détruire pour construire une cité confortable? Les gens du camp avaient d'ailleurs parfaitement intégré ce discours et ne faisaient aucun aménagement pour améliorer leur vie. Quel intérêt d'entretenir des baraques destinées à être détruites?

La mairie nous avait attribué une de ces pièces pour accueillir ce groupe de douze jeunes militants qui seraient certainement utiles pour faire durer en douceur la longue attente du relogement. L'attente durait depuis 1946, s'était bien banalisée en vingt ans et pourrait bien durer encore vingt ans si ces jeunes étaient efficaces!

Nous voilà donc à 12 dans 32 mètres carrés, séparés de la famille voisine (les parents et quatre enfants en bas âge) par 15 millimètres de contreplaqué. Voilà qui favorisait la communication: la voisine pouvait



nous demander, sans sortir de sa cuisine, si nous ne pouvions pas lui prêter du sucre ou de l'huile. Nous avons très vite aménagé l'espace, construit une grande table pour douze, et bâti des cloisons avec des croutes de chênes récupérées dans une scierie pour que chacun ait une chambre à lui. Comment était-ce possible en si peu d'espace? En suivant des plans, trouvés dans un livre sur Le Corbusier, d'un immeuble

aux appartements imbriqués les uns dans les autres. Je joins ci-contre un schéma plus clair qu'un discours: le locataire du haut peut se tenir debout à gauche, celui du bas à droite. En position couchée, celui du haut a un lit surélevé, celui du bas un lit sous plafond bas. Génial, non?

Quand les voisins ont entendu le bruit des scies et des marteaux, ils sont vite venus voir ce qui se passait. Les uns ont trouvé cela génial, surtout pour les enfants, mais ont déclaré que c'était compliqué à faire et qu'ils n'avaient pas l'argent pour acheter le bois. Quand ils ont compris que nous étions prêts à les aider gratuitement et que la scierie offrait ce bois pour rien (à l'époque, personne n'en voulait et le recyclage ne rapportait guère), quelques familles se sont lancées dans les travaux. D'autres ont trouvé stupide de faire tout ça juste avant le relogement, preuve que le mensonge répété chaque mois par la mairie avait fini, au bout de vingt ans, par deve-

nir une vérité, durable vingt ans de plus... Tchavo³, le vieux gitan nostalgique du temps des verdines,⁴ qui gardait soigneusement le matériel d'attelage pour les chevaux, celui que nous imaginions le moins apte à innover, a été notre meilleur soutien, notre "droit d'entrée" auprès de ce peuple, par nécessité hostile à toute intrusion "étrangère". Certes, des jeunes barbus venus de la ville, diplômés mais chiffonniers, leur paraissaient étranges et même suspects...

Quant à l'employé de la mairie, nos travaux l'ont inquiété. Ce n'était pas prévu au programme. Il a beaucoup insisté sur l'aspect temporaire de ce type de logement. Nous lui avons servi un discours sur "*la dynamique du provisoire*" qui l'a totalement embrouillé et qui a nécessité l'avis du Conseil municipal. Il a fallu leur expliquer ce qu'on entendait par cette formule, argumenter sur le fait que le provisoire enfermait les gens dans une passivité chronique dont ils auraient du mal à sortir, qu'on pouvait susciter une dynamique de réinsertion qui les aiderait plus tard à s'adapter à un "bidonville en hauteur". Scandale! Comment pouvions nous qualifier de bidonville en hauteur un bel HLM tout neuf, avec douche, WC, cuisine aux normes !

- Sans notre dynamique du provisoire, vos HLM modernes seront des taudis en dix ans, Messieurs.

- Mais voyons, il y a des contrôles, des aides, des équipes d'entretien qui sont prévues...

- Et ça marche actuellement? Vous avez déjà logé des gitans, des maghrébins fraîchement débarqués, des ex-sans abris dans vos HLM?

- Euh..., il y a bien des problèmes, mais c'est le début...

- Le début de la fin... Vous êtes prêts à en reparler avec nous, dix ans après avoir rasé le camp et construit un HLM? On prend rendez-vous?...

- Un Conseil municipal est susceptible de changer tous les six ans. Mais si on est encore là dans dix ans, pourquoi pas...

Nous n'avons jamais reçu de carton d'invitation de la mairie. La plupart des Gitans ont fini par regretter l'espace qu'ils avaient dans le camp pour désosser les vieilles voitures, machines à laver et frigidaires qu'ils récupéraient. Le vieux Tchavo est reparti en caravane, les Maghrébins ont eu

³ Tchavo: les voyageurs ont pour habitude de donner un prénom chrétien lors du baptême de l'enfant, mais de lui adjoindre un sobriquet qui généralement sera le seul utilisé. *Tchavo* en Romanes, veut dire Garçon.

⁴ Verdines: roulottes traditionnelles des gitans, tirées par des chevaux, jusqu'à l'irruption des caravanes.

des conflits de voisinage à cause des mauvaises odeurs (les épices orientales) et du bruit (ces gens là font trop d'enfants), et nombre des ex-habitants du camp, vu le loyer exigé en HLM, ont préféré reconstruire leurs cabanes le long de la voie ferrée, encore plus loin du centre ville. Depuis ils ont été rejoints par beaucoup d'autres, parce que la société du profit et de la concurrence est sans pitié et parce que depuis que les sans-abris sont devenus des SDF, leur nombre a décuplé...

«Tu vois, Pierre, la réalité, c'est juste le contraire de ce que tu affirmes. La société marchande, c'est le profit à court terme, la précarité pour les plus humbles et en définitif des fausses solutions qui ne font que le changer le pansement, au lieu de penser le changement. Avec l'argent, c'est la précarité qui dure, sans argent c'est la dynamique du provisoire! Regarde Emmaüs : 5 000 compagnons dans l'hiver 54, des millions d'exclus sociaux aujourd'hui... Coluche : des centaines de repas en 1985, des millions aujourd'hui... Ce n'est pas la faute à "Pas-de-chance", pas celle des pauvres qui se laissent aller, pas des patrons qui licencient pour s'installer en "Asie-rentable"... C'est le système, dont personne ne sait comment le rendre humain. Le seul véritable ennemi, c'est le système!...» JFA

5. Pascal.

«Tu me parles de l'argent qui nous met tous en concurrence, les uns contre les autres. Mais c'est une bonne chose, c'est une stimulation, un encouragement à la compétitivité. Si tous les sportifs avaient des médailles quel que soit leur classement, pourquoi tenteraient-ils de battre des records? Si tous les chercheurs étaient nobélisés, aurions-nous tous ces médicaments qui nous sauvent la vie?...» Pierre.

Pascal, était menuisier-serrurier et travaillait sur le même chantier que moi. Je posais des bardages en façade et lui posait les menuiseries aluminium. Nous nous croisions donc souvent, moi sur mon échafaudage, lui à l'intérieur. Un matin, le l'ai retrouvé derrière une fenêtre, assis sur sa caisse à outils, les yeux dans le vague. A dix heures du matin, ce n'était pas

son style. Il était plutôt du genre "boulot-boulot", l'ouvrier modèle qui ne rechigne pas à engraisser le patron.

Le dit patron, pris par les contraintes de compétitivité que le marché imposait aux entrepreneurs, venait d'embaucher une équipe de tâcherons portugais. Ces ouvriers s'étaient engagés à poser par jour un nombre de fenêtres presque double que ce que Pascal pouvait assurer, même en courant dix heures par jour, six jours sur sept.

- C'est fini pour moi. Si ces putains de Portugais font vraiment ce qu'ils ont promis, c'est eux qui remporteront le marché et je vais me retrouver au chômage!... J'en veux pas à mon patron, il est pris à la gorge. Mais, si entre ouvriers on n'est pas solidaires et qu'on casse les prix, le bâtiment, c'est foutu. En plus, c'est pas possible qu'ils aillent aussi vite. C'est sûr qu'ils vont saloper le boulot...

Je suis parti à la recherche de ces Portugais pour essayer d'y voir plus clair. Peut-être qu'ils ont simplement embrouillé le patron avec des fausses promesses, juste pour avoir le taf... Peut-être qu'ils ont seulement signé un contrat de quelques semaines pour rattraper le retard du chantier soumis à de lourdes pénalités journalières...

La discussion avec eux a été plus difficile que je croyais. Deux intérêts totalement contradictoires séparaient Pascal et ces forçats de la menuiserie. Il était prévu qu'ils travaillent un an sur différents chantiers en retard, à la tâche, donc sans avoir à respecter les usages du métier. Ils dormaient sur le chantier, dans le sous sol du bâtiment, pensaient travailler sept jours sur sept, douze heures par jour minimum et ils avaient calculé qu'en un an, ils auraient accumulé suffisamment d'argent pour se construire une maison au village. Ensuite, ils reviendraient en France pour financer la maison d'un deuxième, puis d'un troisième, et en quelques années, ils seraient les nababs de leur Alentejo natal. Ils n'avaient aucune conscience du tort qu'ils causeraient aux ouvriers français, que leur concurrence était non seulement déloyale, mais illégale au regard des Conventions Collectives.

J'en ai parlé aussi avec le patron de Pascal, lequel s'est déclaré tout à fait d'accord avec moi. Il était très conscient que Pascal, son ouvrier et néanmoins ami, allait en payer le prix fort.

- De toute façon, je n'avais pas le choix. Avec les pénalités de retard, je risquais de déposer le bilan, de tout perdre et de me retrouver, moi aussi, à la rue. La seule différence, c'est que Pascal toucherait le chômage et que moi,

je serais saisi sur tous mes biens, y compris ma voiture et mon outillage. Si les Portugais nous sauvent tous les deux, on ne va pas leur en vouloir...

Des Portugais travailleurs, sympathiques et entreprenants, un patron respectueux de ses employés, un ouvrier ami du patron, mais risquant le chômage avec de grandes difficultés d'embauche à plus de 50 ans... Qui est coupable? Qui peut-on accuser de dumping social? Le maître d'œuvre? Les grandes entreprises fournissant mes tôles de bardage et les fenêtres alu de Pascal? Les promoteurs immobiliers?... Oui, nous tous, du manœuvre au PDG de la multinationale, donc personne. Tous sont soumis à un système et tant que ce système sera à l'œuvre, il en sera ainsi. Les pyramides ont nécessité des esclaves, les bâtisseurs de cathédrales n'ont guère gagné qu'un paradis hypothétique, les ouvriers du moderne BTP seront toujours les din-dons de la farce, qu'ils soient français ou portugais...

Il est bon de se rappeler qu'à l'époque de Pascal et de ces Portugais, les années 70, c'était bien un "État providence" qui dirigeait la France. Depuis, le néolibéralisme a transformé l'État en ploutocratie au nom du progrès, les Gilets jaunes se sont inventés, le pays s'est désindustrialisé massivement, les milliardaires ont doublé leur fortune, le nombre des chômeurs a lui aussi doublé et la retraite va certainement passer à 64 ans!

«Tu peux continuer, mon cher Pierre, à croire qu'il y a une solution technique à cet état de fait. Tu peux imaginer une saine gestion de l'argent, une économie sociale et solidaire, un revenu Universel, et même des milliardaires qui, brusquement pris d'un formidable accès d'empathie, se décideraient à faire ruisseler leur fortune vers ceux d'en bas... Sans doute qu'au moment où ce sera ton tour d'être renvoyé dans la catégorie des "hommes superflus", tu seras plus réceptif à notre société de l'Accès!... » JFA

6. Véronique.

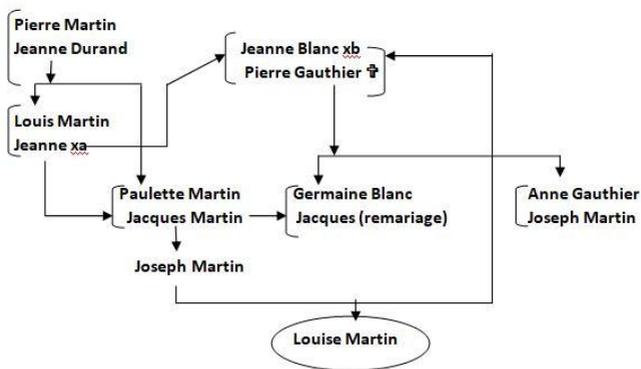
«Ah, tu me fais bien rire avec ton argent qui explique tout, et ta psychologie qui excuse tout. Si les humains ne sont pas responsables de la tête qu'ils ont, ils sont responsables de la tête qu'ils font, responsables de leurs actes. Et quand on est responsable et qu'on déconne, on paye. La prison, les amendes, les interdits, ce n'est pas fait pour les chiens. Le bonheur, la ri-

chesse, le rang social, ça se gagne. C'est pas un droit qu'on donnerait à tous comme dans ta société de l'Accès...» Pierre

Tout nouveau généalogiste professionnel, aussi débutant que le siècle, j'étais, en ce temps-là, prêt à accepter tout travail, quelle qu'en soit la difficulté, la rentabilité et l'intérêt, ne serait-ce que pour me faire une clientèle, un nom sur le marché de la généalogie. Une de mes premières clientes est venue me voir en me demandant simplement de mettre de l'ordre dans l'arbre généalogique qu'elle avait elle-même constitué. Cette dame avait l'air particulièrement perturbée bien qu'en possession de tous les noms et dates de naissances, mariages, décès, nécessaires pour dessiner un bel arbre avec racines, tronc et branches adéquates.

A priori, cela prend quelques minutes avec un bon logiciel, impression de l'arbre comprise. Je fis donc un devis ridicule pour ce travail qui, en réalité a mobilisé la totalité de mes neurones disponibles pendant de longues heures. En fait d'arbre généalogique, j'ai dû lui remettre un schéma avec des flèches partant dans tous les sens, des branches en forme de racines et des racines dressées vers le ciel... Un casse-tête chinois.

Un petit schéma simplifié à l'extrême vous aidera à suivre le déroulement de cette saga familiale. Prenez un crayon pour suivre en même temps le récit et le schéma⁵, cela vous évitera un traumatisme neurologique...



⁵ Les accolades marquent les mariages, les flèches les naissances et secondes unions et ma cliente est entourée. Comprenez qui pourra...

Pierre Martin épouse Jeanne Durand. Le couple a un premier enfant, Louis, et 15 ans plus tard une fille, Paulette. Louis épouse une Jeanne avec qui il a le petit Jacques, qui au divorce du couple, sera élevé par sa tante Paulette, au point que les deux jeunes, Jacques et Paulette (seulement trois ans d'écart) tombent amoureux et se marient, mettant au monde le petit Joseph.

Le deuxième imbroglio arrive quand Jeanne Durant meurt et que Pierre Martin épouse en secondes noces Jeanne Blanc, veuve de Pierre Gauthier, avec qui elle a eu Germaine. Pierre et Germaine ont une fille Anne. C'est là que Jacques l'époux de Paulette se fâche avec sa femme, s'éprend de Germaine et lui fait un enfant, Louise. Jusque là c'est très simple, d'autant que tous vivent dans la même maison: Joseph et Louise sont demi-frères (même père, mères différentes). Anne est la demi-sœur de Louis (même père), et accessoirement la grand-mère de Joseph et de Louise.

C'est quand Joseph Martin épouse sa grande tante, la fille de son arrière-grand-père, et lui fait un enfant, ma cliente, que les choses se compliquent. Depuis son enfance, on lui parle d'oncles et de tantes plus jeunes que leurs neveux et nièces, d'autres qui sont tantôt belle-sœur, tantôt tante, tantôt grand-mère... Les générations se croisent, les alliances se mélangent, aucun cerveau normalement constitué ne peut intégrer la moindre notion de temps et de chronologie, de fonction et d'espace, de rôle et de titre... Une telle généalogie rend littéralement fou!

Ce n'est pas par hasard si de la profession d'éducateur, j'en suis venu à celle de généalogiste professionnel. Si nous peinons souvent à comprendre une personne, un évènement, une situation tordue, c'est souvent faute d'en avoir fait la généalogie. Quel économiste a fait la généalogie de l'argent? Quel sociologue a fait la généalogie de la société qu'il décrit? Quel politique a mis en perspective des évènements anciens et actuels? Quel rapport il y a entre Guernica et Marioupol? Quelle énorme valise porte sur son dos le SDF, le "cas social", le délinquant, la plupart du temps sans savoir qu'elle est cette valise ni ce qu'elle contient?... Voir le mal sans voir la valise, c'est se condamner à reproduire, "à perpette", ce qui nous détruit. C'est pourquoi le philosophe nous dit que *ce n'est pas un signe de bonne santé que d'être bien adapté à une société malade...*⁶

⁶ Allusion à un texte de Jiddu Krishnamurti, penseur indien de la contreculture américaine, 1895-1986.

« Tu as raison, Pierre. C'est pourquoi je te raconte l'histoire de ma cliente. Tout y est vrai, je n'ai changé que les noms et prénoms. Ayant baigné dans une histoire familiale incompréhensible, à confondre les générations et les liens qui unissaient les uns aux autres, cette pauvre dame a passé sa vie à mélanger hier et demain, la droite et la gauche, le dessus et le fond du panier. Elle a raté sa scolarité à force de confondre les p et les d, à lire "escalade à la salope" dans le menu du restaurant, sans comprendre de quoi il s'agissait, à faire des fausses notes incontrôlables au piano qu'elle rêvait tant d'apprendre. Elle ne s'est jamais mariée parce qu'elle trouvait les jeunes trop vieux et les vieux trop jeunes, elle a passé son temps à courir après des tas de choses de la vie quotidienne, naturelles pour tous, mais qui lui étaient bizarrement inaccessibles. Aucun rapport avec l'argent? A priori non, mais tout de même un foutu problème quand il s'agit de gagner sa vie, de comprendre qui est qui dans une entreprise, de trouver une place sociale qui soit logiquement en concordance avec ses proches. Ce qui change sans l'argent, c'est que le handicap n'est plus une exclusion, qu'il n'est plus associé à la personne de façon indélébile, que les marqueurs sociaux ne sont plus réhivitoires... C'est déjà pas si mal, Pierre...» JFA

7. Lucien.

«Vous autres, postmonétaires, vous êtes indécrottables. Pourquoi donc refusez-vous l'évidence? La nature humaine est violente, agressive, prédatrice. Il y aura bien quelques Bisounours qui suivront sagement vos règles, mais les plus forts exploiteront les plus faibles, les plus malins rouleront les naïfs, les hommes abuseront des femmes, les fondus trouveront toujours légitime de tuer, violer, voler, avec ou sans argent! »

Au Centre de postcure pour toxicomanes où je travaillais, nous avons reçu une demande inhabituelle d'un psychiatre. Un de ses patients venait de passer quatre années dans un service dit "de force", ces établissements pour personnes dangereuses, avec cabines capitonnées, camisoles de contention et médication lourde. Il pensait que le moment était venu

pour Lucien, son patient, de tenter autre chose, mais quoi: trop dangereux pour une famille d'accueil, trop instable pour un CAT, trop aléatoire pour un hôpital ordinaire... Nous avons accepté ce Lucien au cerveau ravagé par des années de crack, en se disant que les autres toxicomanes ne pourraient s'identifier à lui et qu'ils le protégeraient peut-être, au vu de ses lourdes pathologies.

En effet, l'homme était impressionnant et nous avons vite compris qu'il n'était pas facile à placer dans une structure ordinaire. Une masse de muscles, bourré de tics et de gestes désordonnés. Il était ravi d'avoir enfin une chambre à lui tout seul et qu'il pouvait aménager selon son idée, de pouvoir prendre une douche sans la présence d'un infirmier, d'avoir droit à une fourchette et un couteau au repas. En revanche, nous avons vite compris qu'il était sujet à des crises d'angoisse qui l'amenaient à casser tout ce qui était autour de lui, les meubles comme les humains. Nous avons sur le parking une vieille voiture totalement inutilisable et nous avons eu l'idée de lui proposer un deal. Puisqu'il nous disait qu'il sentait venir ses crises mais sans pouvoir en maîtriser ses effets, nous lui avons parlé de César, le sculpteur, et de ses "compressions", photos à l'appui.

- Si tu n'arrives pas à contrôler tes envies de tout casser, ce n'est pas grave. Tu vas dans l'atelier, tu prends la masse et tu tapes sur cette voiture. Quand tu en auras fait une compression digne de César, tu iras sûrement mieux.

Le stratagème a bien fonctionné et, à la crise suivante, les spectateurs ébahis, applaudissaient à chaque coup de masse de " Lucien César". Quelques semaines après son arrivée et quelques spectacles très appréciés du public, arriva son anniversaire. C'était des événements que nous souhaitions à tous, avec le gâteau traditionnel, ses bougies et les petits cadeaux que nous demandions à chacun d'offrir, éducateurs comme accueillis : un objet personnel ou fabriqué, de préférence à valeur sentimentale plutôt que marchande.

Le soir, quand le gâteau, les 28 bougies et les cadeaux sont arrivés devant lui sur la table, Lucien-César s'est figé, blanc comme un linge. Nous avons cru un moment qu'il allait nous piquer une crise en plein réfectoire et nous nous apprêtions à dégager rapidement son espace. Mais non! Deux grosses larmes coulaient de ses yeux, et se retournant vers moi, il murmura: - C'est mon premier anniversaire..., de toute ma vie..., j'ai jamais soufflé de bougies...

Quoi de plus banal qu'un anniversaire, de plus commun et ancien que ce rituel des bougies? Il paraît qu'il nous vient des Grecs qui, en ces circonstances, invoquaient Artémis, la déesse de la chasse. Et comme Artémis était associée à la lune, ils mettaient une bougie sur un gâteau au miel pour évoquer la lueur de l'astre. Comment alors peut-on échapper, de 1 à 28 ans, à ce rituel, sans en supporter quelques conséquences! Cet événement a semble-t-il était décisif pour Lucien, comme une sorte de rite initiatique, une marque d'intronisation parmi les humains. Durant tout son séjour, il a gardé la vingtaine de petits cadeaux qu'il avait reçus, bien alignés sur une étagère, avec tous les papiers cadeaux soigneusement pliés et rangés dans une enveloppe.

Les crises de violence se sont peu à peu apaisées, mais César a tenu, avant de partir, à terminer sa compression, bien carrée, bien compacte, comme sur la photo. Les toxicomanes que nous avons en cette période n'étaient pas spécialement sentimentaux ni prompts dans l'empathie, mais quand Lucien nous a quittés, ils lui ont fait une haie d'honneur jusqu'au parking et ce grand Lucien, très proche physiquement du colosse appelé "Le Chef" et interprété par Will Sampson dans "Vol au dessus d'un nid de coucou", a encore versé deux larmes...

«Et oui, cher Pierre, l'homme est un loup pour l'homme et Lucien était un fou dangereux, à lier. Mais six mois chez nous ont fait Lucien un agréable compagnon, sa force agressive s'est transformée en art, il nous a tous fait pleurer comme des midinettes en nous racontant sa vie de dingue, preuve qu'on est tous capables d'empathie, même les plus égoïstes. Un loup dans son cadre est splendide à voir, un danger réel dans certaines circonstances... Si une femme sent un homme lui mettre les mains aux fesses pour la peloter, elle va porter plainte, mais si c'est pour l'aider à passer un rocher difficile en montagne, elle se retourne et remercie. Le cadre, Pierre, le cadre! Tout est dedans, le pire et le meilleur, selon le cadre. Passer du cadre marchand au cadre de l'accès changera tout, à un point qu'on ne peut même pas imaginer... Et si tu ne vois pas encore le rapport avec l'argent, pense aux quatre années d'internement de Lucien et demande-toi comment il se fait qu'il n'y ait eu que cette solution alors qu'il y a partout des marchands de gâteaux et de bougies, des masses et des vieilles voitures...» JFA

8. Sylvie.

«Quelle que soit la forme de société que l'on imagine, avec ou sans argent, il y en aura toujours qui foutront le bazar pour en tirer quelques pouvoirs, pour briller, se rendre important. Il n'y a pas que l'argent qui donne du pouvoir. Il y a la force, le bagout, la connaissance, la perversité, le titre, la renommée... Le pouvoir ne peut se partager. On l'a ou on ne l'a pas. Il y aura donc toujours deux classes: les baiseurs et les baisés. Et cette lutte des classes est toujours au profit des baiseurs....»

Sylvie avait acquis un petit appartement dans une grande copropriété et les 600 copropriétaires confiaient à un Conseil syndical, démocratiquement élu, la rude tâche bénévole de gérer l'ensemble. Cette année-là, des rumeurs avaient couru que certains membres du Conseil abusaient de leur pouvoir pour en tirer des avantages financiers. Un des propriétaires qui se targuait d'une grande connaissance en gestion et d'une grande rigueur intellectuelle, annonça qu'il allait proposer à la prochaine assemblée générale une nouvelle équipe. Ils avaient paraît-il déjà préparé une analyse complète du bilan d'activité, de la comptabilité et ils promettaient des merveilles. Ils entrèrent alors en campagne, visitant chaque propriétaire, envoyant des mails, affichant dans les halls d'entrées des papiers énonçant toutes les erreurs et malversations commises par les actuels membres du bureau.

Le débat s'est peu à peu enflammé et le ton est monté entre les défenseurs des anciens et ceux des postulants. Les intérêts étaient très variés selon les propriétaires qui vivaient là à l'année, ceux qui avaient acheté pour louer, ceux pour qui ce n'était qu'une résidence secondaire. Et c'était sans compter les jeunes et les anciens, les gens du département et les "pièces rapportées", les sachant-tout et les ignares... A la longue, on vit des pneus de voitures curieusement crevés sur le parking, puis des lettres anonymes dans les boîtes aux lettres, dénonçant des relations extraconjugales suspectes, des comportements caractéristiques d'une alcoolémie chronique, des abus scandaleux le soir dans le parc...

Bref, quand Sylvie affolée est venue m'en parler, la copropriété était au bord de la "guerre civile" et quelques plaintes contre X avaient déjà fait l'objet de mains courantes à la gendarmerie locale. Je lui conseillais

alors de crever l'abcès immédiatement et l'aidait à rédiger une lettre ouverte à tous les copropriétaires qui serait jointe à la convocation de l'assemblée générale. La lettre était prudente, n'accusait personne, ne prenait parti ni pour un clan ni pour l'autre, mais rappelait simplement que la démocratie était communément comprise comme la possibilité de confronter des points de vues opposés dans le calme et le respect, que le consensus, s'il n'était pas possible, la majorité l'emportait sans pour autant oublier les intérêts minoritaires. Que des choses sensées, apaisantes et respectueuses des uns et des autres.

La lettre calma la plupart des esprits chagrins mais l'équipe postulante restait en lice bien décidée à en découdre et à imposer leur point de vue. Le jour de l'AG, Sylvie m'invita à assister en spectateur à la séance avec l'accord du Conseil sortant. Deux gendarmes, que les plaintes avaient inquiétés, étaient présents et ont ouvert la séance en rappelant que la violence et les injures n'étaient normalement pas de mises en pareille circonstance. Le meneur du groupe d'opposants n'en tint guère compte et s'empara du micro pour dénoncer la personne ayant signé la "scandaleuse lettre ouverte". Quelques personnes ont aussitôt rappelé qu'avant tout débat, il était obligatoire de nommer un président de séance qui distribuerait la parole à chaque personne souhaitant s'exprimer, mais pas avant. Les gendarmes ayant approuvé, le vote se fit pour nommer un président, avec deux candidats, l'un issu des contestataires et l'autre des contestés, en l'occurrence, mon amie Sylvie.

L'agressivité du candidat d'opposition fit qu'une belle majorité des participants votèrent pour Sylvie qui, habilement manœuvra pour que les propositions des contestataires se trouvent les unes après les autres rejetées. Au bout d'une demi-heure, l'équipe des opposants, voyant leur défaite se confirmer, quittèrent la salle en faisant une dernière erreur stratégique fatale. Dans une telle assemblée, le règlement dit clairement que quiconque quitte la salle sans en prévenir le Président de séance est considéré comme ayant "voté pour" à chaque résolution votée après son départ...

«Tu vois, cher Pierre, dans un Conseil syndical, où il n'y a d'autres questions d'argent que dans le choix des travaux à réaliser et des entreprises à commanditer, où la fonction de membre du Conseil prend beaucoup de temps (la gestion de 600 logements, c'est presque autant de travail qu'une mairie

de village) et sans l'indemnité dédommageant un maire.... Par contre, se présenter comme président du Conseil syndical d'une telle copropriété, ça en jette!... Il en sera de même pour passer de la société marchande à la société de l'Accès. Il y aura des assemblées bavardes, conflictuelles et affreusement lentes. Il y aura des gens qui croient tout savoir et des gens qui savent tout mais ne prennent pas la parole. Il faudra taire les uns, interroger les autres, apprendre ce que démocratie veut dire, puisque le citoyen ordinaire n'a jamais été interpellé que pour voter de temps en temps. Mon histoire ne veut pas dire que la situation est totalement pourrie du côté de chez Sylvie, pas plus que du Côté de chez Swann, et ne sera pas mieux dans un monde postmonétaire. Mais au moins, sans argent, la démocratie pourra peut être s'apprendre à l'usage puisque c'est le meilleur moyen connu de redonner aux usagers la maîtrise de leurs usages...» JFA

9. Marco.

« Il y a des urgences à traiter, aujourd'hui et pas dans un futur idéalisé. Les chômeurs, les mal logés, les travailleurs pauvres qui dorment dans leur voiture, ceux qui crèvent de faim aux quatre coins du monde n'attendent pas un homme providentiel, l'idée géniale qui va révolutionner leur existence, l'arrivée du Grand Soir. Ils veulent savoir, comment ils vont survivre une journée de plus. Tout le reste, c'est de la littérature pour les bourgeois paternalistes... » Pierre

Marco était militant syndicaliste, partisan actif d'un parti "à la gauche de la gauche", qui s'était engagé dans toutes les actions directes et immédiatement opérantes depuis des années: occupations de logements vacants avec le DAL, accueil des migrants avec No Border, un SEL dans son quartier, une monnaie locale dans sa ville, l'occupation d'une forêt sous forme de ZAD pour la sauver d'une bretelle d'autoroute inutile et imposée... A 30 ans, la liste de ses engagements était plus longue que le CV d'un politique cumulard et patenté de 80 ans!...

Et puis, est arrivé l'accident... Une de ses multiples gardes à vue de trop avait décidé sa compagne à rechercher un peu de calme et de sécurité

entre les bras d'un homme ordinaire, toujours présent et disponible, ni riche ni pauvre, ni engagé ni passif, ni révolutionnaire ni collabo. Un homme normal donc, capable de répondre à n'importe quel ennui financier, psychique, matériel ou intellectuel dès qu'il se présentait, discret mais efficace... Enfin un peu de paix dans ce monde de brutes! Enfin le droit de s'accorder un peu de bon temps sans les tourments de sa conscience politique!

Marco s'est senti trahi, abandonné, mais surtout remis en cause dans tout ce qui avait jusque là fondé sa vie, comblé tous les manques, justifié tous les sacrifices. Le militant professionnel était non seulement anéanti, profondément déstabilisé dans ses convictions, mais incapable de demander de l'aide, lui qui n'avait jamais fait qu'offrir son aide aux autres. Nous avons cru un temps qu'il ne s'en remettrait pas. Incapable de poursuivre ses activités militantes, ravagé par l'idée qu'il lui était devenu impossible de répondre aux sollicitations qui continuaient à lui tomber dessus. Inutile, inactif et impuissant... Nous avons craint la chute dans l'alcoolisme, la dépression, la drogue, ou pire encore, le suicide.

C'est un plus paumé que lui qui a tiré Marco hors du trou, un homme insignifiant qui régulièrement polluait nos réunions avec des questions absurdes sur les fondements de l'action révolutionnaire. Il se targuait d'être "philosophe théoricien", citait à l'envi et hors de tout propos Marx, Proudhon, Malatesta, Aristote et Spinoza, Voltaire et Machiavel. Il passait ses journées à envoyer des mails à tous les militants dont il pouvait obtenir une adresse mail, généralement de plus de 4 000 mots et toujours écrit EN MAJUSCULES et sans ponctuation. Régulièrement, nous avons des débats, dans différents groupes, pour savoir s'il fallait le supporter ou s'en débarrasser. Et généralement, nous arrivions à la conclusion que nous ne pouvions être aussi exclusifs que les capitalistes, aussi sélectifs que les Académies et aussi intolérants que les Églises et les Partis...

Notre parasite invita Marco à mettre de l'ordre dans la montagne de notes philosophiques qu'il avait accumulées au cours de sa carrière de "pollueur professionnel de débats". Il voulait les classer par catégories et sujets, les réécrire proprement, en retrouver l'origine et les références et y ajouter quelques commentaires. L'entreprise était tellement saugrenue que Marco, contre toute attente, accepta. Durant de longs mois, il reprit tous les textes de base de ces ancêtres fondateurs de systèmes de pensée qui avaient fait de lui un authentique militant. On le vit même prendre plaisir à associer les pseudos citations recopiées de mémoire par son "employeur"

aux textes réel. Il faut dire que certaines avaient été déformées, utilisées à contre sens, voire carrément transformées... Un vrai florilège de "gloubi-boulga" intellectuel.

Un activiste sans l'action et qui plonge brutalement dans les grands textes classiques, ça fait toujours des étincelles et a minima des remises en causes profondes. N'ai-je pas perdu mon temps? N'ai-je pas confondu révolution et propagande par le fait? N'ai-je pas sacrifié la rigueur idéologique sur l'autel de l'action sociale? N'ai-je pas oublié le fond pour la forme, l'objectif pour la pratique? Marco a disparu de longs mois, a boudé toutes les réunions, récusé obstinément toute action. Il nous est revenu sevré des solutions mais plein de questions. L'alter-activiste était devenu stratège, les lendemains qui chantent remplacés par un futur, oh combien hypothétique et incertain, mais puissant et curieusement attractif...

«Et oui, Pierre, rien ne sert de courir si on ne sait où il est bon d'aller. Je ne peux m'empêcher de penser à tous ces militants qui commencent, dans l'enthousiasme, à adoucir des misères intolérables, en arrivent à croire qu'un revenu universel ou une monnaie locale c'est un progrès humain, et finissent désabusés face au rouleau compresseur libéral ou figés dans une posture méprisante et stérile comme l'anarchiste dans le train du "Docteur Jivago"... Mon grand-père, me disait toujours, avant d'attaquer le moindre travail: "Assis-toi sur ta caisse à outils, regarde le chantier, imagine ce que tu vas en faire et comment tu vas le faire. Tu perdras cinq minutes mais gagneras cinq heures...! Mais en régime capitaliste, il ne faut pas réfléchir, il faut suivre le protocole!... en outre, il en est des militants comme des travailleurs: la compétitivité fait qu'il faut être un bourreau de travail ou un héros de la cause prolétarienne pour être pris au sérieux. Mais les Héros sont aussi rares que les Saints, ce qui condamne tous les autres à l'insignifiance. Au moins, sans argent, chacun pourra faire sa part sans l'impératif de l'excellence... » JFA

10. Diogène.

« Peut être que ça pourrait marcher ta société sans argent, si tout le monde était responsable et actif. Va voir les SDF qui traînent dans le quartier. Tu vas leur demander quoi en échange de la bouffe et d'un logement?...» Pierre

Diogène était sale, vulgaire, agressif et squattait le parvis de l'église en attendant que quelques pièces tombent dans sa gamelle pour aller s'acheter son pack de bière et son sandwich. Tout le monde s'en plaignait: les vieilles dames à qui il faisait peur, les jeunes filles qu'il troublait en exhibant son organe, les enfants en les plaignant d'avoir des parents assez cons pour travailler la semaine et aller à la messe le dimanche, en insultant les réfractaires au "droit de péage" qu'il exigeait au sortir de l'office.

Quand la police municipale le chassait de son domaine réservé, ça leur prenait la matinée et, deux jours plus tard, il revenait. Une plainte avait même abouti à une incarcération de six mois, mais on l'avait revu ensuite, remerciant très poliment pour ce séjour à l'ombre et au chaud pendant l'hiver:

- Merci, messieurs-dames, la gamelle était bonne, mais si vous faites la même chose au printemps et l'été, je fous le feu à vos baraques...

Personne ne savait son vrai nom, ni d'où il venait, ni les causes de sa situation de SDF. Les rares qui avaient osé lui poser franchement la question avaient reçu en échange un regard dissuasif et la fameuse phrase: "*Ôte-toi de mon soleil ...*", d'où le surnom de Diogène⁷.

Un jour, il est tombé malade et il est resté deux jours allongé sur sa couverture, le visage rougi par la fièvre, sans manger mais surtout sans boire, ce qui était inquiétant. J'avais un ami médecin, suffisamment proche pour le convaincre de venir l'ausculter sur place. Cette fois, Diogène s'est laissé faire sans broncher. Il a même répondu à quelques questions du médecin. On a appris qu'il avait 40 ans, qu'il avait été marié, qu'il aimait bien qu'on l'appelle Diogène, son héros, le seul qui ait eu grâce à ses yeux dans toute l'histoire européenne. Il le nommait par son nom grec, *Διογένης ὁ Σινωπεύς* (Diogène de Sinope), et en plus avec un bon accent d'helléniste. Il nous a même cité le maître qui avait éduqué Diogène, un certain *Antisthène*. Notre SDF local était donc cultivé, avait eu une autre vie et sans doute avait eu un accident de parcours qui lui avait valu de jouer cet infect personnage. Mais impossible d'en savoir plus.

⁷ Diogène: philosophe grec de l'école cynique, 413-327 av. J.-C., vivant de mendicité et dormant dans une grande jarre couchée (*un pithos*). Alexandre le Grand lui demandant s'il avait besoin de quelque chose, il répondit par le célèbre *Ôte-toi de mon soleil*.

Il n'a pas dit merci, mais a accepté les antibiotiques fournis par le médecin et s'est bien conformé à la prescription. Il s'est remis debout quelques jours plus tard et a repris son personnage de cynique malveillant et malpoli, à l'image de Diogène, le *pithos* en moins. Ma curiosité avait été mise en éveil par les quelques révélations qu'il nous avait faites et j'ai profité d'un soir où le quartier était vide du moindre passant pour m'asseoir à côté de lui:

- Γεια σου Διογένη, πώς είσαι μετά την ασθένειά σου;

- Ce n'est pas du grec classique ça, c'est du démotique, non? ⁸

Je n'ai pas réussi à en savoir beaucoup plus sur lui. Il considérait que sa vie d'avant était *une vraie merde et ne méritait pas d'être évoquée*. J'ai tenté de le raisonner un peu au sujet de ses comportements "déplacés" vis-à-vis des gens qu'il agressait et choquait verbalement.

- C'est tous des cons. Ça fait cinq ans que je m'accroche à ce parvis qui est bien abrité de la pluie et bien ensoleillé. Les gens me donnent un peu de fric parce qu'ils ont peur de moi, mais depuis cinq ans, tu es le premier à t'asseoir à côté de moi, sans rien me demander d'autre que des nouvelles de ma santé. Comme disait Brassens dans sa chanson, tu connais?... "Celui qui a mal tourné"...

Et il s'est mis à en chanter la dernière strophe de la chanson :

*«...Y'en a un qui m'a dit salut
Te revoir on y comptait plus,
Y'en a un qui m'a demandé
Des nouvelles de ma santé.
Lors j'ai vu qu'il restait encor
Du monde du beau monde sur terre
Et j'ai pleuré le cul par terre
Toutes les larmes de mon corps»*

«Tu vois, Pierre, dans une société postmonétaire, plus personne n'aura besoin de mendier, ne sera obligé de dormir dehors, sauf quelques Diogène. Mais comme plus personne n'aura une pièce à jeter négligemment dans la gamelle, peut être qu'on prendra le temps de s'asseoir à côté du SDF, de lui demander des nouvelles de sa santé. Et surtout, on aura assez de temps libre pour voir quelqu'un qui va mal, pour lui donner le petit coup de pouce

⁸ -Salut Diogène, comment vas-tu depuis ta maladie? Le démotique est la langue populaire moderne.

qui pourrait le faire rebondir, avant qu'il ne dégringole. C'est déjà pas si mal que ça....» JFA

11. Panagiotis.

*«Les gens ont besoin d'un chef, d'un leader, et les seuls qui soient en capacité de produire des chefs opérationnels sont les Partis politiques. Dans ta société de l'accès, il n'y a plus de Partis, plus de Syndicats, plus d'élections politiques. Une société sans argent, sans institutions, sans police, sans travail, sans marché, ça ne ressemble plus à rien. Personne n'en voudra...»
Pierre.*

J'étais, cet été là, au fin fond de l'Épire, cette province reculée et sauvage de la Grèce continentale du Nord, une sorte de Lozère grecque. Je prenais le frais sous un grand platane, au bord d'une petite route de montagne, quand un pick-up s'est arrêté en voyant une voiture immatriculée en France, là où un touriste étranger n'avait plus été repéré depuis Alexandre le Grand...

Nous avons d'abord sacrifié au rituel des présentations d'usage: *tu viens d'où, comment tu as fait pour atterrir ici, où as-tu appris à parler le grec, tu as des enfants, (ça, c'est le plus important!), comment tu t'appelles, quel est ton métier...?* Puis Panagiotis, m'a parlé de lui. Il était entrepreneur de travaux publics dans le secteur, il avait trois enfants dont un qui avait fait de bonnes études et allait être admis à la rentrée dans une faculté technologique de Thessalonique.

Évidemment, nous en sommes vite arrivés à parler de la politique du moment. Antonis Samaras, le socialiste, était à l'époque premier ministre et il était très contesté par le jeune Alexis Tsipras qui avait fondé une *"coalition de la gauche radicale"* (en grec: le SYRIZA), et brigua le poste de Premier Ministre aux élections de septembre 2015. Panagiotis était de gauche, ancien du KKE (le parti communiste grec) et avait, été un temps séduit par le fameux discours de Salonique prononcé par Tsipras sur la nécessité de prendre quelques distances vis-à-vis de l'Union Européenne, des vieilles habitudes clientélistes des Grecs, et surtout de résoudre ce foutu problème de la dette qui hypothéquait tout programme social. Je voulus avoir des renseignements plus personnels et lui demandait:

- Et toi comment tu t'en sors avec ton entreprise?

- Mal! Il n'y a plus d'argent, plus de chantiers, j'ai vendu presque tous mes camions, mes engins et licencié tous les employés. Je travaille seul sur des petits chantiers, surtout sur les routes. Heureusement que les gros orages de l'hiver font partir les routes dans les ravins, isolent les villages et qu'il faut bien les retracer. Mais généralement, on se contente d'ouvrir une nouvelle piste, de l'empierrement sommairement. Pour le goudron, on attend des jours meilleurs...

C'est quand on en est venu à parler des enfants que ça s'est gâté:

- Je me demande comment je vais payer les frais scolaires et un logement à Thessalonique au mois d'octobre. Quant à mon deuxième fils, pour lui c'est cuit. On n'aura jamais les moyens de financer deux étudiants en même temps...

- C'est quoi la solution à la crise d'après toi? Le Syriza, un homme providentiel comme Tsipras, une grande révolution populaire?...

Et là, j'ai vu mon ami Panagiotis s'effondrer, devenir pâle et tremblant d'émotion, réfléchir longtemps et me dire: *Δεν μπορεί, δεν μπορεί...* *C'est impossible, c'est impossible...* A voir ce grand costaud qui avait tout supporté, la rigueur du pays que tous les jeunes fuyaient faute de travail pour s'exiler aux quatre coins du monde, le ramollissement de ses anciens compagnons communistes, le discours de Tsipras aussi beau et crédible que ceux des bonimenteurs de marché, sa réponse était émouvante. Il avait été nourri dans son enfance par les récits de son père: l'occupation allemande, la guerre civile, les Colonels... Il avait lui-même milité dans un syndicat de gauche pour l'amélioration de sa Convention Collective, contre la Troïka, contre la rigueur budgétaire, il s'était fait gazer puis tabasser par les MAT⁹, il se dégageait de lui une force à déplacer la montagne avec son bulldozer..., et ses yeux embués me disaient que c'était impossible, qu'il n'y avait pas de solution, pas de héros révolutionnaire en vue, pas même une Bouboulina¹⁰...

⁹ **MAT** équivalent grec de nos CRS

¹⁰ **Bouboulina**: 1771-1825, de son vrai nom Laskarina, héroïne de l'indépendance, veuve d'un armateur, la seule femme admise dans la très secrète *Société des Amis* luttant pour la liberté, allant jusqu'à prendre les armes à Nauplie et à organiser avec ses bateaux le blocus du port face aux Ottomans. La figure sans doute la plus populaire de l'histoire de l'indépendance de la Grèce...

«Tu vois, Pierre, les Grecs sont dix fois plus politisés que nous, c'est eux qui ont inventé le mot démocratie et qui ont inspiré nos philosophes des Lumières. Ils pourraient nous donner bien des exemples de résistance, de combat, de sens du bien commun et de débrouillardise dans l'épreuve. Mais quelques années d'austérité budgétaire et de domination européiste les ont coincés dans des stratégies de survie. Leur légendaire sociabilité s'est déliée, leur antique "philoxénia" (l'amour de l'étranger) s'est transformée en racisme anti-migrants. Même au café, qui était comme "το κοινοβούλιο και το ιατρείο" (le parlement et le cabinet médical), on n'y va plus que pour voir le match de foot à la télé. La seule issue, c'est de laisser s'effondrer ce monde pourri, pas de le réparer, pour en construire un autre, tel qu'on voudrait qu'il soit, un monde enfin libéré des budgets ...» JFA

12. Bernard¹¹.

«Ton machin postmonétaire, c'est bon pour une communauté genre ZAD, une île déserte ou pour une petite SCOP d'artisans. Mais à grande échelle, pour tout ce qui demande une coordination, une infrastructure lourde, des investissements importants, ce sera la ruine, la fin des haricots...» Pierre

Bernard a été nommé Ministre de la Santé secrétaire d'État à la santé en juin 1997. Tout le monde s'est réjoui d'avoir un "french-doctor" pour gérer notre système de soins, surtout dans ce difficile contexte de l'épidémie de SIDA. En 1995, les produits de substitution ont fait leur apparition en France sous les labels *Méthadone* et *Subutex*. Après l'échec de la politique de répression des années 1970, puis l'explosion des cas de Sida et

¹¹ C'est le seul prénom qui n'a pas été modifié dans tous ces récits. Une ressemblance avec un personnage existant ne serait donc pas purement fortuite, tant pis pour M. Kouchner, il n'avait qu'à nous écouter...

d'hépatite C parmi les toxicomanes, les laboratoires pharmaceutiques¹² ont fait un remarquable travail de lobbying pour passer d'une proposition de soin à une injonction généralisée dès les premiers symptômes, dès les premiers joints d'adolescents. C'était en effet un marché juteux. Les expériences les plus variées prouvaient que ces remèdes ne soignaient pas, mais chronicisaient une prise de drogue légale dont il était encore plus dur de se sevrer qu'avec les drogues dures.

Sur le plan gouvernemental, les ministres en charge de la question, en premier Gaymard¹³, puis Bernard,¹⁴ se sont bien gardés d'interroger ceux qui avaient une expérience des sevrages sur plusieurs décennies. Ils ont préféré interroger les généralistes qui très occasionnellement avaient rencontré des drogués et s'en étaient vite débarrassés "pour ne pas gêner leurs clients en salle d'attente". Bernard n'a fait que durcir le choix politique et commercial en imposant ces produits dans tous les centres de soins comme thérapie principale. Les arguments relevaient plus de la propagande que de l'analyse scientifique: *"Il est inhumain de contraindre des gens, dont l'espérance de vie est très limitée par le Sida, à s'engager dans des sevrages physiquement très durs à supporter et à de longues psychothérapies..."* De professionnels chevronnés, nous étions devenus des tortionnaires!

Le pire, c'est que les toxicomanes eux-mêmes se sont vite rendu compte que c'était un terrible piège dont il était très difficile de sortir. On sait parfaitement comment arrêter l'héroïne, la cocaïne, le LSD, mais totalement démunis face à la méthadone et le subutex. Très vite, notre travail s'est dégradé, les activités que l'on pouvait proposer ont perdu tout intérêt pour nos patients autant que pour les entretiens thérapeutiques. De patients, ils sont devenus impatient de recevoir leur dose matinale. Avec ces drogues légales, plus besoin de parler, de s'activer, d'imaginer d'autres possibles. La dose prise chaque matin, certes bien encadrée médicalement, n'a eu pour effet que de créer un nouveau marché: Les statistiques ont vite montré que ces "remèdes" étaient distribués sous contrôle médical dans 22% des cas, le reste se trouvant sur le marché parallèle, alors qu'ils nous avaient été vendus comme le seul moyen de limiter les trafics de drogue!

¹² Principalement la société internationale Indivior-France, fabricant et distribuant les produits de substitution et dont le cours en bourse est encore aujourd'hui annoncée à 1 514€.

¹³ Hervé Gaymard du 06.11.1995 au 04.06.1997

¹⁴ Bernard Kouchner, secrétaire d'état à la santé du 04.06.1997 au 28.07.1999

Tous les intervenants en France se sont vu conviés à des journées SIDA tous frais payés, puis de très confortables journées de formation pour l'usage des produits de substitution, des conférences soigneusement préparée, des ateliers de réflexion, des brochures sur papiers glacés très convaincantes.

Il était évident qu'une grande part des intervenants en toxicomanie (éducateurs, psychologues, médecins, psychiatres...) étaient très réticents vis-à-vis d'un usage systématique de ces substituts d'opiacés. Nous avons été nombreux à nous mobiliser pour tenter d'éviter ce véritable piège pour les toxicomanes et la négation de plus de vingt ans d'expérience pour les professionnels. Dans toute l'Europe, la France était reconnue comme le pays proposant la plus grande gamme de thérapies et ayant les résultats les plus probants. Mais rien n'y a fait, un sous-ministre chargé de la santé et à fortiori plus compétent, même s'il n'a jamais rencontré un toxicomane de sa vie, jamais échangé avec les professionnels les plus renommés.

J'ai pris la décision de démissionner d'un métier passionnant dès 1997 et je suis passé à l'acte à la fin 1999, à l'âge de 56 ans. Retrouver une place ailleurs à cet âge était mission impossible. Je suis devenu généalogiste familial en libéral, à mon compte, ce qui avait au moins l'avantage de représenter un réel risque financier, propre à briser la routine et à provoquer les saines angoisses qui donnent du sens à la vie...

Quant aux toxicomanes, ils sont désormais plus nombreux mais mieux banalisés. Ils faisaient très régulièrement la Une des médias, et depuis, ils ont été remplacés par les pédophiles, les dragueurs excessifs, les éco-terroristes... Mais l'action Individior continue toujours à monter!...

«Tu vois, Pierre, je suis sans doute un utopiste, mais sans argent, comment et pourquoi des laboratoires arriveraient à imposer des faux remèdes à des gens en souffrance, à dévaloriser une activité reconnue d'utilité publique, à transformer un french Doctor en "dealer national". Si la Révolution postmônétaire avait eu lieu en 1997, je serais sans doute encore dans mon coin de montagne à recevoir des gens de toutes sortes ayant besoin de faire une pause, de se réorienter, se ressourcer ou même simplement se reposer... Bien sûr gratuitement!... » JFA

13. Marcel.

« Là, c'est le bouquet! Dans ton monde sans argent, personne ne sera obligé de travailler pour avoir de quoi crouter, se loger, se chauffer... Mais, voyons, plus personne ne va faire quoi que ce soit. Je veux bien croire qu'on puisse abolir les salaires, mais seulement à condition qu'on échange son travail contre la satisfaction de nos besoins. Tu rêves mon pauvre!!! » Pierre.

Marcel était un vieux mineur de fond qui avait commencé à travailler à 16 ans. Il souffrait d'insuffisance respiratoire et de nombreuses cicatrices bleues¹⁵ marquaient son corps. Il faisait beaucoup plus vieux qu'il ne l'était. J'allais souvent bavarder avec lui car il avait une façon très particulière de raconter sa vie: c'était de la dramaturgie racontée façon roman picaresque, du Zola réécrit par Alphonse Allais.

Un jour qu'il me racontait une anecdote comique qui s'était passée lors de l'éboulement d'une galerie, nous en sommes venus à parler des conditions de travail que le profit, les intérêts financiers imposaient aux humains. Je lui ai suggéré qu'une abolition de l'argent et du salariat aurait résolu tous ces problèmes. Marcel racontait bien, mais n'était pas du genre à élaborer des théories économiques. Il a longtemps réfléchi et m'a dit:

- Peut-être que la mine serait encore ouverte... Peut-être que les jeunes descendraient encore au fond...
- Et si demain, il n'y avait plus d'argent, tu crois que les jeunes accepteraient ce genre de travail?
- S'ils ne l'ont jamais fait c'est foutu, mais s'il y a encore des anciens mineurs, sûr qu'ils reprennent la lanterne et le piolet et remettent le chevalement¹⁶ en route. Rien que d'imaginer le bruit des molettes¹⁷ et des câbles, de la sonnette des ascenseurs, j'ai des fourmis dans les jambes...

¹⁵ Marques caractéristiques des mineurs, dues à une cyanose c'est-à-dire une hémoglobine ne transportant pas assez d'oxygène, ce qui tend à donner une coloration bleutée à la peau et aux muqueuses. C'est souvent l'un des premiers signes de la silicose due aux poussières de silice et de charbon.

¹⁶ Chevalement: tour en béton ou fer au-dessus du puits de mine qui permet de faire monter et descendre les hommes et les matériaux.

¹⁷ Molettes: grandes roues au sommet du chevalement qui actionne les câbles.

- Si on décidait de rouvrir la mine, tu irais expliquer aux jeunes comment ça marche?...

Le visage de Marcel s'est illuminé et il a rajeuni de vingt ans en trois secondes.

- De suite, même s'il faut me descendre avec un déambulateur!...

Marcel a été pris par un "tsunami d'imaginaire" à l'idée qu'il pourrait encore être utile... Il a de suite évacué mes réticences quant à l'aspect anti-écologique du charbon. La mine était organisée pour en tirer le plus de fric possible. Si on gère la mine pour ne lui prendre que ce qui est utile aux gens du coin, on a un stock pour des siècles. On peut prendre son temps pour faire un abattage¹⁸ raisonnable, pour n'exploiter que la partie du gîte¹⁹ la plus commode... Fini les galeries d'un mètre de hauteur où on travaillait pliés en deux et même couchés... Sans fric, plus de contremaîtres, de cadences à respecter, d'hivers sans jamais voir le soleil, l'aération défectueuse des puits...

- Tout de même, c'était un foutu métier Marcel. Il n'y en a pas beaucoup de ton âge qui soient encore vivants...

- Oui, mais c'était un métier d'hommes. Chacun pouvait compter sur l'autre en cas de problème. Les équipes, c'était encore plus solide que des familles. On se connaissait tous sur le bout des doigts, physiquement et moralement, et celui qui déconnait ne durait pas longtemps. Il y avait la vergogne!

- La vergogne?...

- Oui, la vergogne! Tu vois, tu ne sais même plus ce que ça veut dire la vergogne! Celui qui est sans vergogne, c'est celui qui ne pense qu'à sa gueule, qui est égoïste, qui ne partage rien. Il ne tient pas trois jours dans une équipe. Quand un nouveau arrivait dans la mine, il ne lui fallait pas longtemps pour comprendre la force de la vergogne. Aujourd'hui, ça n'existe plus et après on se plaint qu'il y a des problèmes... Comment ils disent à la télé... Ah oui..., "des incivilités"! Connerie tout ça. Nous on avait la vergogne et on n'a rien inventé de mieux...

Marcel avait raison. Dans une société sans argent, on aurait vite fait de réapprendre ce que vergogne veut dire parce que personne ne pourrait vivre seul, tout le monde aurait besoin que quelqu'un veille sur lui et de veiller sur un autre, comme dans la mine...

¹⁸ Abattage: zone de taille

¹⁹ Gîte: endroit riche en houille

« Tu vois, Pierre, mon ami Marcel est entré à la mine avec un Certificat d'études et le sens de la vergogne. On a mis tout le monde en concurrence, on a exigé de nous d'être performants, qualifiés, diplômés, compétitifs, productifs, tout en étant flexibles, mobiles, aptes au "team-building" et à "l'optimisation des process". Mais la "vergogne" a été remplacée par "l'incivilité". Et tu voudrais que je prenne ça pour un progrès? Il n'y aura progrès que quand on aura retrouvé une forme de structure sociale qui nous pousse naturellement à la vergogne. Non, Pierre, tu refuses de le voir, mais le seul progrès qui nous reste à conquérir, c'est la désintoxication de l'argent...»

14. Michel.

« S'il y a une chose qui est certaine, c'est qu'il est plus difficile de revenir en arrière que d'avancer. Les gens le savent et ayant tous gouter à la machine à laver, au smartphone, à l'eau courante, à la voiture individuelle, au micro-onde, ils ne prendront jamais le risque de devoir aller au lavoir et à la fontaine, de rouler à vélo même électrique, de cuire un cassoulet plutôt que de le réchauffer en trois minutes chrono, d'attendre trois jours qu'une lettre arrive et trois jours de plus pour recevoir la réponse...»

Mon voisin Michel était un paysan retraité qui avait vendu sa ferme à un jeune et n'en avait gardé qu'une vieille mesure et un carré de jardin pour son usage personnel. Il vivait dans un confort très sommaire, certes avec l'eau courante et l'électricité mais pour le reste, il était totalement autonome et ne mangeait que ce qu'il produisait lui-même, coupait le bois pour se chauffer, lavait son linge à la main et avait fait des pieds et des mains pour garder son vieux téléphone fixe, à fil et cadran circulaire. Puis un jour, son téléphone a cessé de fonctionner. On entendait toujours la tonalité, mais rien d'autre. J'ai interrogé son opérateur qui a expliqué que les cadrans circulaires étaient dix fois plus lents que les modernes et qu'il était impossible de garder l'ancienne technologie pour quelques vieux attardés. En outre, a-t-il ajouté, dès le 15 septembre 2023, il sera obligatoire d'avoir une box internet pour passer et recevoir des appels. Ils n'y peuvent

rien, c'est une directive de l'Arcep, l'agence de régulation des communications.

Michel est entré dans une rage folle.

- Pourquoi changer tant de téléphones qui marchent très bien et sont incassables pour les smartphones qui coûtent la peau des fesses, qu'on ne sait pas faire marcher, et que je n'arrive pas à lire sans une grosse loupe? Si c'est comme ça, je préfère m'en passer. J'ai eu mon premier téléphone en 1968 seulement et c'est mon petit-fils qui m'a travaillé au corps pendant des mois pour que je l'achète. Moi, je vivais très bien sans. Si on a besoin de me parler, il suffit de venir me voir. Ma porte est toujours ouverte, jour et nuit...

J'ai tenté de lui dire qu'il existait des faux vrais téléphones, qui ont la même forme que les anciens mais qui sont modernes à l'intérieur...

- Laisse tomber, ton téléphone moderne... Comment tu dis..., vantage, vintage, vintage?... Et ne me dis pas que ce serait plus prudent d'avoir le téléphone. Ma cheminée fume toute la journée, même en été. Quand elle sera éteinte, c'est que j'aurai un problème et j'attendrai que tu t'en aperçoives et que tu viennes voir...

Cette histoire de téléphone l'a relancé dans une de ses marottes:

-On s'est tous fait rouler dans la farine, même nous qu'on a, il paraît, le "bon sens paysan". On m'a fait remembrer mes terres et maintenant mon successeur est payé pour replanter des haies au milieu des champs. On m'a expliqué qu'il fallait mettre de l'engrais, pas du fumier, et maintenant y'en a plus que pour le bio. Merde alors, avant j'étais bio, moi, même si je ne le savais pas. On m'a fait vendre mon cheval pour acheter un tracteur, puis un autre tracteur plus gros parce que c'était plus rentable, et plus j'investissais, moins je gagnais de l'argent. Avant ici, les paysans étaient riches avec vingt hectares, maintenant tu gagnes pas un SMIC si t'en as pas 150! On m'a conseillé d'acheter une camionnette diesel parce que c'était plus solide, plus économique et maintenant c'est plus la mode, je suis un pollueur! Et merde! Si c'était moi, j'aurais bien gardé le vieux puits avec sa petite pompe qui me donnait de la bonne eau, pas celle qui sent la javel. Je vais finir par broyer le nouveau compteur jaune qu'ils m'ont mis sans même me demander mon avis et refaire des bougies avec la cire de mes abeilles. On voyait moins clair mais ça sentait bon!

- Allons donc, Michel, garde au moins l'eau courante et l'électricité, à ton âge!

- Ah! Non, ne t'y mets pas toi aussi! Mon âge..., ça fait déjà quelques années que j'ai l'âge de mourir..., longtemps que j'y suis prêt. Les vieux sont aussi cons que les jeunes. Au lieu de crever tranquilles chez eux, dans un bon lit, à côté d'un bon feu de bois, ils préfèrent aller en Ehpad tout confort, et après, ils pleurent... Mais, un jour, les jeunes aussi comprendront qu'ils se sont fait avoir, bien profond. Ils réapprendront à vivre, ils comprendront que la culture, ça commence par la culture des choux, que le bonheur c'est de manquer de quelque chose avant de l'avoir, que le sourire de la crémillère vaut mieux que l'argent du beurre. Tu verras, ça viendra....

« Tu vois, Pierre, si même les vieux se mettent à promouvoir la sobriété heureuse, c'est que le capitalisme est à bout de souffle. Les vieux rejoignent ces jeunes qui "bifurquent" des grandes écoles. C'est dans l'air du temps. Tu peux toujours freiner des quatre sabots, il est de plus en plus évident que leur progrès c'est du toc, de l'esbroufe, un piège à cons... Sans argent plus de cons, plus de consommés, plus de consumérisme... » JFA

15. Virgile.

«Quand bien même, les peuples adhèreraient massivement à la société postmonétaire, il est évident que tous ceux qui en profitent allègrement feront tout pour couler ta Révolution. Les vingt premiers milliardaires ont un capital allant de 179,2 milliards (Bernard et sa famille) à 58,3 milliards (Charles Koch)²⁰, soit 2 375 milliards à eux seuls, à peine moins que le PIB de la France! Ils ont les moyens de s'acheter tous les médias mainstream, des armées de milices pour calmer les manifestants, tous les politiques véreux qu'ils veulent et tous les cabinets conseils qui nous expliqueront du matin au soir et du 1er janvier au 31 décembre, qu'ils sont en train de sauver l'humanité. On sait qu'Edward Bernays, le fameux publiciste américain, a convaincu les Américains qu'il était bon pour eux d'entrer en guerre en 1917, qu'il a poussé les femmes à fumer au nom de leur émancipation, qu'il a inventé un petit déjeuner profitable aux industriels de l'agro-alimentaire et en a fait le

²⁰ Classement de 2022 d'après le magazine Forbes.

symbole de "l'american way of live". Certes, Bernays a surtout fait sa propre publicité et ses grandes conquêtes sont un peu mythifiées. Mais depuis, les publicistes ont fait de sérieux progrès, et les neurosciences les y ont bien aidés. Alors, ton histoire de désargence, c'est du fantasme pur!...» Pierre

Tu as raison, Pierre, les puissants de la terre ont acquis des pouvoirs insensés et quand bien même une majorité de citoyens, dans une majorité de pays, exigeraient un référendum pour décider si Oui ou Non, il faut passer à l'Accès et interdire toute marchandisation, de quoi que ce soit, il n'est pas exclu que les puissants se déchaînent et investissent leurs milliards pour nous faire avaler des couleuvres. Je vais te raconter l'histoire de Virgile, un gamin de six ans qui entrait cette année-là à la "grande école". Enfant très doué et s'intéressant à tout, il avait hâte de passer aux choses sérieuses et de côtoyer des "grands de CM2". L'époque était marquée par le retour en force des jeux de billes dans les cours de récréation.

C'est grâce à ce gamin que j'ai découvert qu'un jeu, aussi vieux que le lycée d'Aristote au IV^e siècle avant notre ère sur le Péripatos²¹ d'Athènes, avait été récupéré par les marchands du temple. Virgile m'expliqua les différentes qualités de billes: les pépites, les chinoises, les pétroles, les yeux de licorne..., les tailles: la mini, le calot, le boulet, le mammoth, le bouillard..., et qu'il y avait cent jeux différents: la ville fortifiée, le pot, la pyramide, le parcours, la poursuite, le viaduc...

Diantre, de mon temps, au siècle dernier, il n'y avait qu'une sorte de billes et deux ou trois variantes de jeux. Mais ce n'était pas encore un juteux marché. Le capitalisme a fait du lobbying pour que l'Éducation Nationale publie un livret éducatif à destination des maîtres, vite repris en chœur par certains: « *Et n'oubliez pas, la bille est un facteur majeur d'intégration dans les cours de récré ! Elle fédère et crée des liens. Elle suscite parfois des tensions et les enfants en profitent pour apprendre à les gérer. En un mot, la bille est un générateur de liens d'amitié.* »

Du coup, très méfiant quand des publicistes s'acoquinent avec des technocrates, j'ai demandé à Virgile de m'expliquer comment cela se passait réellement:

²¹ École construite sur un ancien grand parc, le Péripatos (la promenade) où des fouilles archéologiques ont mis à jour des billes de terre cuite utilisées par les adolescents de l'époque.

- On peut jouer "pour de vrai" ou "pour de faux". Pour de vrai, si tu perds tu perds aussi tes billes. On peut jouer pour de faux, mais c'est pas bien, et les grands de CM2 nous tapent, parce qu'on est des filles si on joue pour de faux.

En clair, si on veut s'intégrer et générer des liens d'amitiés, "faut pas faire semblant"! Il faut posséder un capital bille conséquent, le renouveler quand il est parti dans les poches d'un CM2, forcément plus fort. Mais les billes coûtent cher, hors de portée des petits pécules offerts par les parents. Quand on est démuni, c'est-à-dire exclu du jeu, donc de l'apprentissage du commerce, il faut négocier un nouvel assortiment de billes. C'est très bon pour les maths car il faut bien calculer si on investit dans dix calots-modèle pépite ou un seul mammoth-façon pétrole...

Et la lutte est rude dans la cour de récréation: il faut être malin et ne pas se tromper dans la valeur réelle et fiduciaire de chaque bille, faire une plus-value à chaque échange, miser différemment si on joue avec un petit ou si l'on est contraint de jouer avec un grand. Le statut et le rang au sein de l'espace scolaire en dépendent. D'ailleurs, le vocabulaire associé au jeu est devenu curieusement guerrier. Virgile parle de *munitions*, de *tuer l'adversaire*, de *stratégie*...

- Et ça t'amuse de jouer comme cela Virgile?

- Avec les copains de la maternelle, oui. Mais avec les autres, non. Les CM2 ne valent pas une bille... Ils trichent et nous raflent tout...

Nous avons mis en place ensemble une stratégie de lutte pour faire admettre le jeu "pour de faux", limiter les sortes de billes, dénigrer ceux qui abusent de leur force et pour mutualiser un sac de billes de secours pour les perdants...

«Tu vois, Pierre, jusqu'où le capitalisme peut aller pour inventer de nouveaux marchés. Chaque année, il va nous imposer un nouveau jeu à la con, alors que les gamins jouent aussi bien avec des capsules de bouteilles de soda ou des noyaux d'abricots. Et nous sommes aussi démunis face aux capitalistes que les petits du CP face aux grands du CM2, qui pourtant ne valent pas une bille, comme Bill Gates... Mais un marché, doit sans cesse se renouveler. L'année suivante, les copains de Virgile avaient abandonné les billes pour les "spinners", ces sortes de toupies recommandées par les pédagogues subventionnés, comme étant "dé-stressantes". C'est comme cela que le capitalisme s'effondrera et nous laissera le champ libre: quand ses

«pieds d'argile s'effriteront sur un jeu de trop... Il ne serait pas étonnant que ce jeu de trop soit du genre CAC 40 ou Nasdaq. Alors nous serons là!... »

16. Benoît.

«Je persiste à dire que l'argent n'est qu'un outil. Il n'est que ce qu'on fait de lui. Tu confonds un problème de gestion avec un problème de structure, les effets et la cause. L'argent n'est pas plus responsable de la faim dans le monde que la gravitation ne l'est d'une défenestration du cinquième étage...» Pierre.

Benoît était ce qu'on appelle dans le monde du travail, "un petit chef". À la tête d'une dizaine d'employés dans une entreprise, il était d'une rigueur quasi maniaque et ne laissait rien passer. Tout le monde le trouvait autoritaire pour ne pas dire tyrannique, tatillon pour ne pas dire psychorigide. Il avait plusieurs fois poussé le bouchon assez loin pour que ses subalternes lui attribuent la responsabilité de quelques burn out.

J'avais fait sa connaissance sur un modeste terrain de camping: il était dans un bungalow de vacances, hors saison, et moi en caravane, avec femme et enfants, à l'occasion d'un chantier. C'était un homme d'une quarantaine d'années, visiblement sportif, plutôt bel homme et surtout capable d'intéressantes conversations. Il m'avait parlé de son travail de bureau, de ses collègues qui n'étaient pas toujours à la hauteur, et moi, je lui avais fait découvrir le monde du bâtiment, avec ses rudesses, ses difficultés. Benoît était, disait-il, "*célibattant convaincu*". Je trouvais ça étonnant qu'il ne soit jamais tombé sur "*une jolie fleur dans une peau de vache*" mais sur ce sujet, il n'était vraiment pas bavard. Il éludait avec tact mais fermeté toute question indiscreète.

Un jour, je l'ai croisé dans le bloc sanitaire, tournant en rond avec sa serviette. Les douches individuelles étaient fermées pour un problème technique et seule la grande douche collective et sans porte était disponible. Les patrons du camping l'avaient installée pour l'été, quand les touristes revenaient en maillots et plein de sable du bord de la rivière. Je revenais d'un chantier assez poussiéreux et avais hâte de me doucher. Pendant

qu'il me parlait, je quittais mes oripeaux de travail et me glissais sous l'eau. Lui ne bougeait pas...

- Tu n'étais pas venu prendre une douche, Benoît?

- Si, mais comme les douches individuelles sont fermées...

- Et alors, il n'y a que nous à cette heure, on ne va pas se gêner...

J'ai vu de suite qu'il y avait un problème. Il était visiblement coincé entre l'envie de décliner mon offre et celle de fuir sans explication... C'est finalement sous la douche qu'il m'a expliqué un problème qu'il traînait depuis l'adolescence, un sexe de fort petite taille qui lui avait valu d'incroyables misères. Il avait le souvenir de véritables tortures subies dès le collège, puis au lycée, puis à l'armée où il avait hérité du surnom de PB (traduction: Petite-B...). Il avait dû supporter les rires des copains, les conseils stupides, la compassion de ceux qui imaginaient une femme découvrant la tare cachée. Il avait essayé avec une prostituée qui effectivement avait bien rigolé et l'avait laissé partir en courant sans même lui rendre l'argent qu'il avait avancé selon l'usage. Une femme avait bien tenté une expérience avec lui en lui expliquant que les préliminaires la satisfaisaient largement!

C'était la première fois depuis son adolescence, qu'il racontait tout cela à quelqu'un. Aucun médecin ne lui avait posé la moindre question sur le sujet, comme si la sexualité n'était pas de leur ressort. Il paraît que j'étais le premier. Les conséquences étaient terribles: une vie sexuelle de Robinson, sans même une chèvre ou un Vendredi, avec en prime des besoins qui s'exacerbaient et devenaient tyranniques.

Pas étonnant que Benoît se soit rattrapé en manœuvrant pour être chef, en abusant de son rang, en exigeant de tous une perfection laborieuse. Pas étonnant qu'il soit seul et prenne ses congés avant tout le monde. Même en piscine, il avait toujours cette peur panique qu'un regard un peu appuyé se pose sur l'endroit fatal.

J'ai pensé à lui demander s'il savait que les Coréens avaient des pénis de 7 à 9 cm en érection. Or, c'est une moyenne. Il y en a donc beaucoup d'autres encore plus petits. Or, rien ne permet de penser que toutes les femmes coréennes soient frustrées. Cela veut dire que les femmes s'adaptent, que vraisemblablement, un Rocco Sifredi les ferait toutes partir en courant et en poussant des cris d'horreur. Cela veut dire que la culture des occidentaux est fondée sur des normes absurdes mais sans doute imposées par les seuls étalons.

- C'est vrai ce que tu dis sur la culture. L'an dernier, j'ai vu une réclame affichée en grand dans mon quartier, juste en face du collègue. Il s'agissait de barres chocolatées, les nouvelles petites "bouchées Nuts", avec cette légende en grand, "désormais le plaisir n'est plus une question de taille"! Et l'image montrait un jeune homme malingre, écartant son slip pour contempler son sexe avec une moue perplexe... Si l'affiche n'avait pas été enfermée derrière un panneau vitré, je crois bien que je l'aurais arrachée!

C'est par le biais de ce sujet que nous en sommes vite arrivés à parler de l'influence de l'argent sur les fameuses normes et l'impératif du plaisir. Tout cela ne sert qu'à vendre: vendre des sextoys, du porno, des sites de rencontres... C'est à cause de l'argent que les femmes sont moins payées que les hommes à travail égal... C'est pour l'argent que certaines acceptent des "promotions canapés"... C'est par l'argent que des vieux moches et cons ont des jolies filles dans leur lit... C'est pour draguer plus facilement qu'il faut un yacht, une voiture de sport et une résidence secondaire... Chez les chevaux et les bovins, seul le mâle alpha a droit aux femelles, mais chez les humains, il y a deux méthodes : un physique d'étalon italien ou un portefeuille bien garni...

« Tu vois, Pierre, l'argent influe sur l'équilibre des esprits, sur l'égalité entre les humains, il a imposé le patriarcat, lequel ne peut être remplacé que par un matriarcat, il induit les hiérarchies pyramidales en tout. Benoît est devenu un "petit chef tyrannique" et il paraît que Napoléon n'était pas bien doté par la nature. Est-ce pour cela qu'il a voulu être Empereur et mettre l'Europe à feu et à sang?... Je crois que cette idée d'argent neutre a été inventée par ceux qui abusent du pouvoir de l'argent, pour le faire accepter par ceux qui le subissent. C'est comme l'idée du travail qui ennoblit, qu'on nous rabâche depuis des millénaires, au seul profit des patrons (Arbeit macht frei!...). Sans argent, il est vraisemblable que chacun puisse enfin développer ses potentiels, mieux supporter ses faiblesses, et sans nuire à autrui... » JFA.

17. François.

«La monnaie est dite fiduciaire, ce qui signifie qu'elle ne fonctionne que sur une confiance entre tous. Elle est garantie par un État et une banque, et tout le monde en accepte le principe sans aucune inquiétude. Sans argent, il y aurait une perte de confiance généralisée et pour le moindre échange, le risque de se faire rouler, abuser ou spolier se posera. Ce sera une situation de guerre permanente...» Pierre.

La confiance est en effet essentielle dans la cohésion sociale. J'ai appris cela en pratiquant la varappe. François est arrivé dans notre petit groupe de grimpeurs, sans grand enthousiasme, sur le conseil de son médecin. Il était sensible au vertige, et la simple idée d'être suspendu dans le vide au bout d'une corde le mettait en transe. Quand il s'est trouvé au pied de la falaise et qu'il a compris que le jeu était de monter le plus haut possible pour le simple plaisir de redescendre en rappel, il s'est demandé ce qu'il faisait là et pourquoi son médecin lui avait conseillé de venir me voir. Il grelotait de trouille à la simple idée d'enfiler le baudrier.

J'ai donc pris beaucoup de temps pour lui expliquer comment la sécurité était assurée, la fonction des différents nœuds et leur efficacité totale, qu'une chute n'était possible que si l'on en prenait volontairement le risque. Puis j'ai tendu la corde de rappel, lui ai demandé de se pencher en arrière pour sentir la résistance du dispositif. Au pire, il pouvait tomber sur ses fesses, juste de sa hauteur, les pieds ne quittant jamais la terre ferme. L'expérience a été concluante, mais il n'avait toujours pas confiance, imaginant le même scénario à trois mètres de haut.

- Tu as peur de quoi?

- Que tu me lâches, que tu aies un moment de distraction et que je ne puisse pas bloquer la corde..., Je ne sais pas, moi....

- Alors on va faire autrement. Je grimpe et c'est toi qui m'assure. Si tu n'as pas confiance en moi, tu as au moins confiance en toi. Tu verras que c'est très facile d'assurer quelqu'un et qu'il n'y a aucun danger.

François a beaucoup hésité mais il a fini par accepter l'expérience. Je suis monté sur une dizaine de mètres le long de la paroi et j'ai lâché prise. Sans effort, François m'a empêché de tomber, tout fier de m'avoir sauvé la vie! Cela avait été si facile pour lui qu'il accepta de tenter une petite ascension.

C'est après plusieurs séances d'entraînement que François m'a expliqué son problème. Il était incapable de faire confiance à qui que ce soit tant il avait été trompé, humilié, abandonné, trahi, mis en danger, par tous les gens qu'il avait côtoyés. Ses parents, d'aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, n'avaient jamais pris soin de lui et, en plus, étaient fiers de dire à tout le monde que leur fils se débrouillait très bien tout seul. A l'école primaire, il avait eu un instituteur qui l'avait laissé se faire battre en lui disant qu'il devait apprendre à se défendre. Son meilleur ami ne bronchait même pas quand il était agressé. Au collège, ce fut pire: il eut un zéro en rédaction sur le thème "*décrivez un jardin qui vous a fait rêver*". Le sujet lui avait tellement plu qu'il y avait passé des soirées entières à le polir. Résultat, le professeur avait pensé qu'il avait copié son texte dans un livre et n'avait jamais voulu admettre qu'il n'y avait pas eu plagiat. Le pire c'est qu'il avait entraîné dans son sillage tous les élèves de la classe et que François resta plusieurs années marqué du sceau de l'infamie plagiaire. Son premier employeur lui avait fait faire plusieurs stages d'affilée en lui promettant un emploi stable, pour le licencier ensuite sans même prendre la peine de lui en donner la raison. Beaucoup de filles s'étaient servi de lui pour ensuite se jeter dans les bras d'un autre. La liste de ces expériences malheureuses était si longue et si variée qu'il était devenu incapable de faire confiance, de croire sur parole, de s'abandonner sans baisser la garde. Du coup, ne faisant confiance à personne, il était perçu comme peu fiable, donc indigne d'une relation suivie et encore moins intime.

Dans notre groupe de grimpeurs, François, ce parangon de solitude en mal de sociabilité, a pris confiance en lui en prenant confiance aux autres. Il a réalisé qu'il n'avait pas plus le vertige qu'un autre, qu'il se débrouillait plutôt bien physiquement. Dans ce groupe, chacun pouvait compter sur l'autre, recevoir des autres des confidences sur des aspects intimes de leur personnalité et partager les leurs. Il n'est pas resté longtemps avec nous parce que, du coup, il a pris son envol, toujours autonome, mais plus jamais seul...

«Tu vois Pierre, la monnaie a beau être fiduciaire, dans un monde marchand, on peut toujours se faire rouler par un plus malin. Dans une société sans argent, les gens ne seront pas meilleurs par conversion individuelle, mais par nécessité sociale. Personne ne peut vivre seul à moins d'être en autarcie totale. Animaux sociaux, il nous faut au moins une famille, un clan,

un village, un quartier sur qui l'on puisse compter. Fais sauter ce qui nécessite une hiérarchisation, ce qui met en concurrence, ce qui mesure la valeur humaine à l'aune de la possession, et ça change tout, vraiment tout, du plus intime au plus institutionnalisé... »

18. Emmanuelle.

«Mais enfin, soyons un peu sérieux. Il n'y a pas de technologie sans la science, pas de sciences sans institutions qui les permettent, pas de division du travail, pas de reproduction matérielle collective des moyens de production... C'est l'hubris et le chaos tout à la fois. Impossible d'imaginer une tribu se lançant dans la fabrication d'un scanner, d'un satellite de communication, d'un réseau Internet, d'une centrale électrique... »

Ta question tombe à pic, je viens de rencontrer Emmanuelle, une vraie scientifique, spécialisée dans la physique nucléaire. Elle a essayé de m'expliquer qu'au CERN²², ils venaient encore de faire une découverte étonnante et elle pensait que dans très peu de temps cela ferait autant de bruit qu'en a fait le Boson de Higgs²³. Je n'ai rien compris, mais ça avait l'air absolument passionnant. Du coup j'ai joué le naïf en lui demandant si elle était capable d'imaginer ce qu'il adviendrait du CERN si, demain, ces fous de militants postmonétaires nous entraînaient vers l'abolition pure et simple de l'argent.

Elle a été surprise un moment par la question, mais pas affolée du tout.

- Qu'est-ce que tu veux que ça devienne. On ne va pas abandonner un tel outil de recherche sous prétexte qu'il n'y a plus d'argent!

- Oui, mais cela veut dire aussi sans salaire.

- Et alors, tu as déjà vu un marathonien qui arrête de courir s'il n'y a pas de médaille en vue? Un médecin qui refuse de secourir un blessé dans la rue parce qu'il n'a pas sa carte vitale sur lui? Un artiste qui arrête de faire de la musique parce qu'il n'a pas accès au dernier modèle de piano? Au CERN on

²² CERN: Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire. [Voir](#)

²³ Boson de Higgs [Voir](#)

a eu de beaux exemples : si tu peux surfer sur le net et envoyer des photos par mails, c'est grâce à Tim Berners-Lee²⁴ qui a inventé le Web quand il était au CERN. Il était assis sur une montagne d'or, mais en a fait cadeau à l'humanité. Il a fait tout ça sur une vieille bécane, un ordinateur NeXT.Inc, moins sophistiqué qu'un smartphone bas de gamme!

- Oui, mais pour construire un accélérateur de 27 km de circonférence, qui propulse des particules à 11 245 tours/seconde, comme tu viens de m'expliquer, il a fallu la participation financière d'une bonne vingtaine de pays...

- Et alors! Il suffit qu'on ait accès aux matériaux, aux outils, on est sûr de trouver les volontaires pour l'entretenir et même pour construire quelques détecteurs de particules en plus. Si vous faites sauter l'argent, il n'y aura plus de brevets, plus de budgets à préparer, de subventions à demander et donc beaucoup plus de temps pour travailler...

- Mais il vous faudra aussi beaucoup de matériaux rares et beaucoup d'énergie. Ce n'est pas très à la mode, non?

- Et Alors! Maintenant qu'on a le CERN, on est obligé de produire des résultats. Si tes copains fous abolissent l'argent, on aura peut être le choix entre traquer les particules ou limiter les gaz à effet de serre, avancer dans la recherche ou répondre d'abord aux besoins essentiels, la nourriture, le soin, l'eau potable pour tous. On pourra au moins choisir entre plusieurs priorités, plusieurs urgences. C'est tout de même mieux que de courir après les Chinois, ou de se passionner pour une particule et se foutre de l'état de la planète, ou de râler contre le manque de subventions des 600 universités qui collaborent au CERN, sans s'inquiéter des 6 milliards de personnes en dessous du niveau de pauvreté... Elles sont bizarres tes questions...

«Tu vois Pierre, ta question semble essentielle et même rédhibitoire, peut-être pour tout le monde, mais pas pour les scientifiques, du moins ceux qui prennent le temps de réfléchir à autre chose qu'aux particules élémentaires! Fait un peu confiance aux scientifiques qui sauront bien faire évoluer la connaissance, aux logisticiens qui sauront bien organiser nos institutions post-monétaires, aux philosophes qui nous écriront de belles théories du nouveau monde, aux informaticiens qui nous trouveront le moyen de garder internet sans trop d'énergie, aux ingénieurs qui nous feront des ordinateurs incroyables, réparables, modulables, autant de choses impossibles avec les mains invisibles du marché! Emmanuelle a même pensé, d'un coup, que sans ar-

²⁴ Tim Berners-Lee [Voir](#)

gent, question qu'elle ne s'était jamais posée, elle se sentirait moins seule parmi ses collègues physiciens, les vocations scientifiques seraient bien partagées entre hommes et femmes.» JFA

19. La mort de Roland.

«Tu seras mort avant d'avoir vu ta révolution postmonétaire, tes enfants aussi... En te braquant sur ton mirage, tu vas oublier l'essentiel, l'urgence, la réalité quotidienne...» Pierre

Roland est arrivé au Centre dans un état épouvantable. Il avait le profil de ces rescapés de la Shoa dont on voit les photos. Un sida en phase terminale, avec sarcome de Kaposi, plus une hépatite C ! Le médecin du Centre pensait qu'il n'en avait plus que pour six mois au mieux. Ceux qui nous l'avaient envoyé nous avaient prévenus de sa santé, mais ne savaient que faire de lui, sinon le laisser crever dans un hôpital. Pas de famille, pas d'amis, pas de conjoint, la solitude totale...

Roland s'est de suite enfermé dans sa chambre, refusant toute activité et toute discussion. Il a juste réclamé un pot de peinture pour arranger un peu ces murs qui le déprimaient. Nous avons jugé bon de lui donner un peu de temps et de le laisser faire, de ne lui imposer que sa présence aux repas communs quand il pouvait se lever ou avec l'aide de quelqu'un. Quelques jours plus tard, nous avons découvert qu'il avait peint tout un mur en noir, et qu'il avait posé sur l'étagère un gros réveil définitivement arrêté qu'il avait trouvé dans l'atelier. Le décor était planté... Une chambre mortuaire pour défunt sursitaire!

Nous avons fait le pari d'entrer dans son univers, sans commentaires et de poser quelques questions, bien espacées dans le temps et au fil d'une conversation la plus banale possible, comme si tout était normal.

- Au fait, qu'est-ce qu'ils font tes parents?
- Rien, ils sont morts.
- Tu n'as pas de frère ou de sœur ?
- J'étais fils unique.

Quelques jours plus tard, nous avons abordé sa vie professionnelle:

- J'ai été cuisinier-traiteur.

- Il y a longtemps de ça?

- Une éternité! Quand je suis tombé dans la drogue, mon patron m'a mis dehors. Il paraît que je n'étais plus fiable.

Les choses se sont améliorées quand nous avons eu l'idée de le nommer Contrôleur en Chef de Cuisine! Sa fonction consistait à s'asseoir dans la cuisine, de regarder et de donner aux autres quelques conseils. Il s'est vite pris au jeu et a soulagé bien des jeunes qui, à tour de rôle, se voyaient confier le repas du jour. Beaucoup ignoraient que les pâtes cuisaient mieux dans de l'eau et quel était le temps de cuisson d'un œuf à la coque! Et c'est dans ce contexte que nous avons appris que le père de Roland, n'était pas tout à fait mort ! Lancé dans une explication sur la bonne manière de découper une volaille, il avait déclaré à un jeune,

- Si mon père te voyait avec ton couteau, il serait mort de rire...

Roland avait longtemps eu des rapports très conflictuels avec son père qui avait fini par le mettre à la porte de sa maison en lui précisant bien que c'était définitif. Du coup, pour éviter d'en parler, il avait fini par dire à tout le monde que son père était mort. Un soir, à la veillée, Roland était assis dans son coin, toujours aussi sombre et taiseux et j'ai pris ma guitare et entonné la chanson de Barbara, "Nantes": "... *Madame, soyez au rendez-vous 25 rue de la Grange aux loups, faites vite il y a peu d'espoir, il a demandé à vous voir...Mon père, mon père...*"²⁵. J'ai surpris dans le regard de Roland une petite lueur qui ne lui était pas habituelle...

C'est ainsi que nous avons monté tout un plan pour établir un projet de vie pour Roland, le mourant. Il s'agissait de retrouver le père, de lui annoncer, comme dans la chanson, qu'il y avait peu d'espoir, de préparer une rencontre avant qu'il ne soit trop tard... Contacté par téléphone après quelques recherches, le Père raccrocha dès qu'il comprit qu'il s'agissait de son fils. Nous lui avons fait une belle lettre, en prenant soin de ne juger de rien, juste en proposant d'échanger avec lui quelques mots au téléphone

²⁵ La chanson de Nantes est une histoire aussi vraie que celle de Roland. Barbara l'a interprétée pour la première fois au Théâtre des Capucines le 5 novembre 1963 devant sa mère, ses frères et sa sœur. Son père incestueux, Jacques Serf, avait abandonné le foyer familial sans plus jamais donné de nouvelles, avant de réclamer que Barbara vienne près de son lit de mort, à Nantes, en décembre 1959, mais trop tard...

pour mieux comprendre comment soigner son fils. La chose a dû lui être douloureuse car il mit plusieurs semaines avant de nous appeler.

Une longue et douloureuse approche du problème s'est alors opérée du côté de Roland et du côté de son père, sans qu'ils se parlent directement. D'un côté comme de l'autre, la douleur était sévère, le contentieux trop enraciné. Mais peu à peu, on a senti qu'une fin serait possible, plus heureuse que pour Barbara...

Roland est mort un mois après que nous ayons organisé son transfert médicalisé en Moselle, chez son père, qui lui a tenu la main jusqu'à la dernière minute et qui nous a aussitôt téléphoné pour nous en avertir et nous remercier...

«Tu vois Pierre, sachant que nous sommes tous mortels et que nul ne sait ni l'heure ni le jour, il faut toujours avoir un projet de vie. A quinze ans, c'est un projet à long terme puisqu'à cet âge on se croit éternel. A 80 ans, c'est à court terme, les statistiques nous le rappellent souvent. Même la dernière minute peut être belle si elle a été préparée. La pire chose que je reproche à la société construite par des marchands, c'est d'avoir fait de la mort un marché, avec ses funèbres Pompes de première ou deuxième classe, ses EHPAD de luxe ou de misère, ces vieux qui meurent avec pour seul compagnon "la pendule au salon qui dit oui qui dit non"²⁶....»

Épilogue.

Ces 19 petits récits ne sont que des exemples de questions-réponses mises en perspective avec des événements vécus. Bien d'autres personnages auraient pu être cités, d'autres événements auraient pu illustrer le fait qu'il n'y a que des issues idéalistes aux problèmes que pose le système marchand et monétaire. En réalité, les idéalistes sont les "rac-

²⁶ Allusion à la chanson de Jacques Brel: "Les vieux".

commodeurs du capitalisme", prêts à tout pour éviter d'admettre que le capitalisme ne peut être réformé. Les réalistes sont ceux qui lâchent prise face au piège plurimillénaire de la marchandise et inventent un autre monde.

Ces récits, illustrent la perpétuelle tentation de plaquer les caractères du vieux monde sur l'imaginaire du nouveau monde, tant le système capitaliste s'est infiltré dans nos esprits et nos corps, colonisateur invisible de notre éthos. Il est évident qu'une société postmonétaire ne pourra éviter une décolonisation de l'humanité, ce qui ne peut se concevoir sur un instant T, mais dans une autre colonisation progressive. Il ne s'agit pas de révolutionner l'homme pour sauver le monde, mais d'accompagner l'homme dans une inévitable imprégnation, consciente ou pas, d'une structure sociale inédite.

Dans son "*Usage des corps*"²⁷, le philosophe Agamben propose, pour sortir de l'esclavage moderne capitaliste, trois étapes: "*la séparation, la suspension, la destitution*", soit un point de départ, un chemin, un aboutissement, ou pour être plus concret, l'arrachement d'un dramatique noyau ontologique, la montée en puissance d'une irrésistible marche et son application dans un ordre politique. Cela revient en somme aux trois étapes de désargence (un processus mental de "dégraissage" de l'empreinte monétaire), de révolution monétaire (abolition de l'argent, de la marchandise, de la valeur...) et la construction d'une société postmonétaire. Que l'on parle de toxicomanie (à la drogue, à la technologie, à l'argent...), de professions (pour qui, pour quoi, comment...), de rapports sociaux (familiaux, économiques, politiques...), le processus est toujours le même: individuellement, cesser d'être pour enfin exister, collectivement, inventer une manière de vivre enfin débarrassée de sa forme marchande.

S'il est simple de comprendre que la recherche obstinée du profit crée mécaniquement de l'exclusion sociale et des dégâts environnementaux, il est moins simple de percevoir le lien entre des histoires intimes et singulières et un système aussi global que le capitalisme. C'est un peu la question que pose cet essai. Quels troubles l'osmose du "solvant-argent" a provoqué dans la petite cellule sociale que je suis, et qu'advient-il de moi quand l'argent sera aboli?

²⁷ Giorgio Agamben, "*L'usage des Corps*", éd. Le Seuil, 2015. L'auteur reprend dans ce titre l'expression utilisée par Aristote pour définir la nature de l'esclave.

C'est sans doute la question la plus complexe que nous puissions nous poser, mais la seule qui rende compte du réel, présent et à venir....

*PS: Comme il a fréquemment été relaté quelques épisodes sur des toxicomanes, un autre texte a été mis en ligne sur les liens entre argent et drogue.
[Mis en accès libre ici](#)*

Portraits Postmonétaires.

Tome 2

Avril 2033²⁸

²⁸ Puisqu'au tome II, on passe à la fiction, imaginons qu'il soit écrit en 2033!

«Aucune carte du monde n'est digne d'un regard, si le pays de l'Utopie n'y figure pas... » Oscar Wilde.²⁹

Préambule.

Après avoir réalisé quelques portraits de personnages ayant réellement existé et sans tricher sur la véracité des faits, l'envie m'a pris de passer à la science-fiction. Pourquoi ne pas inventer des personnages fictifs, en lutte contre ce capitalisme marchand qui détruit la planète, asservit les humains, extermine la moitié des espèces vivantes?

Pourquoi ne pas inventer aussi des citoyens ordinaires qui, plus tard, une fois la révolution anthropologique de l'abolition de la monnaie mise en acte et instituée, se battent encore pour peaufiner la *res publica*, la chose publique. Il y aura sûrement à corriger des défauts qui n'avaient pas été imaginés. Il y aura des contre-révolutionnaires nostalgiques de l'argent qui croiront régler les problèmes en réinventant une monnaie juste. Il y aura des effets pervers aussi imprévisibles que furent ceux de la monnaie au début de son invention.

L'Utopie a l'immense avantage de ne jamais risquer d'être la fin de l'Histoire. Elle permet l'erreur, et surtout l'errance qui, mieux que le rire est le propre de l'homme...

Comme dans le premier tome des "Portraits", dans ce deuxième tome, chaque personnage fictif est présenté par une expérience qui parfois a été bien réelle, parfois seulement espérée, et suivie d'un commentaire imaginant comment de petites actions locales peuvent faire "*effet domino*" aussi bien qu'une faillite de banque et aboutir à une révolution anthropologique, un changement d'ère et donc d'air...

²⁹ Dans "*L'Âme humaine et le socialisme*", 1891, republié en français en 2010, éd. Aux Forges de Vulcain.

Plagiant Sergio Agamben, j'ai classé mes fictions en trois époques, l'arrachement **prérévolutionnaire** avec ses pertes et ses deuils, les **Cent jours** après le grand renversement avec ses tâtonnements et ses doutes, la **contre-révolution**, car il y en a toujours eu après les révolutions, sauf chez les Bisounours et les Schtroumpfs...

Chapitre I: l'époque prérévolutionnaire.

Daniel.

«La prise au tas est une idée lancée par Pierre Kropotkine dans "La conquête du pain" en 1892: "Prise au tas pour ce qui se trouve en abondance ; rationnement pour ce qui se trouve en quantité limitée..."³⁰ Il aura fallu près d'un siècle et demi pour que cette idée porte ses fruits et soit mise en acte autrement que par des Robin des Bois hors du commun...»

Daniel était anarchiste libertaire et non violent. C'était un artisan d'art, discret pour ne pas dire effacé. Il était plus à l'aise dans la solitude de son petit atelier de dorures à la feuille que dans une réunion publique, et personne n'aurait imaginé qu'il devienne le meneur de la grande prise au tas dans le supermarché Carrefour du coin.

C'est arrivé au début de la grande inflation, suite à l'effondrement des banques de la Silicon Valley. Contrairement à tout ce qu'avaient annoncé les économistes patentés et les politiques, l'effet domino avait contaminé plusieurs banques à travers le monde, les bourses étaient en pleine dépression et le "quantitative easing"³¹ repartait en force comme en 2008, avec les mêmes erreurs stratégiques, les mêmes conséquences prévisibles. Nous en étions à près de 20 % d'inflation et nous recevions des lettres et mails très optimistes de nos banques nous disant que le taux de rémunération

³⁰ Le PDF du livre de Kropotkine peut être téléchargé gratuitement sur https://fr.wikisource.org/wiki/La_Conqu%C3%AAt_e_du_pain

³¹ Quantitative easing (ou assouplissement quantitatif) est une opération monétaire par laquelle les Banques Centrales (BCE, FED...) rachète massivement les dettes publiques.

des Livrets d'épargne populaire était désormais à 6,10% et qu'il fallait en profiter!

Les prix affichés au supermarché ne cessaient de grimper, beaucoup de gens n'en pouvant plus de se priver de l'essentiel, s'étaient mis à voler ce qu'ils pouvaient. Le nombre des vigiles augmentait en proportion et nous étions contrôlés à la sortie des caisses pour voir si la note correspondait bien au contenu du chariot ou si nous n'avions pas glissé un steak dans le slip ou oublié une plaquette de beurre dans la poche...

Daniel avait refusé, toujours en restant calme et posé, de se faire fouiller et avait tout simplement déposé au pied du vigile l'intégralité de son chariot qu'il avait pourtant payé et il était parti. Le vigile était perdu, ne sachant pas ce qu'il devait faire des articles payés et abandonnés au sol, et aussitôt pris d'assaut par des clients qui considéraient que le chariot de Daniel ayant été payé, il en avait fait don au peuple et qu'ils pouvaient ramasser ce qu'ils voulaient.

Le lendemain, Daniel avait ameuté son petit groupe de libertaires, plus un autre groupe d'activistes musclés et avait organisé une razzia dans le supermarché. La tactique était simple: Les black blocs organisaient une fausse émeute à un bout du supermarché pour mobiliser tous les vigiles, les libertaires remplissaient quelques chariots de produits de base (sucre, huile, pâtes, riz, café....) puis sortaient du supermarché bien encadrés d'une garde rapprochée qui les dissimulait, et sans se faire remarquer parce que tous les regards étaient tournés ailleurs, y compris ceux des caissières, en direction des faux émeutiers. Bien en vue sur le parking, Daniel distribua le produit de la prise au tas à ceux qui le voulaient.

Il expliqua aux gens le sens de son geste, l'iniquité des prix qui montent artificiellement, le fait que la grande distribution en tirait plus de profit pendant que les plus pauvres s'appauvrissaient, et fit appel à la solidarité et à l'entraide pour que les plus démunis soient servis en premier et que nul ne prenne ce qui ne lui était pas absolument nécessaire.

L'affaire fit grand bruit, d'autant que les soi-disant émeutiers n'avaient agressé personne, n'avaient rien volé et s'étaient beaucoup plaint de l'agressivité de la direction du magasin qui leur avait envoyé les vigiles pour des motifs purement idéologiques, voire racistes, homophobes et anti-jeunes. Le lendemain, la police avait été appelée en renfort pour qu'un tel scandale ne se renouvelle pas et ne devienne pas une habitude. En effet, rien ne se passa chez Carrefour.

Mais, c'est au Super U que le même scénario recommença, et cette fois en plus grand, avec l'aide de nombreux clients qui avaient été prévenus sur les réseaux sociaux et le bouche à oreille. De nombreuses familles en difficulté attendaient, dès l'ouverture sur le parking, l'arrivée des chariots gratuits. Le magasin fut pillé plus sévèrement que la veille et en trois fois moins de temps, car beaucoup de clients avaient occupé toutes les caisses sauf une, et avaient accaparé tous les vigiles en leur demandant un service, un petit vieux simulant même un arrêt cardiaque au milieu des gondoles et quantités d'autres scénarios tous plus rigolos les uns que les autres.

Une bonne idée est d'une puissance inouïe et, les unes après les autres, les grandes surfaces furent ainsi mises à contribution par la "redistribution populaire". Le plus intéressant, c'est que beaucoup de vigiles et de caissières, qui souvent étaient tout aussi précaires que les bénéficiaires des chariots gratuits, participèrent, très discrètement, à des opérations de "prise au tas". Ni les cadres des supermarchés, ni la police, ni les entreprises privées de sécurité ne pouvaient contourner cette stratégie mouvante, chaque jour organisée différemment, et chaque fois mobilisant plus de participants que la veille...

Les supermarchés qui s'étaient soigneusement cachés derrière leur fameux "*panier anti-inflation-à-petits-prix*" pour que leur image ne soit pas trop écornée, en étaient pour leurs frais. Les libertaires y avaient opposé des "chariots gratuits". Et en plus, certains avaient soulevé l'idée que tout devrait être gratuit dans les supermarchés et qu'il suffirait de supprimer le salariat, ce piège à cons qui nous faisait payer si cher la liberté de consommer pour le seul bien-être des riches...

«L'idée de Daniel est venue de deux événements mineurs: En premier la création d'un "supermarché gratuit" sur la commune de Vayres en 2017, idée qui a été reprise par le département de la Gironde en 2022 avec le projet de dix autres "supermarchés inversés". Il y eut ensuite à Lille, le blocage du centre commercial Euralille lors des manifestations contre la réforme des retraites de mars 2023. C'était une initiative spontanée des étudiants et des cheminots: "Jusqu'au retrait de la loi, on bloque tout!" Daniel a été séduit par l'idée de bloquer tout, en priorité les sites emblématiques du capitalisme, et par l'idée de gratuité. Il suffisait ensuite d'un peu de sens de l'organisation. On sait maintenant le rôle qu'a joué cette première prise au tas dans la vulgarisation de la société postmonétaire. Des actions similaires se

*sont multipliées et perfectionnées. Dès le vote de la fameuse loi abolissant en France, unilatéralement et d'un jour à l'autre, l'argent, l'échange marchand et la propriété privée des moyens de production, des ressources et du foncier, ce sont les collectifs dits des "caddys gratuits" qui ont été chargés de la transformation des centres commerciaux en centres de distribution...
»*

Estelle.

«Le piratage informatique a été principalement le fait des escrocs et des lanceurs d'alerte. Les premiers s'attaquaient aux plus naïfs qui se laissaient "hameçonner", qui oubliaient de changer leurs codes régulièrement ou prenaient le risque d'aller sur des sites douteux. Les seconds agissaient "pour la bonne cause", au nom du droit à l'information et ont de ce fait été plus sévèrement réprimés. Entre les deux, il y avait ceux qui cherchaient simplement à se faire repérer puis embaucher par les grandes entreprises du numérique, toujours avides de petits génies non diplômés susceptibles de grosse plus-value....»

Estelle était une passionnée d'informatique et d'Intelligence artificielle. De sérieuses études dans ces deux domaines avaient fini par en faire une efficace "développeuse web". Malheureusement, les travaux qui lui étaient confiés portaient le plus souvent sur l'optimisation de la publicité et du commerce, donc pour plus de profits, et très rarement sur ce qui l'intéressait le plus, l'invention d'outils numériques améliorant la vie de ses contemporains. Elle n'était pas militante, encore moins encartée dans un quelconque parti politique ou mouvement. Elle n'avait jamais voté, ne faisant plus confiance à la classe des politiciens professionnels, n'avait jamais participé à aucun combat, ni écologique et environnemental, ni social, regrettant toujours que la réaction à un problème local ou particulier oubliât trop souvent l'aspect systémique du dit problème.

On a su quelques temps après les "événements" que tout venait d'elle, et qu'elle avait, avec un soin de vieille activiste, prémédité le dérèglement du stationnement dans toute la région. Son histoire a été trop

belle pour ne pas être inscrite noir sur blanc dans ces annales. Deux problèmes mineurs lui avaient été posés : on lui avait proposé une intervention très intéressante dans un congrès à l'étranger et elle n'avait pu s'y rendre pour un simple problème de passeport périmé. Il fallait au moins six mois pour l'obtenir alors que tout était informatisé! Ensuite elle eut un problème de stationnement sanctionné par un procès verbal de 45€. L'amende était passée à 125€ quand elle avait refusé de payer, au motif que le système d'exploitation des parcmètres avait transformé la durée d'un stationnement de 20 minutes en deux jours!

Estelle avait travaillé des nuits entières, dans l'attente de sa comparution au tribunal, pour mettre à jour le fonctionnement informatique de ces parcmètres. Elle avait monté une cyberattaque contre le fabricant pour en extraire tous les dossiers techniques et avait trouvé la faille permettant de modifier le décompte du temps de stationnement et transformer à distance toutes les minutes en heures. Dès la première journée de piratage réussi, les réclamations ont envahi par milliers la mairie, l'exploitant, la préfecture. La seule parade que les institutions ont trouvée en urgence a été de rendre le stationnement gratuit. Un manque à gagner considérable pour la mairie, depuis que la loi stipule que l'intégralité des amendes revient à la ville afin de financer "*l'amélioration des transports en commun et de la circulation*".

Dès que l'exploitant de ces "machines à sou" eut trouvé la parade et protégé son système, le même phénomène s'est reproduit dans la ville voisine, puis dans la capitale régionale. Une brigade entière de la SDLC³² a été mobilisée sur cette affaire des parcmètres. Les médias en ont fait la une de leurs magazines et émissions. Mais les recherches d'IP n'ont jamais abouti qu'à des adresses étrangères et depuis longtemps annulées. Toutes les entreprises concernées ont reçu des mails "d'excuses pour la gêne", leur annonçant que l'opération de piratage menée contre eux était tout à fait temporaire et non susceptible de se reproduire, que l'opération n'avait visé que la mairie qui les avait commanditées, qu'un mode de dénonciation d'un abus de pouvoir pénalisant surtout les plus pauvres, une Dacia bas de gamme payant le même tarif qu'une Ferrari grand luxe!

L'action d'Estelle a vite fait des petits et nous avons vu des quantités de blocages de parkings, dans des villes de France et à l'étranger se développer, parfois sur des durées beaucoup plus longues et avec des mé-

³² SDLC: Sous-Direction de la Lutte contre la Cybercriminalité, créée en 2014.

thodes de plus en plus sophistiquées. Quand on sait que des hackers ont réussi à pénétrer des sites aussi protégés que ceux de la CIA, des hôpitaux et de certaines sociétés financières, on se dit que les hackers étaient en somme bien gentils. Tout système informatique est susceptible de se faire pirater et on imagine ce qui se passerait si certains d'entre eux prenaient possession des commandes d'une centrale électrique, d'une banque systématique, d'un ministère...

« Les pirates informatiques ont toujours eu un train d'avance sur les services de sécurité. Et mis à part les lanceurs d'alertes, ils ont peu utilisé leurs compétences pour changer le monde, c'est assez logique. En revanche, dès que l'argent a été aboli par la loi, le jeu ne valait plus la chandelle et la plupart ont sauté la barrière, se sont proposés pour améliorer le système informatique. Ils se sont révélés fabuleusement utiles pour prévenir toute malversation dans le système, pour rendre libre ce qui était privé, agile ce qui était d'une affreuse lourdeur technique. Comme toute technologie, le numérique, avec ou sans argent, a des avantages autant que des effets pervers et des failles. Ce qui a changé c'est que l'intérêt n'est plus de profiter des failles pour s'enrichir, mais de les combler pour le fun, pour la notoriété que les bons services apportent... »

Une équipe d'anciens hackers toulousains est restée célèbre. Ils eurent l'idée de s'entourer de vieux retraités peu doués en informatique et de handicapés légers pour leur faire tester tous les sites administratifs les plus courants. Les "testeurs" étaient mis devant l'écran et les jeunes repéraient toutes leurs difficultés pour améliorer le site, le rendre plus pratique, plus simple, plus convivial. Ils ne tardèrent pas à recevoir des milliers de témoignages de remerciements pour avoir mis fin à l'ancien adage disant que "l'informatique pouvait résoudre tous les problèmes que nous n'aurions pas eu sans l'informatique". Il y avait eu, au temps de l'argent, une École de Toulouse pour l'économie³³, il y eut dans le monde postmonétaire une "École de Toulouse" pour le numérique ... »

³³ Toulouse School of Economics (TSE), créée au début des années 1980 par l'économiste Jean-Jacques Laffont. Jean Tirole en est l'un des membres les plus connus du grand public.

Hervé.

«Tout bloquer a été le mot d'ordre et l'idée était bonne. Le seul problème, c'est de trouver ce qu'il est intéressant de bloquer et quel moyen mettre en œuvre pour que le blocage soit efficace. J'ai connu des petits blocages, souvent minables en apparence, mais toujours utiles. C'est l'histoire du colibri et de sa goutte d'eau qui prétend éteindre l'incendie de la forêt. C'est aussi l'histoire d'Hervé et de quelques autres de son espèce...»

Hervé a été parmi les tous premiers Gilets-jaunes de sa région et quand les choses ont commencé à se gâter et les urgences sociales à se multiplier, il a repensé au blocage des ronds-points et à l'impact que cela avait eu. L'idée de bloquer le système pour en accélérer la chute le tarabustait depuis la fin du mouvement. Voilà un bon moment qu'il appelait de ses vœux un nouveau départ et il avait été très déçu de constater que rien de très massif ne démarrait après le 49.3 sur les retraites, en mars 2023.

C'est une augmentation de trop sur les prix des péages d'autoroute qui l'a décidé à se lancer tout seul. Il prenait souvent une autoroute au label Vinci pour son travail et il avait cherché, via les médias libres, ce qui justifiait cette augmentation: sûrement pas l'entretien, le personnel, la gestion, la fiscalité... Seulement le profit, seul objectif raisonnable pour le patron de cette multinationale. Décidément, l'argent rend les gens aussi addicts que la cocaïne: plus on en a, plus on en veut, plus il nous est vital!

Bloquer l'autoroute, c'est le seul moyen d'inquiéter le PDG, Pierre Coppey³⁴. Le problème, c'est qu'on ne bloque pas une autoroute sans une troupe de nombreux militants, et la plupart étaient trop fatigués après la réforme sur les retraites pour se lancer dans l'aventure. Hervé a réfléchi longtemps, tournant et retournant le problème dans tous les sens. Il devait bien y avoir une faille quelque part dans une si grande entreprise, mais laquelle?... Il fouilla tous les sites qu'il pouvait trouver sur le Net. À sa grande surprise, il découvrit que Pierre Coppey avait lancé une souscription pour ériger une statue en l'honneur de Georges Brassens et obtenir 200 000 euros pour la financer avec des dons égaux ou inférieurs à 10 €! Quel scandale: comment peut-on honorer l'auteur de *"le Père Noël et la petite fille"*,

³⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Coppey

de "*La marche nuptiale*", de "*L'Auvergnat*", de "*Grand-père*"..., et gagner des milliards en faisant payer aux ouvriers le péage d'une autoroute depuis longtemps amortie? Comment réclamer des dons de 10€ quand on est capable de s'offrir chaque année le musée de son choix?... Hervé n'était pas un intellectuel et sa recherche se poursuivait des mois, avant qu'une idée ne germe, à l'impromptu, avec deux copains d'apéro au bistrot local...

Hervé fabriqua quelques panneaux en carton sur lesquels il écrivit au feutre et en lettres capitales: RISQUES DE BLOCAGES AUX PÉAGES de NARBONNE, BEZIERS, AGDE, SETE, MONTPELLIER. AUTOROUTE A9 à ÉVITER. Il imprima et colla un Logo de VINCI trouvé sur internet pour faire "plus vrai". Un lot de colliers de serrage en plastique fut acheté au marché, pour la modique somme de 3,50€, ce qui permettrait d'accrocher rapidement ses panneaux sur les poteaux de signalisation aux voies d'entrée de l'autoroute, juste en dessous de l'indication Autoroute A9.

Un lundi matin, très tôt, il partit en expédition d'essai pour placer ses panneaux aux endroits les plus judicieux, pour qu'ils soient bien visibles, de Béziers ouest à la sortie de Sète. Il avait repéré qu'il y avait, à cette dernière sortie, un emplacement stratégique tout à fait commode pour voir ce qui se passerait sans risquer de se faire repérer. Dès sept heures du matin, son dispositif était en place. Il vit pas mal de voitures et de camions hésiter, puis changer d'itinéraire. Le dispositif fonctionnait. Évidemment, les panneaux ne restèrent pas longtemps. Un véhicule de service s'arrêta à 10h30 du matin pour les enlever.

L'opération n'était donc pas un franc succès et Hervé était déçu. Mais le lendemain matin, un voisin lui parla d'un entrefilet paru sur Midi Libre qui relatait une action de "*pirates anti-autoroute qui avaient tenté de prendre les automobilistes en otages.*" Sans dire que c'était lui tout seul qui avait réalisé la "*prise d'otage*" il fit circuler l'info sur les réseaux sociaux. Ce qui devait arriver arriva: l'idée fut reprise, améliorée, et Hervé s'intégra à un groupe d'une dizaine de jeunes, assez actifs, et ravis d'apprendre qu'Hervé était à l'origine du mouvement.

La gendarmerie fut vite appelée en renfort pour surveiller les accès de l'autoroute, mais n'avait pas les moyens de rester en planque tous les jours, 24 heures sur 24 et aux douze entrées d'autoroute concernées. A la longue, l'idée s'est répandue, un "fablab"³⁵ leur envoya gratuitement des

³⁵ Fablab: contraction de *Fabrication* et de *labotory*. Un laboratoire de fabrication est un lieu ouvert à tous ceux qui ont des idées et des projets et souhaitent les

panneaux plus vrais que vrais, et dans beaucoup d'endroits, des manifestants organisèrent des opérations de blocage en tombant en panne devant les barrières ou simplement en mettant une plombe à retirer leurs tickets. A force, Vinci commença à donner des signes d'impatience. Un stand fut également installé un dimanche sur l'aire de repos de Loupian, dite "aire Brassens", là où a été plantée la statue commanditée par Pierre Coppey.

Dans ce genre d'affaires, il n'y a pas de grandes et petites actions. Le fait de bloquer quelque chose, en faisant savoir pourquoi et contre qui ce blocage avait lieu, était toujours un moment non négligeable d'échanges et de débats...

«On sait aujourd'hui que ces incessantes actions sur les péages et aires d'autoroutes ont fini par se répandre comme l'onde sur l'étang après la chute d'une pierre. Si elles n'ont pas, à elles seules, mis le capitalisme à bas, elles ont au moins réveillé bien des esprits, décolonisé bien des cerveaux... Dans la lutte pour éradiquer le capitalisme, ses pompes et ses œuvres, nous avons, des héros, des militants qui soulevaient les foules, qui prenaient des risques emblématiques, mais pendant longtemps beaucoup se sont contentés de les applaudir, sans imaginer pouvoir faire le moindre pas dans leur sens. Merci Hervé!... »

Mathilde.

«L'argent est un "modificateur de conscience" aussi puissant que le LSD. Mathilde nous a bien fait rire le jour où elle nous a déclaré en réunion que si nous avions davantage de moyens financiers, nous pourrions faire avancer la cause postmonétaire bien plus vite!...Elle ne s'était pas rendue compte qu'elle réclamait des sous pour sortir enfin des sous et en avait été toute confuse!... »

Cette pensée oxymorique qui avait effleuré Mathilde lui donna une autre idée, pour le coup digne d'intérêt. Elle revint nous voir un jour en

mettre en acte. On y trouve tout l'outillage nécessaire, une imprimante 3D pour refaire une pièce défectueuse, le conseil de technicien, le tout bénévolement.

nous disant qu'elle allait faire la quête dans la rue en soutien à l'abolition de l'argent! Nous l'avons regardée ébahis, hésitant entre le rire et l'agacement. Elle a alors sorti de son sac un très joli tronc, confectionné avec une boîte de conserve, assortie d'une anse en métal sur un côté et dotée d'une fente sur le dessus, comme sur les tirelires. La boîte était entourée d'une jolie affichette où était inscrit: "Pour un monde postmonétaire! Votre soutien est essentiel."

- Essayez, vous verrez, ça marche à tous les coups...

L'un de nous, pris au jeu, glissa dans la fente une petite pièce qui tomba au sol. Le tronc n'avait pas de fond.

- C'est normal, Monsieur, l'argent, c'est toujours à fonds perdus, même avec les meilleures intentions... Avec vos impôts, c'est pareil! Il ne sert à rien de vouloir un plus grand pouvoir d'achat. Il nous faut juste un pouvoir d'accès...

Comment ne pas rire de ce gag! Surtout que Mathilde ajouta en voyant le camarade se baisser pour ramasser sa pièce:

- En plus, Monsieur, quand on veut améliorer le système, cela nous oblige à nous mettre à quatre pattes, dans une posture peu élégante et en position évidente de faiblesse. Réfléchissez-y...

Mathilde nous a quittés avec une commande d'une bonne vingtaine de troncs identiques. Nous avons décidé de monter une opération "quête contre l'argent" un jour de marché, quand il y avait foule dans les rues. Au départ, nous étions amusés mais un peu sceptiques quant à l'efficacité du stratagème. Mais au bout d'une heure, force a été de constater que nous avons discuté avec quantité de personnes qui n'auraient jamais entamé une quelconque discussion sur ce sujet, avec qui que ce soit, qui n'auraient jamais lu un article intitulé "la fin de l'argent" et qui se seraient encore moins déplacés pour assister à un débat sur une société a-monétaire.

La deuxième campagne de quête fut encore plus intéressante, car nous avons monté un stand près du marché et nous pouvions y envoyer les gens qui posaient des questions, qui commençaient à s'y intéresser. Ils y trouvaient de quoi noter les liens internet, copier sur une clé USB ou sur leur smartphone quelques livres que nous avons publiés, le tout gratuitement.

Il était évident que le rire, étant le propre de l'homme, il était aussi une très bonne manière d'entrer en contact avec tous les gens sérieux qui se gardaient soigneusement des utopies et professaient le pragmatisme, le

réalisme, l'alternative. On a su bien plus tard que le tronc de Mathilde avait fait des petits, qu'il s'en était fabriqué à Mulhouse, Paris, Toulouse et même au Canada puisque nous en avons trouvé une photo sur un site québécois!...

«En somme, si les capitalistes ont si bien réussi, c'est en partie en raison de leur publicité, pour ne pas dire leur propagande, qui nous a fait avaler les pires couleuvres et accepter les réalités les plus barbares. Eux l'ont fait, comme toujours, pour plus de profit, et nous pouvons bien le faire aussi, mais pour la gratuité et l'accès. L'investissement d'une vieille boîte de conserve et de quelques heures de bricolage prouvent au moins que l'argent n'est pas totalement indispensable... »

Colette, Alex, Guy et Sabine.

«Ils étaient quatre à avoir fait la même "classe prépa" après le lycée pour entrer dans une grande école. Ils étaient destinés à être l'élite de demain, les premiers de cordée d'une société confrontée à des enjeux abrupts. Ils furent parmi les premiers à bifurquer radicalement. »

En 2022, un petit collectif d'étudiants d'Agro ParisTech avait fait le buzz en déclarant lors de la cérémonie de remise des diplômes, qu'ils bifurquaient vers des formations de boulangers ou d'apiculteurs, qu'ils ne seraient pas les premiers de cordée, qu'ils ne participeraient pas à des jobs, certes bien payés, mais ravageurs écologiquement et socialement. Un pavé dans la mare tranquille du système, la remise en cause de plusieurs années d'études, d'un avenir qu'on leur avait promis glorieux, utile et d'avant-garde... Les journaux en avaient longuement parlé, l'école d'ingénieurs avait publié un article pour minimiser cette scandaleuse déclaration et expliquer qu'il s'agissait d'une petite minorité d'étudiants, que ce n'étaient pas les premiers, qu'il ne fallait pas confondre coup de pub et choix personnel...

Colette, Alex, Guy et Sabine avaient été travaillés, toute la première année de prépa, par cet éclat de leurs aînés. Ils en avaient beaucoup discuté et s'étaient d'abord demandé quelle grande école leur offrirait une forma-

tion utile sans les coincer dans ce système qu'ils réprouvaient. Ils voulaient aussi rassurer leurs familles qui ne voyaient dans leurs hésitations qu'un "gâchis épouvantable", leurs enseignants qui tentaient de leur démontrer qu'une société a toujours besoin d'une élite, qu'il s'agisse de l'améliorer ou de la révolutionner.

En deuxième année, et les concours pour une grande école approchant, ils devaient prendre une décision. S'il fallait faire un choix entre rentrer dans les rangs ou bifurquer, c'était avant et pas après. Alex revenait sans cesse sur l'idée qu'aucun système complexe ne peut être changé de l'intérieur et que passer le concours c'était déjà le cautionner.

- Je crois que c'est mon grand-père qui a raison. Il a été objecteur et s'est posé la même question que nous au début des années soixante. Tous ses camarades lui disaient qu'il fallait utiliser l'institution du service national pour y foutre le bazar, aider les classes populaires à acquérir une conscience politique ou pour faire de l'humanitaire avec la coopération. Mon grand-père a tenu bon, seul contre tous, et il a fait trois ans de service civil dès le début du statut des objecteurs³⁶.

- Moi, dit Sabine, je crois qu'il faut passer le concours, uniquement pour prouver qu'on est capable de le réussir, puis céder sa place.

- Tu as raison, dit Colette, mais précisait que ce serait intéressant de démissionner très peu de temps après la rentrée. Vous imaginez une promotion de l'INSP³⁷ qui perdrait au bout de quelques semaines un quart de ses effectifs? Ils y a tant de jeunes qui ne vont dans ces écoles, juste pour faire plaisir aux parents. Je suis sûre d'entraîner avec moi quelques étudiantes qui auront atterri là sous la pression de leur entourage et sans avoir réfléchi à la "bifurcation"!

Guy, qui visait le prestigieux concours des Mines, était lui aussi séduit par l'idée de Sabine. Il jouissait à l'avance des réactions que provoquerait la démission d'un étudiant, trois semaines après la rentrée, surtout s'il rendait publiques ses motivations et son projet de vie. C'est donc ce qui fut décidé, tous se présenteraient aux concours, Alex à l'INSEEC³⁸, Sabine à l'ENA, Colette à l'ENS³⁹, Guy à l'école des Mines.

³⁶ Le statut des Objecteurs de conscience a été voté le 22.12.1963. Le service civil a été fixé au double du temps que le Service militaire soit 36 mois.

³⁷ INSP a remplacé l'ENA (l'école nationale d'administration) au 1er janvier 2022.

³⁸ INSEEC: institut national de la statistique et des études économiques

³⁹ ENS: école normale supérieure

L'année suivante, les concours passés et réussis, la bande des quatre décida de prendre le temps de recruter chacun dans son école le maximum de candidats à la désertion. Ils s'accordèrent un trimestre pour mener campagne et comprendre le fonctionnement de leurs écoles, l'esprit qui y régnait, le rôle qu'elles jouaient dans la société. Ils contactèrent le collectif de leurs aînés d'Agro ParisTech⁴⁰ et furent accueillis à bras ouverts. Ne pas être seul dans un choix difficile, avoir le conseil de prédécesseurs, non seulement sur la forme de la bifurcation mais sur les meilleurs moyens de la rendre contagieuse et de l'ouvrir sur la construction bien concrète d'un autre monde, c'est essentiel.

Alex avait raconté tout cela à son grand-père objecteur qui en était resté tout songeur.

- Tu vois, fils, malgré tout ce qu'on va te dire, toutes les critiques et les avertissements des moutons qui suivent le troupeau, le monde change. De mon temps, nous n'avions pas Internet pour nous mettre en réseau, pas de Facebook pour lancer une action de masse, juste des machines à écrire et des duplicateurs à alcool pour faire un tract et l'envoyer par la poste, et encore..., très peu d'entre nous pouvaient en disposer. Moi, j'avais perverti un curé sympa de la paroisse pour tirer mes tracts libertaires, à condition que je sois discret. Si c'était venu aux oreilles de l'évêque ou de quelques paroissiens bien pensants, j'aurais fait du tort à ce brave abbé et perdu le seul moyen de communiquer entre nous. Tu sais, nous n'étions qu'une poignée, dispersés dans toute la France. Le mot écologie nous était encore inconnu, jusqu'à ce qu'on rencontre René Dumont en 1964, et encore, c'est grâce à un copain qui connaissait André Gorz qui lui était ami de Dumont. Aucun journal n'en parlait encore... Le capitalisme vous a donné des armes que nous n'avions pas, profites-en, fils...

L'opération des quatre "bifurcateurs" eut un réel retentissement et accéléra la prise de conscience que le système monétaire ne procédait pas d'une loi de la nature mais bien d'une convention sociale qui aurait pu être tout autre. Un geste symbolique bien choisi ne fera jamais une révolution, mais aucune révolution ne s'est faite sans ces petits gestes...

« Qui se souvient aujourd'hui d'Alex, Sabine, Colette et Guy? Qui aurait cru qu'ils fassent beaucoup pour l'abolition de l'argent avant même d'y avoir pensé eux-mêmes. Il est possible qu'un jour, quelques effets pervers de la

⁴⁰ Voir article sur le [collectif](#)

société sans argent nécessitent une nouvelle révolution alors qu'on aura à nouveau tout oublié des luttes anciennes. C'est pourquoi le grand-père d'Alex m'a envoyé un mail en me disant de raconter ces histoires, "pour faire valoir ce que de droit..." a-t-il ajouté avec humour...»

Sotiris.

«Nous étions juste après la grande inflation qui était partie de la SVB (Silicon Valley Bank) et s'était propagée d'abord en Suisse avec la Banque du Crédit.⁴¹ Mon ami Sotiris m'avait signalé que son petit village épirote,⁴² faisait la Une des médias. J'étais donc parti pour voir sur place ce qui s'était passé. ...»

Sotiris⁴³ vivait dans un petit village niché au pied du mont Souli, un endroit resté symbolique de la résistance contre l'Empire Ottoman et de la libération de la Grèce. On ne peut guère imaginer village plus insignifiant que celui de Sotiris. Une mairie, quelques bergers et apiculteurs et, pour unique commerce, le petit café-épicerie de Sotiris. La Troïka européenne avait été sans pitié pour le village depuis la crise. En 2023, l'inflation ayant fait monter en flèches le prix du fourrage et des soins vétérinaires, la plupart des troupeaux de chèvres et moutons avaient été vendus à vil prix aux abattoirs, au grand désespoir des éleveurs⁴⁴.

⁴¹ SVB: banque de crédits de toutes les starts-up américaines, mise en faillite en mars 2023 ayant entraînée à sa suite le géant du Crédit Suisse, dans le même mois.

⁴² L'Épire est une région de la Grèce continentale, au nord-ouest de la Grèce, particulièrement paupérisée et désertée par la plupart des jeunes générations, faute d'avenir pensable.

⁴³ Sotiris, équivalent grec de Sauveur.

⁴⁴ En juillet 2022 un accord commercial a été signé entre l'UE et la Nouvelle-Zélande. Il a été question de favoriser l'importation en Europe du fameux agneau surgelé, trempé dans l'azote liquide pendant douze semaines sur des bateaux effectuant 22 000 km, trois fois moins cher que l'agneau français et de surcroît, nourri et soigné avec des produits interdit dans l'UE. Dès l'été 2023, sous la pression de

C'est la première chose qui m'a frappé quand j'ai pris la route vers le village de Sotiris. On croisait sans cesse, jusqu'à l'an dernier, quantité de troupeaux ovins et caprins sur les routes de montagne, et là, plus rien, juste quelques bêtes en enclos près des maisons, visiblement des petits troupeaux pour la consommation locale. A quelques kilomètres du village, tout un pan de route était parti dans le ravin. Une piste en terre toute fraîche la remplaçait un peu plus haut pour désenclaver le village. Arrivé sur place, j'ai vu le toit de la mairie recouvert d'une grande bâche... Une impression de prémices d'effondrement généralisé!...

La journée au café, avec Sotiris et ses voisins, a été bien remplie de discussions sur ce qu'ils appelaient le début de la fin de l'État grec. La piste sommaire en remplacement de la route avait été creusée avec les tracteurs, les pelles et les pioches sans déboursier le moindre sou. Pour le revêtement asphalté, plus personne ne comptait le voir avant les "calendes grecques"⁴⁵. Ils étaient certains que c'était fichu. Quant aux chèvres et moutons, il n'y avait plus qu'un seul troupeau composé de quelques animaux par famille. Quand il était nécessaire de les sortir pour pâturer, chacun à tour de rôle se faisait berger. Tout avait été mutualisé, des soins à la traite en passant par la tonte et la fabrication des fromages. Jadis, chacun amenait le lait à la coopérative fromagère de Dodoni⁴⁶. Aujourd'hui, comme au siècle dernier, la féta, la kasseri, le képhalotiri, tout était fait sur place, souvent chez les derniers vieux qui avaient conservé leur ancien local de fromagerie.

En revanche, une vieille maison à côté du café avait été rénovée. Ils ont bien ri quand je leur ai demandé qui allait habiter là.

- Qui veux-tu qui vienne ici, à part toi. C'est pas pour habiter, c'est notre dépôt!

Ils ont été très fiers de me faire visiter "le dépôt": toutes les cloisons avaient été abattues et dans l'unique pièce était rangé un étonnant bric à brac : des outils, du matériel agricole, des fruits et légumes, de l'épicerie, des vêtements... un vrai supermarché. Sotiris m'a expliqué:

la Commission Européenne, tout a été fait pour que le mouton grec ne soit plus rentable...

⁴⁵ Calendes grecques: équivalent de notre "Saint-Glinglin". Les Romains appelaient calendes les premiers jours de chaque mois. Les calendes grecques n'ont donc jamais existé.

⁴⁶ Dodoni: bourg agricole près de Ioannina qui fabrique les fromages cités ici et près de 80 autres spécialités, avec le lait de plus de 500 villages épirotes.

- Quand on a quelque chose dont on ne se sert pas de suite, on le met au dépôt. Si on a besoin de fil pour les clôtures, d'une pioche ou d'un morceau de féta, on vient voir s'il y en a au dépôt. Il est toujours ouvert. S'il y a, on prend et on s'en va. On en a eu l'idée avec ton livre *To Portofoli*.⁴⁷ Ça a commencé au café, quand il a été difficile d'avoir des mézés corrects pour le tsipouro et l'ouzo⁴⁸. Et puis, on est passé au dépôt. Tout mon stock d'épicerie y a été transféré et quand il a été épuisé, on s'est concerté pour commander en gros à la ville seulement ce qu'il nous fallait pour survivre chaque mois. C'est la seule chose qu'il nous reste à payer en plus des cigarettes, du café, et du sel qu'on n'a pas ici. Tout le reste, c'est nous qui le faisons!

Très vite les gens du village ont pris l'habitude de partager les tâches de bricolage, jardinage, entretien. Le toit de la mairie a des fuites. Chacun taille de temps en temps des ardoises à la bonne dimension dans la montagne et quand il y en aura assez, ils organiseront un grand chantier collectif. Même les transports en voiture sont organisés, vu le prix du carburant, encore plus cher qu'en France. Plus aucun véhicule ne sort tant qu'il n'est pas rempli par les voisins, sauf urgence. Il faut bien se rendre de temps en temps à la capitale, Ioannina, ne serait-ce que pour les administrations (impôts, préfecture, hôpitaux, services sociaux....).

Le plus drôle, c'est que des gens des villages voisins se sont rendu compte qu'il se passait quelque chose chez Sotiris. L'idée a fait son chemin d'autant plus vite que la structure sociale traditionnelle des Grecs est fondée sur la famille comme chez nous, mais augmentée de la *paréa*, un petit groupe d'amis proches entre lesquels la solidarité est de mise. La *paréa* est presque plus sacrée que la famille. Des vrais *copains d'abord* selon Brasseur, *le seul bateau qui tient le coup* en cas de crise...

- Tu as l'impression que ça a changé l'esprit de ces villages, Sotiris?

- Oh, que oui! Avant, chacun avait les moyens de faire ce qu'il avait à faire. Maintenant, on est obligé pour plein de choses d'avoir besoin de l'autre. Si tu te fâches avec ton voisin pour une connerie, tu le payes très vite au prix coûtant! Si tu ne viens pas aider sur un chantier collectif, les autres vont te

⁴⁷ *To Portofoli*: Livre que j'avais écrit en 2013, traduit en grec et édité par un ami en 2018, puis mis en ligne [sur Internet](#).

⁴⁸ Mézés: équivalent des tapas espagnols et de nos "amuse-gueules" pour accompagner l'apéritif (ouzo et tsipouro).

faire la gueule si tu prends un cageot de légumes. On n'est pas meilleurs qu'avant mais on a tous intérêt à le paraître.

- Et pour la panéyiri⁴⁹ cette année, comment ça va se passer?

- Comme d'habitude mais en plus simple. On mange ce qu'on apporte, on boit ce qu'on a distillé ou brassé, l'orchestre n'a plus besoin d'être payé... Si on n'a pas d'agneau à cuire, on se contente de lentilles. Tant qu'on peut danser, tout va bien...

De fil en aiguille, le village de Sotiris a eu droit à un article dans le journal local, puis à un reportage TV au moment de la création de la piste en remplacement de la vieille route effondrée. Il y en aura sûrement un autre quand le chantier de la mairie aura démarré... Vu le tas d'ardoises toutes prêtes entassées devant le bâtiment, cela ne saurait tarder...

«L'histoire de Sotiris m'a conforté dans mon idée qu'une société sans argent, ce ne serait ni un retour au moyen-âge, ni des lieux réservés à quelques ZAD héroïques. L'homme est plus sociable que l'on croit, malgré des siècles de conditionnement à la concurrence et à la compétition. Le progrès technologique peut très bien être axé sur la coopération plutôt que sur l'individualisme et l'autonomie solitaire. Et quand on vient me dire que l'accès aux biens et services serait source de surconsommation et de gaspillage, je leur raconte l'aventure de Sotiris... »

William.

«William était un employé modèle, toujours exact et toujours plein de zèle qui arriva jusqu'à la quarantaine, sans fredaines. Mais un beau soir du mois d'août, monsieur William s'en alla, droit devant lui au hasard, n'ayant plus rien à lire, pas le moindre petit bouquin à se mettre sous les yeux...»⁵⁰

⁴⁹ Panéyiri, fête votive annuelle qui rassemble tout le village, tous les voisins et cousins des environs. On y danse avec un petit orchestre traditionnel, on partage le repas, on resserre les liens.

⁵⁰ Référence à la chanson de Ferré, "Monsieur William", 45 Tr. Paris Canaille, 1954, à peine modifiée pour coller au texte qui suit.

Les amis de Léo Ferré auront reconnu sans doute le personnage fictif de la chanson éponyme. Je me suis en effet demandé qui avait le premier en France eut l'idée de créer une petite bibliothèque de rue, en total accès libre, où l'on pourrait prendre ou déposer un livre. On pense que l'idée vient des USA avec la création d'un collectif, "*Little free library*" aux environs de 2001, que l'idée a été reprise en Allemagne puis en France vers 2016 avec le mouvement "Boîte à livres".

Depuis, on trouve des boîtes à livres partout, dans les rues, les gares, dans des ensembles immobiliers, dans des écoles, des hôpitaux... Les idées les plus simples sont souvent les plus géniales. Et pourtant, j'imagine que le premier qui a mis l'idée en acte a dû recevoir les mêmes critiques que nous avons vis-à-vis d'une société sans argent:

- Les gens vont prendre plus de livres qu'ils n'en déposent et ça ne va pas durer...
- Les brocanteurs vont se précipiter pour tout rafler, et les revendre...
- Celui qui possède un livre vraiment intéressant le garde. Dans ces bibliothèques libres, on ne va trouver que des romans de gare, des policiers, des Arlequins, bref, de la merde sur papier qui n'intéressera personnes...

Il y a forcément un premier qui a construit une boîte à livres, mais personne ne sachant qui exactement, on l'appellera William. William a donc installé la première boîte, en dépit de ces objections, sous le scepticisme et les moqueries de son entourage, jusqu'à ce que sa boîte fasse des petits au point que de nombreux sites internet nous proposent des cartes interactives indiquant pour chaque ville où se trouvent les boîtes à livres. Toute innovation commence par faire rire, puis fait peur, puis devient la norme. S'il en fut ainsi pour monsieur William, il en sera ainsi pour les postmonétaires.

Et comme toujours, il y a eu les intoxiqués du commerce qui ont tenté de récupérer l'idée, ou d'en profiter pour faire un peu de profits en l'habillant d'éthique. Il y a eu "*RecycLivre*" qui nous a proposé de venir gratuitement chez nous pour récupérer nos vieux livres et les remettre en circulation à "bas prix". Il y a eu "*Minéka*", une entreprise de recyclage de matériaux qui nous a proposé de nous vendre, à "prix solidaire", de quoi fabriquer notre boîte à livres. Il y a eu le "*Grenier de Lasho*", un atelier coopératif de "menuiserie créative" pour que l'on puisse obtenir "à peu de

frais" une fort belle boîte⁵¹. Les marchands n'ont pas affiché de très bons résultats. Dans ma commune, il s'agit juste d'un grand carton d'emballage directement posé au sol. Ailleurs, j'ai vu des vieux frigidaires, des anciennes cabines téléphoniques et des tas d'autres objets récupérés sans frais et détournés de leur destination d'origine. Si les marchands du temple ne manquent pas d'inventivité, les William non plus...

A l'usage, tout le monde est d'accord pour trouver l'idée géniale, pour s'extasier devant les merveilles que l'ont y trouve parfois. Un ami est venu me voir, tout excité, pour me dire qu'il avait trouvé un catalogue d'art quasi neuf, qu'il n'aurait jamais pu s'offrir vu la qualité et le nombre des reproductions de tableaux et sculptures qu'il contenait. Je n'ai même pas entendu dire qu'un libraire, éditeur ou auteur se soit plaint d'un manque à gagner... Bravo et un grand merci William!...

«Nous avons encore beaucoup de mal à "vendre" notre société sans argent. Mais il est probable que des événements fortuits nous y conduisent, que certains Williams trouveront les idées aussi simples que géniales qui nous fassent passer de l'échange marchand à l'accès. Ce qui nous fera peur ne sera plus cette société soi-disant utopique mais qu'elle soit dénaturée par le capitalisme. Boite à livres et abolition de l'argent, même combat! Les boîtes ont mis une petite dizaine d'années à s'inscrire dans le paysage, et c'est la porte ouverte à quantités d'autres "boîtes à donner" pour les outils, la nourriture, les vêtements, et pourquoi pas les voitures, le logement... Et c'est sans compter toutes les autres alternatives qui ont juste à évoluer pour être dans l'esprit des boites à livres. Les SEL, par exemple (système d'échange local), n'ont plus qu'à arrêter de donner une valeur en points ou heures à l'échange, à passer de l'échange à l'accès, mutation somme toute très facile à faire... »

II. les cent jours⁵²

⁵¹ Ces entreprises citées ici ne l'ont pas été pour être dénoncées. Les unes ont eu quelques mérites, les autres quelques véritables utilités. Mais coincées dans un système "tout monétaire", pouvaient-elles faire mieux? Nous les remercions pour nous avoir offert une bonne occasion de repenser le système...

⁵² Les cent jours peuvent rappeler ceux de Napoléon Bonaparte qui ce sont soldés par la grande défaite de Waterloo. Ils peuvent aussi rappeler ceux que Macron

Bertille.

«Les institutions assignent à des rapports sociaux, à des formes de relations prédéfinies. Tes remises en causes globales t'entraînent vers des théories, lesquelles ne peuvent être traitées que sur le plan propre à la théorie. Il ne sert à rien de ramener une institution à ses déterminismes ou à ses origines. L'institution, c'est l'enfer, surtout vécue de l'intérieur, c'est vrai! Mais supprime l'institution, et tu supprimes d'un coup tous les rapports sociaux...»⁵³
Pierre

Bertille était fonctionnaire au CSFPH⁵⁴, une instance consultative, qui est saisie pour avis sur tout projet de texte relatif à la situation des personnels de la fonction publique hospitalière ou de toute autre question plus générale sur la fonction hospitalière. C'est une annexe du Ministère de la Santé. Elle occupait donc un poste clé, en constant rapport avec tous les problèmes administratifs des hôpitaux publics, au cœur d'une administration pyramidale opposant de façon presque caricaturale les bureaucrates dits "hors sols" et les praticiens soupçonnés "d'avoir la tête dans le guidon", sans le moindre intérêt pour les conjonctures économiques.

Quand la Révolution a éclaté, les administrateurs ont cessé de croire en leur qualité intrinsèque de "sachants diplômés" et les praticiens se sont crus investis sans limite du pouvoir de gérer leurs monstrueuses institutions hospitalières. De toute façon, les uns et les autres n'étant plus, du jour au lendemain, des salariés, personne ne savait vraiment que faire. Si les hauts fonctionnaires ont immédiatement pris la fuite pour se retirer dans leurs propriétés secondaires, les employés des multiples services du Ministère, aux acronymes barbares mais ayant servi de fusibles dans tous les conflits entre le terrain et l'administration, ont tout bonnement contac-

nous a annoncé pour réformer la France après l'épisode des retraites à 64 ans. Comme nous sommes dans la fiction, ces cent jours seront ici un simple mais heureux changement de période, après la fin de la marchandise...

⁵³ C'est de mémoire, ce que nous explique Frédéric Lordon dans son livre "Vivre sans", éd. La Fabrique, 2019

⁵⁴ CSFPH : Conseil Supérieur de la Fonction Publique Hospitalière

té leurs correspondants habituels, médecins-chefs d'un côté et administrateurs de l'autre, pour voir comment ils allaient sortir de ce merdier et régler les affaires courantes en attendant...

Il se trouve que le compagnon de Bertille était anesthésiste hospitalier et que, avec ou sans salaire, il n'allait pas arrêter son travail et laisser mourir ses patients pour une banale affection réclamant une intervention chirurgicale. Nous avons mis des décennies à convaincre que l'abolition de l'argent n'était pas la fin de l'histoire mais le début d'une autre, il a fallu quelques semaines pour réorganiser le tout. Bertille valait bien la fameuse *Liberté guidant le peuple*, du Camarade Eugène Delacroix, le sein dénudé et la baïonnette en moins ! Elle était devenue intarissable :

- Ces trois premiers mois ont été les plus beaux de ma vie ! J'ai enfin eu le sentiment de servir les autres au lieu d'être l'empêcheuse de tourner en rond. Nos techniciens ont mis sur pied en quelques jours un site ouvert à tous les établissements de soins, publics et privés, pour recenser les besoins des uns et des autres, les problèmes de gestion, d'approvisionnement, de gestion technique du matériel. Ce qui manquait à Toulon pouvait parfois se trouver à Rennes, ce qui posait problème à Bayonne avait déjà été réglé à Mulhouse. Nous, on a fait le lien. Je n'étais plus l'emmerdeuse du CSFPH, j'étais la bouée de secours de quantité de médecins, urgentistes, infirmiers qui avaient d'autres choses à faire que ce travail. Et dire que j'avais cru l'argument de Lordon disant que la fin de l'argent serait la fin de la division du travail et donc la fin de toute entreprise de quelque importance ! On a fait mieux en trois mois ce qui nous aurait demandé des années avant. Le pire c'est que nous n'avons rien inventé. On a simplement arrêté de faire ce qui était inutile et purement administratif, on a pu faire ce que nous savions faire, une logistique sans la contrainte budgétaire...

- Je crois que tu exagères un peu, Bertille. Il y a dû bien y avoir des impasses par-ci par-là, un médicament qui manque, un appareil indispensable mais en panne, juste au moment d'une opération, un manque de personnels...

- Mais bien sûr, on a eu tout ça, et sans savoir que faire. Et puis, on a trouvé d'anciens "médecins sans frontières" ou "médecins du monde", qui avaient pratiqué des actes médicaux les plus délicats dans des conditions matérielles épouvantables. Ces anciens, souvent à la retraite, nous ont rejoints au bureau pour donner un avis, un conseil, une astuce aux médecins qui nous téléphonaient. Ces gens là nous ont épatés. C'est fou l'expérience de crise qu'ils avaient...

«Pierre, tu ne veux toujours pas comprendre que tes institutions sont cuites et qu'elles ne sauront jamais faire avec le système D ce qu'elle savaient faire avec l'argent. Elles n'ont plus le bon logiciel: "Error 407, demandez la mise à jour!" Tu vois bien avec ce que nous dit Bertille qu'il ne sert à rien de penser la nouveauté avec l'outil mental de l'ancien système. Nous n'en sommes qu'au début, donc pas tout à fait au point, d'accord. Mais regarde autour de toi et vois tout ce qui change...»

Urbain.

« Comment gérer les logements sans la propriété privée et l'argent? Le logement n'est pas qu'une valeur financière, c'est aussi affectif, un lieu de souvenir, la transmission du grand-père, un investissement personnel pour l'entretenir... La suppression de l'argent, tu vois bien que c'est la porte ouverte à des conflits d'intérêts totalement insolubles... » Pierre.

Urbain dirigeait une petite agence immobilière dans une station balnéaire. Avant la révolution, sa clientèle était essentiellement des retraités qui cherchaient un climat doux pour leurs vieux os et un investissement financier garanti par l'attrait des bords de mer. Vu le peu de logements disponibles et la quantité de demandes, son affaire était rentable. Trois employés le secondaient et les clients étaient généralement des gens payant comptant ou avec très peu de crédit et discutant rarement les prix.

La particularité de cette ville de 8 500 d'habitants, était d'afficher un total de 24 300 logements, dont 4 500 en tant que résidences principales, 19 800 en résidences secondaires ou occasionnelles, et 92 vacants. Compte tenu de la pyramide des âges de la commune, cela signifiait que 4 000 logements auraient suffi à répondre aux besoins de la commune alors que 20 000 logements n'étaient occupés que quelques semaines ou mois par an!

Avant la révolution, j'en avais parlé à Urbain en pensant au scandale des milliers de sans-abris ou très mal logés quand il y avait tant de logements vides.

- En effet, je me bats sans arrêt pour tenter de répondre à des gens qui voudraient s'installer ici mais ne trouvent ni à louer ni à acheter, et à des

saisonniers qui cherchent un logement pour travailler. Beaucoup de jeunes viennent ici pour faire la saison dans les cafés, restaurants, campings et dorment sur la plage ou laissent plus de la moitié de leur salaire dans une location.

- Il n'y a rien à faire?

- Si, j'essaye, mais autant entreprendre de vider la mer à la petite cuillère!

Urbain parlait systématiquement à ses clients du peu de logements sociaux, de locations à l'année, des prix exorbitants du marché qui excluait ceux qui en auraient le plus besoin. Il avait monté un système coopératif de solidarité. Chaque acheteur ou locataire potentiel qui se présentait dans son agence se voyait proposer un surcoût de 5 à 10%, selon leurs possibilités, afin de financer le logement des plus pauvres et des saisonniers.

- Il ne doit pas y avoir beaucoup de volontaires pour payer, même 5% de plus. Mon petit P2 de 28m², je l'ai acheté 120 000€. Ca fait quoi 5%?... 5 000€, 6 000?

- Oui, à peu près. Et pour celui qui loue un appartement pour trois semaines en été, je lui propose 10%, soit en moyenne 150€ en plus. Les gens hésitent, parfois refusent puis reviennent en disant qu'ils ont réfléchi... Étonnant, non ? Je t'avoue que j'avais lu un article sur un collègue qui le faisait dans l'Est de la France et j'ai essayé sans y croire. Eh bien, malgré la culture capitaliste du profit maximum, ça a marché! J'ai pu loger quantité de gens à prix très réduits, mieux que l'APL...

Quand la Révolution monétaire est arrivée, Urbain s'est reconverti sans problème. Il a renseigné les gens sur les possibilités d'accès au logement, leur a indiqué les meilleurs artisans pour les rénovations ou aménagements. Il s'est même fait une spécialité supplémentaire, la mise en relation de gens en recherche de logement avec les propriétaires de bateaux habitables dans le port de plaisance.

- J'ai toujours autant de relations humaines, je rends des gens heureux grâce à ma connaissance de la ville et sans avoir à passer des heures à faire de la comptabilité et du secrétariat. J'ai échangé ma petite villa pieds dans l'eau et j'habite maintenant juste au dessus de mon officine. Je n'ai même pas besoin de l'ouvrir le matin et de la fermer le soir. Je suis tranquille chez moi et quand quelqu'un a besoin de mes services, il sonne et je descends...

- Un ami me dit qu'il y a partout des conflits entre ceux qui ont un logement vacant mais refusent de le céder à celui qui n'en a pas. Dans ta ville aussi?...

- Bien sûr! Mais la grande différence avec l'époque de l'argent, c'est qu'il ne reste plus que l'intérêt sentimental, affectif. Il y a celui qui avait un logement en ville, plus la maison de famille à la campagne. Il peut avoir besoin du premier pour ses activités, et du second parce que c'est l'histoire de trois générations qui y est inscrite. Souvent, ça se règle à l'amiable dans mon bureau. Et quand la situation est bloquée, on organise un Comité de Conciliation et les juges nommés pour cette affaire écoutent les doléances de l'un et de l'autre, écoutent aussi les deux témoins amiables que les deux parties se sont choisis, puis tranchent. Et leur décision a force de loi, sauf recours pour vice de forme... Rares sont les situations inextricables et c'est réglé dans la journée!

« Tu vois Pierre, une société sans argent n'est pas sans lois, sans institutions, sans conflits. Mais on n'a plus une Justice aveugle mais éclairée, plus de délais en années, avec des avocats qui coutent la peau des fesses... Ce n'est pas mieux?.... »

Crésus.

« Avec ou sans argent, il y aura toujours des riches et des pauvres, des Job assis sur leur tas de fumier qui n'ont rien branlé et des Salomon qui auront construit un palais à force de travail... »

Crésus était un ancien riche, cadre dans le service de contentieux d'une banque. Avant la Révolution, il traînait les pieds chaque matin pour aller travailler, ayant compris l'absurdité de sa fonction qu'il résumait ainsi: - J'ai appris toutes les combines pour permettre aux riches d'optimiser leurs revenus et pour soutirer de l'argent à tous ceux qui en manquaient au point de ne plus pouvoir payer leurs crédits et qui accumulaient les agios en fin de mois. Un métier de pourri, qui finissait par me pourrir de l'intérieur. Tout ça pour quoi? Pour qu'on me surnomme Crésus alors que je n'étais qu'un cadre moyen, et pour m'accrocher à mon fauteuil, chaque fois que je devais expliquer à un pauvre type qu'il s'était fait rouler par la banque et que c'était en plus de sa faute!

Crésus, une fois libéré de son travail de larbin financier, s'était régalé de voir son univers s'écrouler par petits bouts, chaque jour un peu plus. Il avait noté scrupuleusement l'évolution de l'inflation, pour certains produits journallement et directement à la source pour précéder les chiffres de l'IN-

SEE. L'écart entre les résultats statistiques officiels et la valse des étiquettes en temps réel était presque comique, si pour certains cela n'avait été souvent tragique.

De son poste d'observation, il avait analysé les réactions des usagers de la banque qui ne savaient plus à quel saint se vouer et quelles mesures de précaution ils devaient prendre.

- Les banquiers, les économistes et les politiques ont joué à fond l'embrouille en mélangeant taux mensuels et taux annuels, intérêts sur placement et inflation. Ça a commencé dès que l'inflation est passée à deux chiffres. Tu t'en souviens? On a aussitôt cessé de parler du taux annuel pour privilégier le taux mensuel de 1,5%. Tout le monde s'est dit que 1,5%, ce n'était pas grave ! Et les économistes de gauche se sont contentés de donner la formule de conversion en taux annuel. S'ils avaient expliqué que pour un taux d'intérêt mensuel de 1,5% on obtient un taux annuel d'environ 19,56%, les gens se seraient affolés...⁵⁵

- Et tu fais quoi depuis que ta banque a fermé?

- Je suis retourné à l'école pour apprendre la menuiserie. J'ai enfin l'impression de servir à quelque chose. J'ai fabriqué des meubles pour tous les voisins de la résidence. Je n'ai utilisé que du bois récupéré dans les déchetteries! J'ai même pas eu besoin de clous et de vis, tout est chevillé. Je revis... Dès que je serai un vrai professionnel, je retournerai apprendre l'ébénisterie. C'était mon rêve étant enfant. Mon grand-père me montrait souvent une petite commode de famille qui était sortie de l'école Boule.

- "*Regarde, petit. Ça, c'est de la belle ouvrage. On en fait plus des comme ça...*" Je l'entends encore...

- Mais c'est long les études dans cette école...

-Avant, oui. Maintenant, c'est à la demande. Tu peux faire un an, deux ans, dix ans si tu veux. Il n'y a plus de diplôme comme avant, juste un certificat attestant que tu as atteint le niveau 2 ou 4 ou 10, selon ce que tu as réalisé en fin d'études. Et puis sans l'argent, qu'est-ce qu'on a comme temps!

«Bien sûr Pierre, toute société a ses Job et ses Salomon. Et parmi les Salomon, la plupart étaient jadis des héritiers. Ils avaient reçu "sans rien foutre", comme tu dis, l'usine de Papa ou ses actions en bourses. Et même s'il était déshérité, il partait dans la vie avec un énorme carnet d'adresses, une cul-

⁵⁵ Formule de conversion des mensualités en annuités: $((1 + \text{taux mensuel en pourcentage}/100)^{12} - 1) * 100$. Enfantin!...

ture, tous les codes d'entrée dans la haute société. Il n'y a que chez le bon La Fontaine que la tortue gagne la course contre le lièvre! Avoue que c'est plus simple aujourd'hui. Et puis étions-nous sûr que tous les fils à Papa étaient heureux de leur cuillère en argent de leur naissance? Crésus est devenu menuisier et il est très loin d'être seul à avoir enfin pu enfin choisir ce qu'il voulait être... »

Mme Castaldo.

«Tous les exemples que tu me donnes, relatent des gens hors du commun. Tu n'aurais pas une épicière de quartier, un ouvrier maçon, des gens ordinaires qui vont tout naturellement profiter de la situation pour avoir "accès", comme tu dis, à tout ce qu'il leur a manqué, qui voudront enfin un peu de luxe et de confort, faire ce qui leur était interdit (prendre l'avion, aller dans un restaurant quatre étoiles, passer une nuit dans un palace, rouler une semaine en Ferrari...»

Au temps de l'argent Ginette Castaldo tenait une petite épicerie de quartier. Elle a lutté le plus longtemps possible pour maintenir, envers et contre tous, son petit commerce de proximité et faisait des prodiges d'inventivité et d'entregent pour avoir des prix abordables pour tous. Bien avant la mode de "l'écologie durable", elle avait refusé le plus d'emballages possible et vendait en vrac, exigeant que ses clients arrivent avec un vrai panier. Elle ne proposait qu'une sorte de produit par catégorie, expliquant qu'elle faisait uniquement cette boîte de petit-pois ou ces pots de yaourts parce qu'elle savait d'où ils venaient, comment ils avaient été fabriqués et s'était assurée que le producteur gagnait raisonnablement sa vie. De ce fait, elle avait attiré les Bobos friqués du quartier mais aussi les petits employés qui pouvaient en fin de mois, marquer ce qu'ils prenaient sur leur ardoise.

Ginette était très sévère mais tellement honnête et juste que tout le monde avait fini par l'appeler Madame Castaldo. C'était son titre de noblesse, son diplôme de civilité, et son meilleur garde-fou. Personne ne se serait permis de tricher en marquant sur l'ardoise, de chiper ne serait-ce qu'une boîte de sardines. Même les très jeunes enfants n'auraient pas osé prendre un petit bonbon dans le bocal, pourtant toujours à leur portée. Ils demandaient poliment à Madame Castaldo s'ils pouvaient en prendre un.

Madame Castaldo était à un an de la retraite quand on a commencé à sentir que la Révolution monétaire risquait de se réaliser. Elle n'a attendu personne et s'est constituée elle-même en dépôt alimentaire et a cessé de se faire payer une très grande partie de ses produits, au grand étonnement de ses clients.

- Mais Madame, comment allez-vous payer vos fournisseurs?

- Ça ne vous regarde pas. Je vous donne tout ça au prix où je l'ai eu.

Personne ne comprenait comment elle faisait, comment elle avait pu convaincre des producteurs de lui donner gratuitement leurs productions en pleine période d'hyperinflation. Elle ne nous a jamais donné la réponse, comme si son système était magique. J'ai su plus tard qu'elle avait négocié avec des paysans et les avait convaincus que c'était leur seul mode de survie quand l'hyperinflation se mondialiserait et rendrait toute monnaie totalement sans valeur.

- Mais Madame Castaldo, vous risquez de n'avoir aucune retraite quand vous serez trop vieille pour travailler. Comment ferez-vous?

- J'irai manger chez vous à tour de rôle, puisque je vous aurai fait manger des bons produits à petits prix pendant quarante ans!

Et tous en acceptaient l'idée, convaincus que c'était une boutade, une galéjade. Mais le lendemain de la Révolution, Madame Castaldo demanda très sérieusement à ses clients quel jour ils choisissaient pour la recevoir, le matin ou le soir.

- C'est le début et c'est un peu trop le foutoir pour que j'aie le temps de tenir mon dépôt et de me faire la cuisine. Ne vous inquiétez pas pour les menus, je mange ce qu'il y a. Vous m'avez bien acheté ce que j'avais, sans rechigner et sans réclamer d'autres marques de lessives ou de conserves... Je ferai pareil!

Madame Castaldo s'est éteinte plus de vingt ans après la Révolution et sans avoir fait le moindre repas elle-même durant tout ce temps. Ses dernières années, ses anciens clients avaient pris en charge la gestion du dépôt et nul n'aurait songé à oublier l'heure et le jour où Madame Castaldo s'invitait chez eux...

«Voilà, Pierre, tu voulais des gens ordinaires, les voilà. Tu as l'épicière et ses clients, très loin de la clientèle parisienne de chez Fauchon! Madame Castaldo n'était pas exceptionnelle, mais emblématique de la puissance inventive des gens simples. Viens par ici pour rencontrer ses anciens clients. Tu verras que ce qu'ils ont fait, à la retraite de l'épicière, était admirable et qu'aucun ne s'en rend compte, tant cela leur a paru naturel. Tu es encore intoxiqué par le discours des anciens riches sur la nature humaine! »

Georges.

« Tu ne m'as toujours pas dit ce qu'on allait faire des délinquants. Tu vois bien qu'il y a sans cesse des "faits divers" depuis la fin de l'argent. Il n'y a plus de vraie justice, plus de flics dans les rues, plus de prisons faute de trouver des matons et mon quartier commence à ressembler à un coupe-gorge. On ne peut plus garer nos voitures la nuit dans la rue, elles disparaissent l'une après l'autre... » Pierre.

Georges avait été un jeune commissaire de police judiciaire, qui rêvait depuis son enfance de défendre la veuve et l'orphelin, de garantir la sécurité à ses concitoyens et qui regrette beaucoup que l'appellation "gardiens de la paix" soit à ce point tombée en désuétude. Les violences policières et les arrestations abusives contre les Gilets jaunes ont été la goutte d'eau faisant déborder le vase. Il écrivit dans Le Monde un article intitulé "*Les policiers doivent-ils apprendre à désobéir?*" :

- Quand j'ai débuté dans la carrière, pour toucher les frais forfaitaires que l'administration nous octroyait, nous devions remplir un état chiffré qui correspondait à des missions bidons. Toute la hiérarchie le faisait. J'ai vu ensuite des policiers, par ailleurs bons citoyens et bons pères de famille, gazer des manifestants sans aucune raison sérieuse, juste pour susciter de la violence et pouvoir la réprimer ensuite. L'esprit de corps, ce concept aussi absurde qu'immoral, a été évoqué dès qu'on sentait quelques réticences chez un policier. J'en ai fait les frais très vite puisque j'ai été banni de la police pour avoir dénoncé des abus de pouvoir.

Un policier qui part en guerre contre sa hiérarchie, c'est un peu un Don Quichotte. Mais Georges était persuadé que, demain, ils seraient des dizaines, des centaines à refuser les ordres iniques, les consignes non conformes au droit français. Georges ne supportait plus les regards de haine de ses semblables quand il disait qu'il était policier, lui qui n'avait eu qu'une ambition, servir l'intérêt général.

- Merde à la fin! Les policiers de l'hiver 1942 ont accepté de rafler tous les Juifs de Paris, sans sourciller. Ça aurait dû nous donner une leçon, nous apprendre que, se croire obligé d'obéir, c'est le début du fascisme.!... Il y a sûrement des nostalgiques du fascisme dans la police, comme il y a aussi sûrement des antifascistes. Comment font les premiers en se rasant le matin?...

Depuis la mise à l'écart de Georges les choses ont évolué. Il y a eu le suicide en novembre 2018 de Maggy, une gardienne de la paix, membre de la BAC des Yvelines, qui avait fondé l'association "Mouvement des Policiers en colère" (MPC), pour "*féderer les policiers autour d'une conception commune et idéale de notre profession.*" Malgré ces avancées évidentes de quelques-uns, Georges a eu beaucoup de mal à se faire entendre du grand public. Boudé par les médias, autant que par les partis politiques, soupçonné par les associations et les groupes contestataires de n'être qu'un agent en service et infiltré, il s'est trouvé bien seul.

Après l'avoir rencontré, je lui ai demandé de m'expliquer ce que pourrait être selon lui une police réellement au service du peuple. Il fut dithyrambique:

- Il faut changer la formation et apprendre l'art de la négociation avant le combat de rue, le sens de l'empathie avant celui de la sévérité, la sérénité intérieure avant la méfiance... Il faudrait faire aussi un peu de sociologie pour faire le tri entre les conditionnements que certains ont reçus et leur responsabilité personnelle dans un acte délictueux... L'idéal serait des éducateurs ayant une formation de policier, pas l'inverse!

- Tu sembles encore plus idéaliste que moi, Georges...

- Mais c'est pas vrai! J'ai vu des services d'ordre organisés par des manifestants rudement efficaces, capables d'éteindre immédiatement et sans violence l'énerverment de certains. J'ai même été envoyé un jour aux abords d'un grand rassemblement d'anarchistes près de Besançon. Ma mission était de prévenir la Centrale au moindre dérapage. A la fin, j'ai discuté avec un membre du service d'ordre et je l'ai félicité: il n'y avait pas un papier par terre, les gens parlaient calmement, même quand ils n'étaient pas d'accord, on sentait que leur "police" était super entraînée, aussi efficace que discrète et agréable. Je lui ai demandé comment ils faisaient. Mon Anar de service m'a répondu:

- C'est normal, camarade Commissaire, l'anarchie c'est l'ordre sans le pouvoir... Le problème n'est pas chez nous mais chez vos collègues. Vous faites tout ce qu'il faut pour qu'on vous cogne dessus. Ça saute aux yeux comme un pavé à la gueule d'un CRS!...

« Je te conseille d'aller voir l'ami Georges, cher Pierre. Georges n'a pas eu beaucoup de mal à reprendre du service dès le début de la Révolution. Il a vite dirigé un centre de formation pour "volontaires de la sécurité". En plus,

il a instauré des règles auxquelles nous n'avions pas pensé. Un policier doit être volontaire et ne peut l'être que sur un mandat précis, révocable, et surtout pas permanent. Un bon policier doit considérer toute récidive comme une faute professionnelle de sa part et suivre un débriefing pour voir ce qui a foiré dans sa pratique... Je ne t'en dis pas plus, car c'est un véritable code de plusieurs centaines de pages qu'il a ainsi produit, en moins de cent jours, en s'appuyant sur un grand nombre de réflexions des ex-Policiers en Colère. Pendant des siècles on a tenté de créer une police respectable pour tous sans y réussir et toi, tu voudrais qu'en trois mois il n'y ait plus aucun voleur de voitures! Va voir Georges, je te mets ses coordonnées en pièce jointes. »

III. La contre révolution

Il est impensable qu'une Révolution à ce point anthropologique, fasse l'unanimité et que des nostalgiques de tous bords n'entrent pas en dissidence. Mais ce qui s'avèrera très rapidement incontournable, c'est qu'il est aussi difficile de sortir d'un système complexe que de revenir à l'ancien système. Les mêmes problèmes qui se sont posés à ceux qui seront battus pour qu'advienne la société postmonétaire, se poseront à ceux qui espèrent revenir au bon vieux temps de l'argent et de l'échange marchand...

Frédéric.

«Je viens de rencontrer un économiste qui prépare activement le retour à la monnaie, mais cette fois une monnaie juste, stable et éthique. Ce qu'il dit est tellement évident qu'il va vous renvoyer dans les cordes en peu de temps... Tu devrais le lire attentivement...» Pierre.

Frédéric était économiste avant la Révolution et restait nostalgique du bon vieux temps. Longtemps il avait espéré que le système postmonétaire s'effondrerait de lui-même par la complexification extrême de la distribution des matières et services. Si chaque production accordée à des consommateurs ne s'appuie pas sur une valeur bien codifiée, il s'en suit nécessairement une négociation sur la quantité disponible, la qualité du

produit, le travail qu'il a demandé, la rareté des matériaux utilisés, faute de quoi, il y a très vite des conflits, Ésaü ayant cédé une fortune contre un plat de lentilles et le regrettant amèrement...

- Comment avait-on pu croire apaiser les rapports humains en supprimant l'argent, cet outil si apte à capter et canaliser toutes les passions tristes, tous les affects pathologiques?...

Il collectionna durant plusieurs mois tous les conflits, lors des flux de produits et d'échanges soit disant "de bons procédés" à l'issue desquels l'un ou l'autre s'était senti floué. Puis il lança sur internet une sorte de monnaie à la fois locale et dématérialisée, une sorte de bitcoin alternatif. Il en proposait le logiciel à tous les frustrés de l'abolition, à tous ceux qui s'étaient fait gruger dans des flux. Évidemment, ces gens là étaient faciles à convaincre de la fiabilité de la nouvelle monnaie. Mais les anciennes mafias désormais "au chômage" se sont engouffrées dans la brèche. Au nom des principes démocratiques établis par les postmonétaires eux-mêmes, de la paix civile qu'ils avaient promise, Frédéric arriva à lancer sa monnaie sans subir beaucoup de réaction.

Il était à craindre qu'une telle monnaie, lancée par un homme du métier, qui plus est issu de l'ex-gauche radicale, suffisamment roué pour l'habiller d'éthique et de rigueur sociale, fasse tache d'huile et nous ramène tous à la case départ. Étrangement, les mafias ont été nos sauveurs. Ce qu'elles avaient très vite compris, c'est qu'il est difficile, sans argent, d'organiser des réseaux de prostitution. Or, quoi que l'on fasse, il y aurait toujours des individus frustrés qui seraient prêts à tout pour obtenir une prestation sexuelle. Comment payer un service sexuel si tout est en accès libre et sans condition? L'abolition du salariat avait coupé l'herbe sous le pied de tous les proxénètes et quand bien même leurs services étaient fournis en compensations d'avantages matériels, le profit n'en valait plus la chandelle. Un retour à l'argent pouvait réamorcer la "pompe à fric" même sans salariat.

Mais ce sont des ancien(ne)s prostitué(e)s qui ont définitivement coupé l'herbe sous les pieds des mafias. Le souvenir amer des contraintes et des dangers de leur ancien métier était encore assez vivace pour qu'ils et elles se mobilisent. On a vu fleurir un peu partout des nouveaux Eros-Centers postmonétaires, offrant à tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, plaisir ou formation selon leurs besoins. En libre accès et avec toutes les garanties de compétence et d'hygiène, certains proposaient même des

services à domicile pour les personnes à mobilité réduite. Les mafias abandonnèrent leurs projets et la solution monétaire de Frédéric.

Frédéric et les quelques anciens collègues qu'il avait entraînés dans son aventure en furent pour leurs frais avant même que les comités démocratiques n'aient besoin d'intervenir ou d'interdire quoi que ce soit...

«Merci Pierre de m'apporter sur un plateau la réponse à tes questions. Ton économiste a cru à une monnaie éthique faute d'avoir une vue globale des effets que l'argent produit mécaniquement, quelques soient les mains qui le détienne. Ton économiste était certainement sincère, honnête, mais il a oublié qu'avant, il y avait non seulement des mafias (des truands infiltrés partout y compris dans les appareils d'État), mais aussi des "quasi mafia" (des gens bien sous tous rapports mais qui utilisaient les mafias pour leurs basses besognes). Et ça, il n'y a que l'abolition de l'argent qui puisse en venir à bout. Tu ne le croyais pas, tu en as maintenant la preuve...»

Fernand.

«Tu as beau dire et beau faire, moi je vois bien que les gens n'acceptent cette absurde situation économique que par défaut. La plupart des gens qui l'entourent attendent avec impatience que tout rentre dans l'ordre des choses!» Pierre

Fernand avait eu, au temps de l'argent, une florissante carrière d'escroc. Il avait commencé, à 14 ans, par faire le guetteur pour les dealers de son quartier, il était monté en grade avec la vente de shit, il s'était reconverti dans la "récupération" des objets "tombés des camions" sur les routes, et avait terminé à la tête d'une micro-entreprise florissante de jeux électroniques (en clair, de machines à sous clandestines)...

Quand l'argent avait été aboli, il avait longtemps cherché comment contourner les nouvelles lois, seules activités qui pouvaient encore lui fournir ce doux frisson d'aventures et de risques, ce qui donnait sens à sa vie. Mais cette foutue Révolution ne lui avait pas laissé une marge de manœuvre suffisante. Comment réaliser un profit quelconque quand tout était en accès libre? Il avait cherché pendant des mois quelle marchandise assez

rare pourrait être échangée contre une autre marchandise encore plus recherchée. La rareté ne dépendant pas que de l'argent, il y avait toujours des objets recherchés par un plus grand nombre de personnes qu'il n'y en avait en accès. Mais il butait toujours sur la façon d'en tirer une plus-value.

Après avoir listé les produits rares susceptibles de pousser les gens à accepter n'importe quoi pour les obtenir, il pensa que le secteur alimentaire était le plus commode. Les anciens riches ou "nouveaux pauvres", comme ils disaient, étaient prêts à tout pour retrouver de temps en temps sur leur table les homards, le vin de marque (comme le Mouton Rothschild des années 2020), le caviar Alma (environ 18 000€ le kilo), les fruits et légumes exotiques et hors saison (comme la pastèque Densuke, cultivée uniquement sur l'île japonaise de Hokkaido ou le champignon Matsutaké à 2 000€ le kilo). Les anciens sites internet parlaient du Kopi Luwak, ce café originaire d'Indonésie qui se vendait 1 000 dollar le kilo jadis, du safran qui valait plus cher que l'or (400 heures de travail pour un kilo récolté, soit 150 000 fleurs), les fameuses truffes en chocolat dites "Valrohona" à 180€ pièce... Rien que l'évocation de ces anciens prix faisait rêver Fernand...

Importer ou détourner ces produits n'était pas difficile depuis que les skippers du monde entier avaient pris en charge le déplacement des personnes d'un bout à l'autre de la planète gratuitement. La mondialisation ayant entraîné le mixage de populations, il n'était pas rare qu'un Japonais d'Angleterre cherche à se rendre à Tokyo ou qu'un expatrié d'Australie cherche à rejoindre sa famille grecque. Un retour par la France avec à bord quelques kilos de safran et de kopi Luwak pouvait être rentable.

- Oui, mais contre quoi tu vas échanger ton safran, Fernand? ...

- Contre de l'immobilier de luxe par exemple! J'ai fourni dans le temps, de la cocaïne à un ancien chef d'entreprise. Il occupe toujours sa villa au Cap d'Antibes. Mais c'est beaucoup d'entretien et ça le gave. Par contre, il est prêt à céder sa propriété en échange d'un appartement plus modeste à Paris. Et, dans ses relations, la gastronomie de luxe leur tient plus à cœur que la vue sur la mer.

- Oui, mais qu'est-ce que tu vas faire ensuite de cette propriété difficile à entretenir? A qui tu vas la refourguer et contre quoi... Tu es sûr que c'est un "bon troc" ?

- J'en sais encore rien, mais je vais y réfléchir...

Ah, le troc!... Dire que Fernand s'était persuadé, avant la Révolution, que le troc remplacerait l'argent. Le troc, c'est de l'échange marchand

sans argent. C'est plus compliqué, mais tout aussi marchand! Et là, Fernand butait sur cette complexité. Que faire d'un kilo de safran, à part l'échanger contre un lingot d'or de poids équivalent par commodité de stockage? D'ailleurs, qui va passer ses journées à cueillir, émonder, sécher et conditionner du safran sans salaire et sans nécessité absolue de subvenir à ses besoins de base?

- Foutue Révolution!...

«Tu t'entendrais bien avec Fernand, ami Pierre! Tu as tellement cru qu'il fallait que les gens fassent d'abord leur révolution intérieure pour que les choses changent que tu ne vois pas qu'autour de toi, les gens n'ont pas changé par conversion mais par pragmatisme. Mon Fernand aimerait bien trafiquer mais ne peut pas... Tu voudrais bien rétablir l'argent mais tu ne le peux pas. Le propre des animaux sociaux, les fourmis comme les hommes peuvent prendre beaucoup de risques mais pas celui de mettre en danger leur structure sociale. Il sera aussi difficile de revenir en arrière qu'il a été difficile de faire ce pas en avant. C'est comme ça, c'est le réel, on n'y peut rien. Si tu ne le supportes pas, fais comme nous on a fait, refuse, objecte, désobéis, bifurque mais acceptes en les conséquences... »

Pierre, Jeanne, Paul et les autres...

« Les "monétistes", anciennement néolibéraux, capitalistes, fascistes, mafieux, libertariens ou simplement socio-démocrates, se sont vite regroupés en un parti unique. De la même manière, sous l'ancien régime, des gens de droite ou de gauche, capitalistes ou libertaires, s'étaient regroupés sous le label "souverainistes" face à l'Union Européenne. Il a été de plus en plus clair, depuis le fameux référendum de 2005, que l'UE n'était en rien démocratique, puis, avec les crises économiques à répétitions, que le capital bloquait toute velléité des peuples à être souverains, et que la notion de République n'était plus qu'une coquille vide de sens. D'une certaine façon, la construction européenne a été l'alliée, involontaire mais objective, des Postmonétaires. Dès le milieu des années 2020, il était devenu clair qu'on ne pouvait à la fois être Européiste et espérer une monnaie juste, une redistribution équitable des richesses ou une écologie pérenne...»

Pierre était socialiste, fan de l'économiste Gaël Giraud, rêvant d'un gouvernement assez fort pour imposer le partage des richesses, un contrôle sévère de la finance et des règles environnementales strictes, universelles et s'appuyant sur des juridictions internationales sévères. Pierre avait fréquenté durant toutes ces années des militants vertueux, des financiers éthiques, des politiques sans électeurs mais pleins de belles idées généreuses. Il était jusqu'au bout resté fidèle à son rêve d'un Siècle des Lumières enfin mis en acte sans aller chercher la folie de la Société de l'Accès.

- Votre révolution monétaire, c'est de la pure utopie. A tous les problèmes que vous dénoncez, qu'ils soient sociaux, environnementaux ou économiques, le retour à la planification⁵⁶, à la juste redistribution⁵⁷ et aux taxes carbone d'un côté, Tobin⁵⁸ de l'autre, cela suffirait à résoudre les problèmes les plus urgents...

Jeanne était écologiste de la génération militante d'Extinction-Rébellion. Une battante, qui avait affronté sans sourciller les gaz lacrymogènes, les gardes à vue, les qualificatifs "d'éco-terroriste", voire de "mal baisée" étant de notoriété publique que le militantisme féminin était un remède à l'hystérie, comme au bon vieux temps de Jean-Martin Charcot et de son électrothérapie et de sa "grande hystérie"... Malgré ses indéniables qualités, Jeanne n'avait jamais admis que l'échange marchand était la source de la plupart de nos maux.

Son côté féministe l'entraînait à penser qu'une vraie parité, dans la politique et dans le secteur productif, serait un préalable à toute révolution, de même qu'une prise de conscience des enjeux environnementaux par les peuples, liée à quelques réformes constitutionnelles pour éviter le détournement de l'idéal par des politiques véreux.

⁵⁶ Nombreux ont été les économistes hétérodoxes à défendre l'idée d'une planification établie après de vraies délibérations populaires et organisée par un État fort mais bien cadré par des contre-pouvoirs.

⁵⁷ La redistribution n'était rien d'autre qu'un calcul de la richesse produite répartie entre tous les citoyens, avec des écarts de 1 à 4 au maximum, selon l'investissement de chacun.

⁵⁸ La taxe carbone revient à faire payer tous les pollueurs pour investir dans la protection de l'environnement, et la taxe Tobin (du nom de l'économiste James Tobin) se serait appliquée à toutes les transactions purement financières sans rapport direct avec l'économie réelle, de la petite épargne aux transactions de changes... Paul ne croyait pas aux initiatives personnelles mais à la puissance d'un parti populaire.

- Le vrai problème n'est pas l'argent mais le pouvoir patriarcal (ou matriarcal, d'ailleurs). Et par rapport à l'argent, il suffirait de plafonner les revenus à l'équivalent de 5 ou 10 fois le SMIC pour que les ploutocrates soient définitivement privés de leurs pouvoirs excessifs....

Paul avait été militant politique de gauche et restait convaincu que la démocratie avait été inventée dans une cité antique de petite taille. Nous n'avons aucun moyen de connaître le nombre approximatif d'habitants dans l'Athènes du IV^e siècle avant notre ère. Mais on sait que la vie politique se faisait à l'exclusion des ilotes, des métèques, des femmes et des personnes condamnées par les tribunaux. Ce qui pouvait être possible à quelques centaines de citoyens sur l'Agora ne peut se concevoir à quelques dizaines de millions dans les urnes.

- Il nous faut un chef, un guide, des penseurs, une élite politique. Hors du parti point de salut, Camarades !...

Après la Révolution, Pierre, Jeanne, Paul et beaucoup d'autres fondèrent le Parti Socialiste de l'Échange (PSE) qui proposait de dépasser l'acmé révolutionnaire qui nous avait conduits dans une telle pagaille et de revenir au bon sens d'un échange de biens et services, donc à l'argent, fondé cette fois sur l'intérêt général, le commun, le convivialisme⁵⁹. Mais ils butèrent sur quelques modes de vie définitivement abandonnés par la grande majorité, comme le salariat et la semaine de travail d'au moins 35 heures. C'était oublier un peu vite que la décroissance était visiblement impossible dans un monde d'argent et que donc, sa restauration serait le retour aux dégâts environnementaux, à la recrudescence de la délinquance, aux inégalités sociales, même réduites au rapport de 1 pour 2 ou 3. Tant que l'abolition n'avait pas eu lieu, beaucoup avaient du mal à concevoir ce que voulait dire une société postmonétaire. Mais après l'avoir expérimentée, peu d'entre eux accepteraient de devoir payer quoi que ce soit pour vivre.

J'ai assisté à une des réunions du PSE à l'invitation de Paul qui m'a donné l'impression d'un brutal retour en arrière de plusieurs décennies. Il y avait même un anarchiste qui s'était rallié au parti, au nom de l'argent qui,

⁵⁹ L'Intérêt général si bien défendu par [Gaël Giraud](#), le Commun si bien expliqué par [Laval et Dardot](#) et dont les principes ont pourtant été largement utilisés par les postmonétaires, le Convivialisme de [Alain Caillé](#) portant largement favorisé par la Révolution sans même que l'on s'y réfère...

sans lui, nous laissait une dette morale impossible à effacer à chaque service rendu:

- Être en dette de quoi que ce soit vis-à-vis d'une personne, c'est perdre un peu de sa liberté. C'est prendre le risque d'être dépendant et donc asservi. Ce n'est pas par hasard que Françoise Dolto, la psychanalyste des enfants, leur faisait payer la consultation 99 centimes de francs, somme quasi symbolique pour ne créer aucune dette et ne provoquer aucun transfert dans un sens ou dans l'autre...

Un ancien sénateur approuva vivement l'anarchiste et embraila sur le côté sacré de son ancien Sénat.

- On se plaignait jadis du train extrêmement lent des Sénateurs. Mais cette lenteur était la garantie d'une saine réflexion et évitait bien des effets pervers des nouvelles lois votées à la hâte. Aujourd'hui, tout le monde décide de tout, c'est encore plus lent, bavard et conflictuel en plus. Trop de décisions sont, par contre, prises dans l'urgence et donc sans recul ni mise en perspective. Mais le plus important, c'était le côté sacré de l'institution sénatoriale. Plus rien n'est sacré sans le décorum du Palais du Luxembourg. Et une société sans sacré, c'est l'horreur absolue, la fin de tout, la porte ouverte à tous les excès.

Plus étonnant encore, un ancien communiste prit la parole pour dénoncer la vulgarisation démocratique!

- La démocratie directe qu'on est en train de mettre en place, c'est le déchaînement des passions individuelles. Jamais le communisme n'aurait résisté sans l'acceptation par le peuple du Parti, de ses règles, de son plan, de sa compréhension du monde. N'est pas Lénine qui veut et laisser croire le contraire au peuple, c'est le livrer à ses propres errances et passions, pire encore le priver d'une belle et fructueuse passion collective. Il n'y a même plus de peuple! Un peuple, c'est un ensemble d'individus réunis autour d'une doctrine commune. Qu'est-ce qui fera doctrine si chacun se forge lui-même sa vision du monde et n'obéit qu'à ses propres lois? Qu'est-ce qu'une humanité sans doctrine, sans philosophie ? Qu'est-ce qu'un peuple qui ne se choisit pas une voie, une direction, une espérance commune? Les post-monétaires sont des gens sans but unique, donc en lutte perpétuelle de tous contre tous. Cela se finira, non pas par une guerre mondiale, mais par des luttes mortelles de clans, perpétuelles et omniprésentes. Ah! Elle est belle leur société...

Le PSE existe toujours, comme il existait avant la révolution, des gens refusant obstinément l'ordinateur individuel si peu propice à la création littéraire, le four micro-onde qui tue les qualités gustatives des aliments, le smartphone qui enferme tout le monde dans un immense isolement social, l'avortement qui assassine des êtres vivants, l'homosexualité qui n'est rien d'autre qu'une perversion déplorable... Mais, depuis qu'on a compris que la démocratie n'était pas la loi de la majorité, mais la défense des minorités, cela ne pose guère de problème que des gens pensent différemment!

Emmanuel.

«L'histoire d'Emmanuel, dit Manu, montre bien les angoisses de certains quant à l'horreur d'une société changeant de paradigme. Elle est emblématique des débats absurdes pour savoir si l'abolition de l'argent serait le retour au troc, à la barbarie des tribus primitives, à l'invasion de hordes sursarmées et d'une extrême violence, à Mad Max! Il a fallu des aventures comme celles de Manu pour faire comprendre que ces peurs avaient été entretenues par le capitalisme pour des raisons idéologiques et par Hollywood pour des raisons commerciales... »

Emmanuel est marié, père de deux enfants, et il s'est passionné pour le survivalisme dès les débuts de la collapsologie. Il était persuadé que l'effondrement provoquerait la guerre de tous contre tous et que la seule façon de "sauver" ses enfants, c'était de vivre caché et en totale autonomie. Il a acheté des livres de survie, de reconnaissance des plantes sauvages, de bricolage, sur le maniement des armes, et s'est construit clandestinement un petit bunker dans une ancienne mine de cuivre perdue au fin fond d'une forêt.

Quand la révolution est arrivée, il s'y est vite réfugié avec femme et enfants, et comme seul moyen de contact extérieur, son téléphone portable pour avoir accès à des secours en cas de besoin et à des informations sur "la misère du monde". Il était persuadé qu'il ne s'agissait que d'un épisode parmi d'autres dans l'effondrement. Une révolution fondée sur l'entraide et la coopération dépassait largement ses capacités cognitives!

C'est pour une banale douleur stomacale d'un de ses enfants que nous sommes entrés en contact avec lui. Il avait téléphoné à un médecin, affolé et craignant une crise d'appendicite. Aucun de ses nombreux livres survivalistes n'expliquait de façon simple comment opérer un enfant sans anesthésie. Le médecin ne connaissait pas la région et n'avait que les coordonnées GPS de l'ancienne mine pour rejoindre son client. Il avait fait appel à nous sachant que nous avions encore un quad et une petite réserve de carburant. Jacques est parti l'accompagner dans cette aventure. Il en est revenu scandalisé par les conditions de vie imposées aux enfants mais hilare quant à l'expérience survivaliste de Manu.

- Ce mec là a visiblement préparé sa vie de Robinson avec beaucoup de soin. C'est fou ce qu'il a aménagé dans son coin de forêt et c'est encore plus fou que pas un chasseur, pas un ramasseur de champignons ne l'ait découvert. La moindre culture était quasi invisible au milieu d'un bosquet d'arbustes, toute trace de passage était effacée. S'il ne nous avait pas attendu près d'un point de repère commode, nous ne l'aurions jamais trouvé. La seule chose qu'il avait oubliée dans ses préparatifs, c'est que l'homme n'est pas fait pour vivre seul et encore moins un enfant. Son fils aîné a eu très peur de nous, il a mis trois heures à sortir le premier mot.

- Et quelle vision il avait de l'extérieur depuis son bunker?

- Sans moyen de se confronter au réel, il a fini par prendre les fictions pour la réalité. Il pensait que les villes étaient devenues terriblement dangereuses, que plus aucune institution ne fonctionnait, qu'il n'y avait plus de lois. Il faut dire que quatre ans avant la révolution, il était déjà totalement ciblé comme survivaliste par les Gafam et qu'il ne captait que ça. Il aurait fallu qu'il dépasse les premières pages de Google pour comprendre ce qu'il se passait, ou qu'il aille sur les anciens moteurs de recherches libres comme DuckDuckGo dont il nous a dit n'en avoir jamais entendu parler, ou mieux, sur les nouvelles banques de données mises en place avec l'accès libre à tout et pour tous. Il était ébahi de m'entendre lui expliquer tout ça et à chaque phrase, il se tournait vers le toubib en lui demandant: - *C'est vrai, docteur?*

« C'est vrai, Docteur? Voilà bien, la question à laquelle nous sommes sans cesse confrontés, qui se posera encore quand, faute d'autre solution crédible, nous aurons accepté l'idée d'une Révolution, et se posera encore à chaque nouvelle initiative postmonétaire. Qui pourra être institué "docteur es réel"? Sans doute personne, ce qui tend à dire que rien n'est plus convaincant que l'expérimentation. Les épistémo-

logistes ont un mot pour designer le moyen d'acquisition de connaissances par expérience personnelle et dans un environnement propre à l'individu: "l'expé-riencia-tion". Et c'est exactement de qui vous est donné par le chapitre "Appel à contribu-tion" en fin d'ouvrage..."

Natacha, Éléf-éria et Fisayo.

« Après l'euphorie des premiers jours sans argent et l'éclosion d'un foison-nement d'innovations locales, on a vite compris que rien ne serait solide-ment établi sans une structure sociale qui harmonise les particularismes nationaux. Si la Révolution monétaire a commencé simultanément dans quelques pays comme la Grèce, la France, le Bhoutan et le Niger, c'est pour des raisons les plus variées et sous des formes limitées au seul principe de l'abolition de l'échange marchand. Puisque j'y suis autorisé par la fiction, j'ai imaginé trois personnages, Natacha, Française d'origine russe, Eléf-éria la Grecque, et Fisayo le Nigérien. »

Natacha, 45 ans, était secrétaire interprète, usant couramment de six langues différentes et à ce titre, elle avait été employée à l'ONU pour assister quelques délégués français dans plusieurs missions de concerta-tions internationales. Éléf-éria, 28 ans, au chômage pendant de longues années après de brillantes études, avait fini par obtenir un poste d'assis-tante d'un député européen grec⁶⁰. Fisayo, 37 ans, s'était fait un nom au-près de son peuple dans la défense des travailleurs du secteur minier et avait marqué nombre de personnalités gouvernementales par son niveau de compétence technique et son sens de la négociation. C'est sur les ré-seaux sociaux que les trois s'étaient rencontrés et qu'ils avaient décidé de s'engager dans la conception et la mise en œuvre d'un début d'organe in-ternational adapté à la société postmonétaire. Échangeant régulièrement par vidéoconférence, ils avaient peu à peu rassemblé autour de leur petit groupe une bonne cinquantaine d'intellectuels passionnés par le sujet, tous de pays différents.

⁶⁰ C'était à l'époque où Ursula von der Layer, présidente de la CE et Stella Kyria-kides, députée européenne, épinglées par la Cours de Comptes Européenne pour corruption dans le contrat sur les vaccins Covid (plus de 35 mds en cause) et toutes deux refusant de communiquer la moindre information au nom du secret indus-triel!

La première question traitée fut de savoir comment organiser des échanges non marchands, tout aussi efficaces qu'avant, mais cette fois, dans un cadre de gratuité, de démocratie et de coopération. Le Niger disposait des plus grandes mines d'uranium au monde et la France, premier producteur mondial d'énergie nucléaire en avait un besoin vital. La Grèce avait perdu, en 12 ans de crise financière, les trois quarts de ses grandes et moyennes entreprises et devait tout importer sans en avoir les moyens financiers. Le Niger avait un énorme problème démographique (7,6 enfants par femme) ; ethnique (une moitié de Haoussas, l'autre moitié répartie entre six ethnies aux huit langues nationales) ; religieux avec 99% de musulmans mais de nombreux groupes islamistes violents (groupe Boko Haram) ; politique avec un gouvernement faible face à huit régions autonomes aux intérêts différents ; environnemental avec une avancée du désert, une forte déforestation, un manque d'eau chronique, et donc des pénuries alimentaires constantes.

L'accord le plus simple à régler a été entre la France et le Niger, la première étant totalement dépendante du Niger pour sa production d'énergie (un mix électrique à 70% nucléaire) et le deuxième totalement dépendant de la France pour son développement. Des experts des deux pays ont produit des rapports établissant les ressources en matières, services, savoirs, et les besoins par ordre de priorité pour rééquilibrer le BNB⁶¹ des deux pays. Sans avoir à défendre des intérêts financiers, à calculer des rapports de valeur marchande dans les échanges et sans la pression des anciennes compagnies minières françaises et nigériennes, la chose fut assez facile. Il fut enfin admis que l'uranium serait extrait selon les normes sanitaires et sociales de la France et qu'à l'inverse, la France enverrait tous ses excédents de production industrielle et agricole, tous les techniciens susceptibles d'améliorer les infrastructures du pays. Tout cela fut d'autant plus possible que le principe de l'accès ayant remplacé l'argent, les groupes Boko Haram et les mafias locales ont très vite perdu tout moyen d'enrôler des mercenaires ou de faire pression sur les populations. Ce que les armées nigériennes et françaises n'avaient pu réaliser en plusieurs décennies l'a été

⁶¹ BNB: Bonheur National Brut, indice de développement inventé par le Bhoutan et inscrit dans sa Constitution depuis 18 juillet 2008. C'est une idée lancée par le roi Jigme Singye Wangchuck dès 1972, l'année de son accession au trône à l'âge de 16 ans!

immédiatement sans l'argent. Difficile en effet d'enrôler des enfants soldats, d'acheter des armes et de razzier les villages si tout est en accès libre.

Quant à la Grèce, le retour à la souveraineté nationale et l'abolition de l'argent a suffi à rendre aux familles leurs logements saisis par le TAIPED⁶² et revendus à vil prix à des sociétés étrangères. Les usines et ateliers mis en faillite par la concurrence étrangère, ont été remis à flot. L'agriculture, l'élevage et la pêche artisanale qui avaient jadis constitué la colonne vertébrale de l'économie grecque ont repris de l'activité. La plupart de ceux qui s'étaient exilés en Allemagne, Belgique, France, Australie..., sont revenus au pays, y apportant leurs compétences, leurs expériences et des savoir-faire acquis dans leur exil. La tradition philhellène des Français et francophile des Grecs a fait le reste. Le tourisme saisonnier qui avait représenté plus de 20% du PIB grec a été remplacé par des accueils chez l'habitant, bien répartis sur toute l'année et souvent assortis d'entraides, de coopérations, d'échanges de savoirs.

C'est à l'évidence la réussite de cette collaboration entre trois pays qui a peu à peu convaincu d'autres pays de prendre le train en marche et surtout qui en a contraint d'autres à rentrer dans le système. A chaque nouvelle adhésion au système postmonétaire, il a semblé plus évident que l'intérêt était du côté de l'accès plutôt que dans la persistance de l'échange marchand. Le phénomène a été particulièrement visible dans les zones en guerre chronique: La Palestine et Israël ont très vite effacé les absurdes frontières de la colonisation. L'Inde et le Pakistan se sont trouvés des intérêts communs impensables avant l'abolition de la monnaie. Les deux Corée du Nord et du Sud se sont enfin réunies...

Avant la Révolution, il était évident que le risque d'une guerre mondiale n'était pas qu'un phantasme. Un an après, il était tout aussi évident que la division de la planète entre deux ou trois blocs antagonistes était absurde et que l'intérêt de tous était de s'adapter aux nouvelles règles. Toutes les anciennes institutions internationales (ONU, FMI, OMS, OMC, UNESCO...) ont disparu pour être remplacées par des institutions souples et agiles, constituées au fil des besoins sur des mandats impératifs et bien délimités. L'essentiel du travail accompli par le collectif international initié par Natacha, Éleftéria et Fisayo, a été de faire disparaître les "élites déli-

⁶² TAIPED: Agence de privatisation créée par la Commission européenne pour privatiser les richesses de l'État et des particuliers au profit des grandes multinationales en échange d'un plan de financement de la dette.

tées" de l'ancien régime, celles qui dominaient les instances gouvernementales et médiatiques et de mettre au premier plan ces "élites discrètes", interdites de publications, si longtemps discréditées par les accusations de complotisme, de radicalité, d'utopie, voire de terrorisme. Des médias collectifs quasi clandestins comme Palim Psao, Lundi-matin, Elucid et tant d'autres, ont enfin pu travailler en paix et sans soucis de budget à boucler et remplir leur rôle "d'éducation populaire"....

«Tu vois Pierre, un simple changement de convention sociale a rendu possible ce qui était totalement utopique et s'est mondialisé à une vitesse incroyable. Nous avons longtemps espéré un gouvernement altermondialiste qui soit juste, équitable et démocratique pour tous sans exception, mais sans y croire. Il n'y avait qu'un seul pivot à changer pour que tout change. Il faudra sans doute un siècle de plus pour roder le système et en découvrir les possibles effets pervers, mais cela aura rendu à toute l'humanité, du plus humble au plus influent usager, la maîtrise de ses usages. Cela aura ouvert toute grande la porte d'un possible avenir quand nous étions au bord de l'effondrement et de la guerre mondiale. Tu peux bouder, Pierre, mais plus rien n'inversera le sens de l'Histoire... »

Épilogue.

La grande question que pose toute idée d'abolition de l'argent et de l'échange marchand, c'est de savoir ce qui relève de l'utopie ou du réalisme. Il paraît fou, en effet, de penser qu'une majorité de gens accepte l'idée d'une révolution de cette ampleur et qu'une majorité des États du monde accepte simultanément de se lancer dans une telle aventure. D'un autre côté, il paraît tout aussi utopique de croire que notre civilisation ne subira pas le sort des précédentes, qu'elle restera définitivement "la fin de l'Histoire", sans alternative possible.

La question environnementale est au cœur du problème. Les impasses structurelles s'amoncellent au-dessus de nos têtes. Les "effets dominos" sont nombreux, tout autant que les effets cliquets qui sont irréversibles et définitifs. Le phénomène des boucles de rétroaction active induit mécaniquement une accélération constante des effondrements. Plus le

temps passe et moins nous aurons un temps suffisant pour changer de direction. Il est probable que nous n'ayons guère le moyen de préparer sereinement et volontairement un autre monde et qu'il nous faille improviser au jour le jour, non par choix mais pas simple instinct de survie. Et dans ce cas, qui pourra choisir entre l'utopie créatrice et le réalisme pragmatique?...

La réponse la plus raisonnable est d'accepter le constat tragique qui s'impose chaque jour un peu plus et de s'engager vers un autre futur. Une quantité d'expériences de la vie quotidienne nous invite à cette posture, optimiste quant à nos capacités de changer les choses, pessimiste quant à la possibilité d'échapper au dilemme. C'est ce que nous faisons déjà en louant ou achetant une maison que l'on s'empresse d'assurer contre l'incendie, les dégâts des eaux et les cambriolages. La plupart d'entre nous n'auront jamais de tels accidents dans leur vie mais s'assurent tout de même, au cas où... C'est ce que nous faisons en entreprenant des études longues et complexes, sans même savoir quelle métier existera encore dans vingt ans, sans être certains de réussir tous les examens ou qu'une maladie, un accident ne viendra pas se mettre en travers de notre formation.

L'autre difficulté tient à nos limites d'imagination et à la croyance en une nature humaine que l'on nous a toujours décrite comme perverse, violente et prédatrice. Les quelques récits racontés ici montrent bien que la nature de l'homme est largement compensée par ses facultés d'adaptation, que pour nous, l'autre est plus un inconnu qu'une bête féroce et immorale. Beaucoup ont su bifurquer, refuser les injonctions sociales, inventer d'autres possibles avant même que le cadre ne change. D'autres possibilités sociales, d'autres valeurs que celles qui nous sont communes ont été inventées. Mais comme elles dérangent, nous interrogeons sur nos soi-disant conditionnements et asservissements, on ne nous en parle que rarement et toujours sous le mode de l'héroïsme, de la sainteté ou d'un caractère particulièrement trempé. Or, globalement, nous ne sommes ni des êtres exceptionnels, ni des champions de l'innovation. C'est pour cela que la plupart des histoires que j'ai sélectionnées sont ordinaires, à la portée de n'importe qui. Elles sont souvent individuelles ou portant sur un petit nombre de personnes. A l'abbé Pierre, j'oppose celui qui n'a fait que s'asseoir un moment à côté du SDF. A Cédric Hérou, j'oppose celui qui s'est contenté de signer une pétition ou d'offrir un sandwich au migrant de passage. Au Mahatma Gandhi, j'oppose celle qui a abandonné son poste d'employée de banque pour aller toute seule élever quelques chèvres...

Dans la société marchande, il ne peut y avoir que des riches et des pauvres, des premiers de cordée et des suiveurs dociles. Abolir l'argent, c'est aussi abolir la valeur et la hiérarchie de valeur. Il n'y a donc plus des héros et des peureux, des forts et des faibles, des ternes et des brillants. Juste des enfants, des femmes, des hommes qui font ce qu'ils peuvent avec les moyens du bord. C'est tout de même mieux que le TINA de Margareth qui nous incite à subir, à nous croire impuissants, aussi nus et démunis de défense qu'un vulgaire ver de terre... Il nous suffit donc simplement de convaincre tous les damnés de la terre que sans les vers de terre et les champignons microscopiques, nous n'aurions jamais eu de terre arable sur cette planète...

Ce que ces petites histoires tentent aussi de montrer, c'est qu'un projet de société sans argent, aussi bien ficelé qu'il soit, ne peut rien préjuger de définitif quant aux choix qui seront faits dans l'organisation globale ou locale de la société, que toute institution jusque là incontournable sera nécessairement remise en cause, que toute révolution produit ses contre-révolutionnaires, et que la meilleure structure sociale ne sera jamais assimilable au paradis terrestre et gardera sa part d'ombre comme toute montagne. Quiconque cherche un programme politique définitif, une panacée, une recette miracle, sera déçu. Jamais une utopie réalisée n'a éradiqué toute possibilité d'utopie...

Appel à contribution.

Chacun d'entre nous a vécu des situations peu ordinaires, ou rencontré des gens qui en ont vécu et nous en ont laissé un souvenir durable. Je suis loin d'avoir expurgé la liste d'histoires émouvantes, comiques ou édifiantes qui traînent dans des recoins de ma mémoire. Je suis donc certain que nombre de mes lecteurs en ont aussi.

Vous êtes donc conviés à me confier vos histoires, sans vous soucier de leur valeur symbolique, du style dans lequel vous les présentez et de leur qualité romanesque. Il suffit qu'elles illustrent pourquoi nous pensons abo-

lir la monnaie, qu'elles suggèrent quelque chose sur cette abolition et sur ses conséquences. Si ces histoires me touchent, je saurais les présenter pour compléter ce livre, l'améliorer, le rendre plus utile. Vos récits pourront être anonymes ou signés de votre nom selon votre choix. Il suffit de les envoyer par mail à jef.aptg@gmail.com assortis de vos consignes et je ferai le reste. Étant mis en ligne gratuitement, ce livre peut évoluer au fil du temps, au fur et à mesure de vos ajouts...

Table des matières.

Tome I.	1
Préambule	2
1. Victor	3
2. Thomas	5
3. Dominique	7
4. Tchavo	10
5. Pascal	13
6. Véronique	15
7. Lucien	18
8. Sylvie	21
9. Marco	23
10. Diogène	25
11. Panagiotis	28
12. Bernard	30
13. Marcel	33
14. Michel	35
15. Virgile	37
16. Benoît	40
17. François	43
18. Emmanuelle	45
19. La mort de Roland	47
Épilogue	49
Tome II.	52
Préambule	53
I. L'époque prérévolutionnaire:	54
20. Daniel	54
21. Estelle	57
22. Hervé	60
23. Matilde	62
24. Colette, Alex, Guy et Sabine	64
25. Sotiris	67
26. William	70

II.	Les cent jours	72
	27. Bertille	73
	28. Urbain	75
	29. Crésus	77
	30. Mme Castaldo	79
	31. Georges	81
III.	La contre révolution	83
	32. Frédéric	83
	33. Fernand	85
	34. Pierre, Jeanne Paul et les autres	87
	35. Emmanuel	91
	36. Natacha, Eleféria et Fisayo	93
	Épilogue	96
	Appel à contribution.	98
	Table des matières	100